

**I. Política, traducción y enseñanza**  
**II. Estudios sobre el léxico del español**

Enrique Pato (ed.)

# **TINKUY**

## **BOLETÍN DE INVESTIGACIÓN Y DEBATE**

**Nº 4 – Invierno 2007**

**Director**

Juan C. Godenzzi

**Colaboradora de edición**

Catherine Huneault

© 2007 Section d'Études hispaniques  
Montréal, Université de Montréal

**ISSN 1913-0473**



## CONTENIDO

<b>Nota del editor</b> .....	5
------------------------------	---

### ❧ I. Política, traducción y enseñanza

<b>Le colinguisme montréalais face à deux modèles suisses – Fribourg et Bienne</b> Manuel MEUNE.....	9-27
<b>En défense de la théorie</b> <b>(Où l'on finira par rencontrer un prince, un chevalier et un savant.)</b> Alexis NOUSS.....	29-35
<b>La traduction, une affaire de « sens »</b> Bernard POTTIER.....	37-40
<b>Multilinguisme et traduction : un mariage de raison</b> Georges L. BASTIN.....	41-48
<b>Enseñanza de lenguas: ¿Qué sucede cuando la gramática ya ‘te ha crecido’?</b> Juana M. LICERAS.....	49-59

### ❧ II. Estudios sobre el léxico del español

<b>Breve estudio de los galicismos a través de la historia</b> Mario DESJARDINS.....	63-75
<b>Contextualización de los préstamos léxicos de origen indígena</b> Marie Julie TREMBLAY.....	77-96
<b>Los extranjerismos en español: Nuevas voces de origen francés e inglés</b> Luisa MOLINIÉ.....	97-107
<b>La función lúdica del lenguaje y la creación de palabras por medio de sufijos y prefijos</b> Enrique PATO.....	109-140



## Nota del editor

La revista **Tinkuy** reúne en este cuarto volumen una selección de trabajos de diversa índole y procedencia, pero todos relacionados con el estudio de la Lengua. Por este motivo, y para una mejor exposición y difusión de los trabajos, el director de la revista y el editor de este volumen han creído oportuno realizar una división en su contenido, que, a continuación, pasamos a comentar.

En la primera parte del volumen, **I. Política, traducción y enseñanza**, se publican algunas de las ponencias presentadas en el Coloquio *Les Langues dan l'éducation: politique, traduction et enseignement*, evento organizado por el profesor Juan C. Godenzzi y celebrado en la Universidad de Montreal el 30 de octubre de 2003. Contamos para ello con los trabajos de Alexis Nouss, Georges L. Bastin, Juana M. Licerias y Manuel Meune, a los cuales se añadió luego la generosa aportación de Bernard Pottier. Los artículos, escritos en francés o en español, giran en torno a estos tres dominios de la educación de las lenguas: la sociedad y política lingüística, la traducción y la enseñanza de lenguas; y son una buena muestra de la actividad que llevan a cabo nuestros colegas de la sección de Estudios alemanes y los del Departamento de Lingüística y Traducción de la Universidad de Montreal, así como los de la Universidad de Ottawa.

Reservamos la segunda parte del volumen, **II. Estudios sobre el léxico del español**, para dar a conocer algunos de los mejores trabajos presentados en el curso *Español medieval y clásico* que el profesor Enrique Pato impartió durante el semestre de otoño 2006. Es esta, por tanto, una buena oportunidad para que nuestros alumnos den a conocer sus trabajos personales de investigación. En concreto, los autores que colaboran en este número son cuatro estudiantes de maestría y de primer ciclo de la Sección de Estudios hispánicos: Mario Desjardins, trata la evolución de los galicismos en español medieval y en el siglo XVIII; Marie Julie Tremblay, contextualiza la influencia del léxico de las lenguas indígenas en el español; y Luisa Molinié, hace un repaso de los anglicismos y galicismos que se han incorporado en los últimos años a nuestra lengua. Para cerrar el volumen, el editor da también a conocer un trabajo inédito sobre la creación de nuevas palabras por medio de sufijos y prefijos, bajo la consideración de la función lúdica del lenguaje.

Esperamos que, una vez más, el boletín **Tinkuy** sirva de trampolín a nuestros alumnos para futuras investigaciones en estos campos, y de debate entre autores y lectores. Ese es nuestro deseo, y así continuaremos en los próximos números de la revista.

Montreal, febrero de 2007  
El Editor



**PRIMERA PARTE**

**Política, traducción y enseñanza**

\*\*\*

\*

**Politique, traduction et enseignement**





## Le colinguisme montréalais face à deux modèles suisses – Fribourg et Bienne

Manuel Meune  
*Université de Montréal*

Si l'évolution politique et linguistique de la Suisse s'inscrit dans un cadre historique bien différent de celui qui prévaut au Canada, les similitudes sont suffisamment manifestes pour justifier des rapprochements, qui peuvent nous permettre de mieux saisir les enjeux associés au colinguisme montréalais. Concept forgé par Renée Balibar<sup>1</sup>, le colinguisme peut être entendu comme un système qui permet d'aller au-delà de l'incompatibilité apparente des langues, comme un réseau de relations plus ou moins lâche entre deux ou plusieurs langues aux fonctions diversifiées et susceptibles d'évoluer au cours des décennies, selon le rôle joué par les institutions étatiques, juridiques ou scolaires. Alors que la présence de plusieurs codes linguistiques écrits, dont l'un peu prendre le pas sur l'autre au gré des circonstances, représente la norme plus que l'exception dans l'histoire, le terme colinguisme fait également référence à la réflexion qui découle de la conscience d'une présence d'autres langues au cœur de chaque langue, de l'intellectualisation des phénomènes linguistiques, liée notamment à l'expérience coutumière de la traduction ou de la comparaison entre les langues.

Le concept de colinguisme a d'abord été appliqué à la coexistence du latin et du français en France; il n'est pas exempt d'ambiguïté<sup>2</sup> et il conviendrait d'en discuter les modalités d'application dans des contextes autres que ceux de l'émergence d'États nations européens – en particulier en Amérique du Nord<sup>3</sup>. Si nous l'utilisons ici, ce n'est pas tant pour en préciser la définition que parce qu'il permet de dédramatiser quelque peu la question de la coexistence / concurrence entre langues. Parce qu'il évoque, plutôt que des systèmes clos, des rapports de complémentarité, d'échanges, sans toutefois éluder les

---

<sup>1</sup> Voir Renée Balibar, *L'institution du français : essai de colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF, 1985; le concept est précisé dans *Le colinguisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? » n. 2796, 1993; l'auteure insiste sur la promotion conjointe d'une langue institutionnalisée et d'un idéal démocratique, mais loin des conceptions purement ethniques ou civiques, qui font coïncider langue et peuple, ou langue et État.

<sup>2</sup> Voir Sonia Branca-Rosoff (dir.), *L'institution des langues. Autour de Renée Balibar*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001; les contributeurs y abordent l'histoire, l'actualité et l'ambiguïté du concept; voir en particulier Irina Vilkou-Poustovaïa, « De l'autre côté du miroir. Le colinguisme de Renée Balibar : modèle d'analyse historico-politique ou projet démocratique? », p. 61-78.

<sup>3</sup> Ce concept est peu utilisé au Canada. Il l'a été, dans le contexte québécois, par Jaques Maurais, dans *La qualité de la langue : un projet de société* (Rapport pour le Conseil de la langue française, janvier 1999, p. 71-75); l'auteur plaide pour le colinguisme envisagé comme une pratique permettant de mieux connaître sa langue maternelle. Le concept apparaît aussi dans les Actes d'un colloque organisé conjointement par l'Association des conseils en francisation, le Centre de linguistique de l'entreprise, le Conseil de la langue française, la Société des traducteurs du Québec, intitulé *Le français dans l'entreprise et la gestion des services linguistiques*, pour mettre en avant la nécessaire conscience de la pratique de plusieurs langues sans perdre de vue le long processus d'institutionnalisation du français au Québec.

conflits existants, le terme apparaît plus neutre que celui de *bilinguisme*, dont les connotations, certes variables selon le contexte, suggèrent souvent, au-delà du « bilinguisme naturel » en vigueur dans certaines sociétés, une idée de contrainte, liée à la quête individuelle, souvent illusoire, d'une parfaite maîtrise de deux langues, ou à l'imposition d'une seconde langue par des autorités politiques ou par un environnement économique.

Par la seule référence à la dualité, le bi-linguisme rappelle les antagonismes entre des groupes qui construisent leur identité parfois moins en revendiquant une double appartenance qu'en contestant la légitimité d'une autre langue en présence. En outre, le colinguisme fait également appel à d'autres connotations que celles que véhiculent les termes *plurilinguisme* ou *multilinguisme*, lesquels agitent le spectre d'une société éclatée qui, au-delà de ses aspects chatoyants, risquerait de sombrer dans la juxtaposition d'éléments disparates ou dans la confusion babélique.

L'histoire de la Suisse apparaît relativement consensuelle, au sens où cette nation civique, avec laquelle s'identifient les représentants des quatre principales communautés linguistiques du pays, est issue d'une volonté politique commune – et non d'une coexistence entre des collectivités qui se définiraient comme « peuples » au sens ethnoculturel. Elle se caractérise par l'inlassable quête d'un équilibre entre les exigences d'autonomie des entités politiques qui la composent et la conscience du nécessaire dépassement d'une vision trop étroite de la souveraineté cantonale.

L'histoire du Canada est davantage dissensuelle, tant on y observe une concurrence entre deux lectures souvent contradictoires de la trajectoire politique – et, donc, linguistique – du pays. La première insiste sur le caractère unitaire de la « nation canadienne » (au-delà des deux langues principales, de la dichotomie autochtones / allochtones, et de la diversité liée aux migrations récentes). La seconde met en avant la persistance d'une dualité nationale consubstantielle au destin du Canada, celle qui oppose les francophones et les anglophones, deux groupes de taille inégale mais de dignité équivalente.

La métropole qu'est Montréal peut elle-même se prêter à diverses lectures. Elle est devenue non seulement le symbole, selon la perspective adoptée, du dynamisme culturel québécois et de la capacité qu'a la langue française de se projeter vers l'avenir, mais aussi de l'alliance fertile entre un fait bilingue ancien et un multiculturalisme de plus en plus affirmé – lequel, selon certains, serait l'essence de la nouvelle *canadianité*. Sa configuration linguistique actuelle, complexe, est avant tout le résultat d'une pratique ancienne, en Amérique du Nord, de colinguisme – en tant que répartition évolutive des rôles entre les langues –, d'une volonté croissante d'affirmer le français comme principale langue d'articulation de l'idéal démocratique commun, mais sur fond d'inamovibilité de l'anglais comme *lingua franca* continentale.

Il peut paraître étonnant de souhaiter mettre en parallèle une macropole nord-américaine avec Fribourg et Bienne, deux villes suisses de taille modeste. Mais outre que des correspondances frappantes peuvent exister entre organismes de dimension différente, cette comparaison permet d'aborder sous un angle inhabituel la question de la singularité linguistique de Montréal : les agglomérations fribourgeoise et biennoise offrent en effet la particularité, comme Montréal, de n'être que partiellement

francophones, et d'abriter une large population qui parle « l'autre langue », majoritaire à l'échelle du pays – en l'occurrence l'allemand. Toutefois les deux villes, situées à la frontière des langues mais dans des cantons différents – Fribourg et Berne –, connaissent des modes de régulation linguistique différents et n'accordent pas la même reconnaissance au fait bilingue.

Comme le Québec au sein du Canada, le canton de Fribourg est un État fédéré qui abrite une population majoritairement francophone – aux deux tiers –, mais qui doit composer avec un environnement global où le français est minoritaire, et dont la ville principale, Fribourg – elle aussi francophone aux deux tiers – est à la fois bilingue de fait et francophone de droit<sup>1</sup>. À l'inverse de Fribourg, Bienne n'est francophone que pour un tiers, et elle est située dans un canton, Berne, où la population francophone est très minoritaire. Néanmoins le français y est considéré comme langue officielle, à parité avec l'allemand.

La ville de Bienne, qui, avec Fribourg, est l'une des deux grandes villes bilingues de Suisse, est l'unique ville bilingue de droit. Si, en cela, elle semble moins manifestement se rapprocher de Montréal, cette cité que l'écrivain Martin Walser qualifiait de « petite métropole » se compare avantageusement avec la « grande métropole » qu'est Montréal, dans la mesure où, de façon beaucoup plus marquée que Fribourg, elle a entamé une réflexion sur la gestion du multiculturalisme dans un environnement largement bilingue. On trouve ainsi des thématiques voisines de celles qui colorent le discours sur le colinguisme à Montréal. Pour faire ressortir l'originalité du cas montréalais, par contraste avec les exemples helvétiques, il importe, dans un premier temps, de préciser les termes du débat linguistique en Suisse et au Canada, en insistant en particulier sur la conception qu'on s'y fait de la territorialité.

## **1. Territorialité *versus* liberté : théorie et pratique en Suisse et au Canada**

### ***1.1 Le credo territorial helvétique***

Si la Confédération canadienne est issue d'un projet politico-territorial qui a été d'emblée marqué par les animosités entre francophones et anglophones, la Confédération suisse moderne, née en 1848 d'une guerre religieuse, ne s'est préoccupée que tardivement de questions linguistiques. Pour définir la singularité helvétique, on met souvent en avant le plurilinguisme, ce jeu subtil entre une majorité alémanique, une minorité principale, romande, et les « petites minorités » latines que forment les italophones et les Romanches<sup>2</sup>. Mais c'est seulement au 20<sup>e</sup> siècle que la dimension plurilingue s'est

---

<sup>1</sup> Le canton de Fribourg, francophone à plus de 60%, compte 240 000 résidents, et l'agglomération de Fribourg plus de 50 000. Le canton de Berne, francophone à 7,8% seulement, compte plus de 960 000 habitants, et l'agglomération biennoise 60 000. Si le Québec, francophone à 80%, représente moins de 25 % de la population canadienne (7,4 millions sur 31,6 en 2003), les Suisses romands constituent 20% de la population helvétique : 1,4 millions d'habitants sur 7,2 en 2000, contre 4,6 millions de germanophones (63,8%), 470 000 italophones (6,5%) et 35 000 romanchophones (0,8%).

<sup>2</sup> La tradition situe la naissance de la Suisse en 1291, date à laquelle s'allièrent, contre les Habsbourg, trois cantons germanophones, rejoints au fil des siècles par des territoires aux statuts divers : cantons

imposée comme un marqueur identitaire, articulé autour du « principe de territorialité », objet d'un large consensus en raison du sentiment de sécurité culturelle auquel on l'associe.

Ce principe signifie qu'une seule langue officielle est assignée à chaque canton, ou à chaque portion de territoire cantonal dans le cas des quatre cantons plurilingues (allemand / français pour Fribourg, Berne et le Valais, allemand / italien / romanche dans les Grisons). Il incombe aux cantons de veiller « à la conservation de l'étendue et de l'homogénéité de leur territoire linguistique »<sup>1</sup>. Contrairement au Canada, où il y a concurrence entre deux paliers gouvernementaux qui affirment leur préséance et où l'ordre fédéral ne reconnaît pas à des entités subordonnées le droit de procéder seules à une codification linguistique, le gouvernement central suisse n'a jamais mis en cause la compétence des territoires infranationaux quant à la définition d'une langue prioritaire dans la communication publique au niveau régional<sup>2</sup>. Il est ainsi impossible, pour un citoyen germanophone, d'exiger des services en allemand dans une zone francophone. Ceci permet théoriquement d'éviter que de nouvelles formes de concentration linguistique obligent à modifier la répartition linguistique héritée de la tradition, et de prévenir une situation de mixité linguistique qui imposerait la mise en place d'un territoire bilingue<sup>3</sup>.

### *1.2 Le principe de liberté, signe de pragmatisme*

L'autre grand principe en matière de gestion du colinguisme, celui de liberté – ou de personnalité – n'est pas absent de la pratique suisse : en proposant le droit de choisir sa langue d'usage dans la sphère publique, il sert parfois à nuancer le principe territorial<sup>4</sup>. Dans la jurisprudence, une population minoritaire implantée de longue date (« autochtone ») peut obtenir des services dans sa langue si elle représente au moins 30% d'un district. De la même façon qu'au Canada, l'imposition du bilinguisme, ailleurs qu'au Québec, a pu constituer un progrès pour des francophones menacés d'assimilation, en Suisse, il est arrivé que le principe de liberté confère des droits à des francophones minoritaires. C'est le cas à Bienne, où – nous y reviendrons – les francophones n'auraient obtenu aucun droit si avait prévalu le seul principe de territorialité. Mais si cette ville, où un bilinguisme individuel relaie le bilinguisme administratif, peut se présenter comme la

---

germanophones ayant juridiction sur des territoires où étaient parlées d'autres langues, puis, après les réformes induites par l'épisode napoléonien, des cantons francophones et un canton italophone (le Tessin). Le champ politique n'a donc jamais été entièrement occupé par la dualité franco-germanique, tempérée par les altérités tessinoise et romanche; le romanche n'est devenu quatrième langue nationale qu'en 1938, afin d'affirmer la singularité de la Suisse plurilingue dans une Europe en proie aux nationalismes linguistiques.

<sup>1</sup> Selon un jugement du Tribunal fédéral de 1965; l'idée est reprise par l'article 70 de la Constitution fédérale actuelle : « Les cantons [...] veillent à la répartition territoriale traditionnelle des langues ».

<sup>2</sup> Le 28 avril 2004, le Conseil fédéral, estimant que le pays, par le biais des cantons, « dispose déjà des instruments nécessaires » pour sauvegarder le quadrilinguisme – un objectif ancré dans la constitution –, a abandonné toute idée de loi linguistique nationale.

<sup>3</sup> Voir en particulier Normand Labrie, « Le principe de territorialité: l'expérience suisse à la lumière du Québec/Canada », *Swiss Political Science Review*, 3, 1997, p. 11-18.

<sup>4</sup> L'article 17 de la nouvelle constitution de Fribourg (16 mai 2004) précise ainsi que « la liberté de la langue est garantie ».

véritable incarnation de la Suisse plurilingue – dont les habitants ne le sont souvent guère –, c'est paradoxalement parce qu'elle a dérogé au principe de territorialité, dont on fait souvent le symbole de la « paix des langues » helvétique.

Par ailleurs, la primauté est parfois donnée à la liberté de la langue dans des régions où le principe territorial est jugé difficilement applicable, comme dans les Grisons où, en raison de la faible attractivité du romanche, parlé dans une zone peu étendue, les germanophones obtiennent facilement des écoles en allemand – ce qui peut modifier la majorité linguistique d'une commune et fragiliser une langue déjà très minoritaire<sup>1</sup>. Ces exemples de pragmatisme rappellent en tout cas qu'en raison de la décentralisation des pouvoirs, il n'existe pas *un* modèle suisse, mais bien plusieurs.

### ***1.3 Micro- ou macro-territorialité? Les approches canadienne et québécoise***

Le Canada et le Québec ont tous deux étudié l'originalité du principe territorial suisse, le premier au moment de la Commission d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (1963-1969), le second lors de la Commission d'enquête sur la situation de la langue française (1968-1973). Du côté canadien, des experts envisagèrent, dans un premier temps, un compromis entre les principes de territorialité et de liberté, avec définition de districts officiellement bilingues. Ceci introduisait, dans les provinces concernées, une dose de territorialité, et donc de « sécurité », pour la langue minoritaire, mais sans mettre fin au libre choix de la langue. Finalement, cette approche « micro-territoriale » ne fut pas transcrite dans la réalité.

Au Québec, depuis qu'en 1971, le français a été instauré seule langue officielle par la Loi 22, loi parachevée par la Charte de la langue française (Loi 101) en 1977, on a opéré une lecture plutôt « macro-territoriale » de la réalité, voulant que le lien entre langue officielle et territoire soit établi en référence au territoire canadien. « Débilinguiser » le Québec, en faisant coïncider l'ensemble de son territoire avec la langue française, revenait ainsi à s'aligner sur les provinces anglophones qui n'ont – à l'exception du Nouveau-Brunswick – jamais officialisé le français. Toutefois le principe de liberté, qui garantit des services en anglais à la minorité anglo-québécoise, n'a pu être ignoré. Et si la clarification micro-territoriale que prônaient certains (avec création, à l'intérieur du territoire québécois, de zones bilingues, voire unilingues anglaises) n'a pas vu le jour, l'insistance sur la macro-territorialité s'est faite au prix d'une lutte constante avec la lecture pancanadienne, contradictoire, de la donne linguistique : depuis l'officialisation du bilinguisme des institutions fédérales en 1969, cette approche veut que le territoire canadien, plutôt que d'être divisé en entités linguistiquement aussi homogènes que possible, soit une zone d'interactivité entre les autorités et des citoyens en droit de choisir, où qu'ils soient au Canada – et donc au Québec –, le français ou l'anglais comme langue de service ou d'enseignement.

---

<sup>1</sup> Voir Didier Froidevaux, « Le principe de territorialité des langues / la fin de la cohésion nationale? », *Swiss Political Science Review*, 3, 1997, p. 6-11.

## **2. Fribourg et Montréal, au cœur d'un environnement politique ambigu**

### ***2.1 Langue et religion au Québec et dans le canton de Fribourg***

Dans le canton de Fribourg et au Québec, tous, les francophones comme les représentants de l'autre communauté, connaissent un sentiment d'isolement, mais tous sont, selon la perspective adoptée, des majoritaires / minoritaires. Pour les Québécois francophones, qui manient volontiers la métaphore de l'îlot dans l'océan anglophone, le sentiment d'isolement est surtout linguistique car si, historiquement, les Autres, les anglophones du Québec, avaient à la fois une autre langue et une autre religion – à l'exception notable des Irlandais catholiques –, la dimension religieuse s'est largement atténuée dans la conscience minoritaire. En revanche, s'il existe un sentiment d'isolement chez les Fribourgeois – francophones comme germanophones –, il reste marqué par la référence religieuse, puisque les deux communautés linguistiques, entourées de cantons protestants, ont évolué comme un îlot ultramontain dans l'« océan calviniste », dans une Suisse où les solidarités religieuses sont parfois plus tenaces que les affinités linguistiques.

À l'instar des Anglo-Québécois qui doivent se situer sur deux échiquiers politiques, les germanophones du canton de Fribourg oscillent entre une identification à la minorité linguistique cantonale et à la majorité linguistique de la Confédération. Pourtant, leur sentiment d'appartenance au canton, en tant que fruit d'une construction séculaire, semble plus ancré que peut l'être l'attachement des Anglo-Montréalais au Québec comme collectivité historique. Malgré toutes les évolutions historiques, Fribourg, qui a jadis été une entité indépendante, reste perçu comme un État largement souverain. Tandis qu'au Canada les minorités – anglo-québécoises, franco-canadiennes ou acadiennes – ont tendance à s'identifier davantage à l'ensemble national pancanadien qu'à leur province de référence, la minorité germanophone du canton de Fribourg affiche aussi facilement son appartenance au canton, certes majoritairement francophone mais surtout catholique, qu'à un pays majoritairement germanophone, mais surtout protestant.

### ***2.2 Frontière rigide et double unilinguisme***

Alors qu'au Québec, on estime que la langue française s'étend à l'ensemble de la province, et qu'on n'envisage pas de divisions territoriales linguistiques – sauf pour le bilinguisme municipal, que nous aborderons plus bas –, le canton de Fribourg n'a pas imposé le français sur tout son territoire. Les régions traditionnellement de culture francophone ou germanophone voient la primauté de leur langue dans la sphère publique défendue par les tribunaux. Et si, jusqu'à la récente révision de la constitution, l'allemand avait un statut symboliquement inférieur, le canton a maintenant placé les deux langues à égalité<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Comparer l'article 21 de la Constitution du 7 mai 1857 (« Les décrets et arrêtés devront être publiés dans les langues française et allemande. Le texte français est déclaré être le texte original. ») et l'article 6 de la Constitution du 16 mai 2004 (« Le français et l'allemand sont les langues officielles. Leur utilisation est réglée dans le respect du principe de la territorialité. ») .

Plus qu'un bilinguisme à la canadienne, le canton de Fribourg pratique donc le double unilinguisme territorial. Cette approche est favorisée par une frontière franco-germanique particulièrement « rigide » – même si elle tend à se complexifier. Cette juxtaposition de territoires unilingues fonctionne à l'image de la Suisse, contrairement au Canada où la notion de frontière linguistique perd souvent son sens – au-delà des références au boulevard Saint-Laurent à Montréal ou à la ceinture bilingue Sault Ste. Marie-Moncton.

L'État fribourgeois diffuse ainsi ses textes officiels en français *ou* en allemand, selon le lieu de résidence des citoyens et non selon leur choix<sup>1</sup>, de la même façon que les instances suisses fédérales pratiquent l'unilinguisme dans leurs agences régionales. Cet État est certes bilingue, mais la répartition des langues se fait sur un mode spatial, et non temporel – comme lorsque le citoyen choisit la langue de service, où qu'il soit.

### *2.3 Visage francophone et traces de l'autre langue*

Le canton et la ville de Fribourg font figure de « Suisse à l'envers », de la même façon que le Québec et Montréal, bilingues mais majoritairement francophones, sont des miroirs inversés du Canada. Mais malgré la présence germanophone, Fribourg, bilingue de fait depuis sa fondation au 12<sup>e</sup> siècle, ayant connu des alternances entre la primauté de l'une ou l'autre langue, est officiellement, à l'instar de Montréal, une ville de langue française.

En l'absence de législation concernant l'affichage commercial, la majorité des commerçants affichent uniquement en français, respectant le « visage » francophone de Fribourg. L'administration municipale offre des services en allemand, corrigeant ainsi, comme à Montréal, la stricte territorialité, mais si les inscriptions officielles se font dans les deux langues, le français est privilégié par des caractères plus gros. Ces dispositions rappellent la « guerre de l'affichage » à Montréal, jusqu'au compromis qui, après une période d'unilinguisme français, puis de bilinguisme permis à l'intérieur (loi 178 en 1988), a autorisé, par la loi 86 de 1993, l'affichage bilingue à l'extérieur, sous réserve de prépondérance du français.

L'ajout, dans la vieille ville, d'une douzaine de plaques de noms de rues en allemand a certes eu lieu, dans les années 1990, mais au terme de débats houleux, tant des francophones craignaient qu'on ne remette en cause la primauté du fait français par l'affichage bilingue. Comme on pouvait toutefois difficilement nier que certaines dénominations en allemand ont eu cours sans interruption pendant des siècles, l'approche choisie fut surtout patrimoniale, de l'ordre du témoignage, du respect d'un passé qu'on ne souhaite pas gommer – dès lors qu'il n'a pas trop d'incidences sur le présent. Elle rappelle le fait qu'à Montréal, malgré la loi 101, on n'a jamais masqué les inscriptions en anglais gravées au fronton de certains édifices, tant cela aurait été considéré comme une atteinte à la substance historique de la ville – dont le passé de la métropole économique du Canada, largement anglophone, ne pouvait être complètement masqué.

---

<sup>1</sup> L'article 17 de la nouvelle constitution fribourgeoise précise que « celui qui s'adresse à une autorité dont la compétence s'étend à l'ensemble du canton peut le faire dans la langue officielle de son choix », mais dans la pratique, ce choix ne concerne que des organismes centraux situés à Fribourg même.

### 3. La politique municipale, cœur du problème?

Les villes de Fribourg et de Montréal sont considérées, par beaucoup, comme le « nerf de la guerre », le cœur de la question des langues. Leur sacralisation comme thermomètre linguistique correspond à la charge symbolique qu'on leur prête dans la résistance à l'anglicisation ou à la germanisation redoutées. Les deux agglomérations ont vu, presque de façon concomitante, éclater un débat virulent concernant les fusions municipales. Au-delà de l'antagonisme entre le centre et la périphérie, quant à la répartition du fardeau financier, on a assisté, dans les deux cas, à un nouvel épisode de la guerre linguistique.

#### 3.1 *Les fusions à Montréal et les inquiétudes des francophones*

Par la loi 170, fin 2000, le législateur québécois a procédé à la fondation de la nouvelle ville de Montréal (effective au début 2002), qui intégrait toutes les communes situées sur l'île de Montréal – dont plusieurs majoritairement anglophones. La Charte de la ville de Montréal stipulait certes que Montréal est une « ville de langue française », mais des doutes concernant la place de la langue anglaise subsistaient. La loi 171, adoptée conjointement, et dont un article modifiait une disposition de la loi 101<sup>1</sup>, apportait des précisions : tandis que, dans l'ancien système, les municipalités pouvaient offrir des services en anglais – à côté du français –, dès lors que les résidents étaient en majorité « d'une langue autre que française », la reconnaissance du statut bilingue était désormais réservée aux arrondissements dont plus de la moitié des résidents étaient « de langue maternelle anglaise ». Ceci excluait donc les allophones, considérés auparavant, de facto, comme des « néo-anglophones », puisque leur nombre pouvait justifier des services en anglais – même lorsque certains avaient opéré un transfert linguistique vers le français.

Cette loi visait à apaiser les francophones inquiets de l'avenir du français, puisqu'il devenait très difficile, pour d'autres arrondissements que ceux correspondant aux anciennes municipalités anglophones, d'acquérir ce statut bilingue<sup>2</sup>. Mais la loi ne les rassura que partiellement. Beaucoup craignaient que l'accroissement du poids démographique des anglophones n'inaugure une spirale d'anglicisation de la métropole, par le biais d'une bilinguisation systématique de l'appareil administratif. Ils insistaient sur la difficulté de concilier le statut de « ville de langue française » avec les droits des citoyens anglophones de recevoir des services dans leur langue. Comme neuf arrondissements bilingues pouvaient utiliser les deux langues dans leur communication locale, quelle serait la place de l'anglais dans les échanges entre l'administration centrale et ces « nouveaux anglophones »? On dénonçait en même temps le message ambigu envoyé aux anglophones de l'ancienne ville – dont beaucoup avaient intériorisé leur destin de minoritaire.

---

<sup>1</sup> Article 6 de la *Loi modifiant la Charte de la langue française*, adoptée le 13 décembre 2000 et entrée en vigueur le 18 juin 2001.

<sup>2</sup> Les interrogations portaient en particulier sur l'arrondissement de Côte-des-Neiges / Notre-Dame-de-Grâce, dont une large proportion de citoyens parle une autre langue que le français – sans être de langue maternelle anglaise.



Vers la fin 2002, Diane Lemieux, ministre responsable de la Charte de la langue française, fit des remontrances au maire, Gérald Tremblay, en l'enjoignant de respecter l'esprit de la loi 101. Elle fit valoir que Montréal « porte le poids du Québec quant à la situation de la langue française », et que « mettre d'égal à égal le français et l'anglais » reviendrait à commettre une « erreur historique »<sup>1</sup>. Guy Bouthilier, président de la Société Saint-Jean Baptiste, dénonça quant à lui le « changement des règles du jeu »<sup>2</sup>. Par ailleurs, des syndicalistes ou de simples citoyens scrutaient les signes de bilinguisation et signalaient que des anglophones s'estimaient désormais autorisés à exiger des documents en anglais sans avoir à en faire la demande expresse, comme c'était la règle dans l'ancienne municipalité. Ils constataient l'apparition de lettres à en-tête bilingue – alors que Montréal, sans statut bilingue, ne peut se dénommer, même dans sa correspondance en anglais, « City of Montréal ».

### ***3.2 Les peurs symétriques des anglophones***

Parallèlement, on observait des réactions symétriques parmi la population anglophone. La nouvelle mairie ne put rassurer que partiellement les anglophones qui craignaient pour leurs droits linguistiques. Beaucoup insistaient sur le caractère incantatoire de l'affirmation voulant que Montréal soit « une ville de langue française », en contradiction avec la situation démolinquistique. Sous la houlette d'anciens maires de municipalités anglophones, certains exprimèrent leur crainte d'être noyés politiquement et linguistiquement, soupçonnant parfois les autorités de préparer un aménagement linguistique dans le but d'assimiler les anglophones.

Dès mai 2001, les contestataires se présentèrent en Cour supérieure du Québec pour faire annuler la loi 170. Ils entendaient faire valoir que la minorité anglophone, dans une « mégaville », perdrait le seul niveau de gouvernement sur lequel elle exerçait un contrôle, et des institutions vitales au maintien de sa culture. Le 28 juin 2001, la loi 170 fut déclarée valide, mais dès juillet, des associations d'anglophones, représentées par la commissaire aux langues officielles du Canada, firent appel de cette décision. La commissaire estimait que les pouvoirs administratifs des arrondissements étaient « nettement plus restreints » que ceux des anciennes municipalités. Tout en disant ne pas remettre en question l'objectif de la Charte de la langue française, elle estimait que le « critère plus strict » pour la reconnaissance d'un statut bilingue provoquait « un amoindrissement des droits et avantages dont bénéficie la communauté minoritaire d'expression anglaise au Québec », en violation de la Charte canadienne des droits et libertés<sup>3</sup>. Le jugement de validité fut confirmé par la Cour d'appel du Québec en octobre 2001, puis, en décembre, par la Cour suprême du Canada, ce qui mit fin au débat – avant

---

<sup>1</sup> Propos tenus par Diane Lemieux dans un reportage diffusé sur la chaîne d'information LCN, le 22 novembre 2002; la ministre a aussi envoyé une lettre au maire Gérald Tremblay le 29 novembre 2002.

<sup>2</sup> Concernant les réactions francophones, voir par exemple Pierre Serré, « Les cités rouges », in : *L'action nationale*, novembre 2001, ou Robert Dutrisac, « Projet de loi linguistique à Montréal – Montréal, c'est toi ma ville... bilingue », in *Le Devoir*, 11 décembre 2002.

<sup>3</sup> Elle se fonde sur le paragraphe 16 (3), qui invite les législatures à promouvoir le « maintien et l'épanouissement des communautés de langue officielle au Canada », et à « favoriser la progression vers l'égalité de statut ou d'usage du français et de l'anglais ».

qu'il ne rebondisse en 2004, à mesure que se profilaient les référendums sur les « défusions ».

### ***3.3 Le débat sur la région de Fribourg***

Dans l'agglomération de Fribourg également, le débat sur la manière de façonner le colinguisme, sur la place à accorder à chaque langue, a fait rage. Si les germanophones avaient, longtemps, accepté le statut mineur de leur langue, ils semblent maintenant moins enclins à le faire, et certains dénoncent la psychose entretenue par leurs concitoyens francophones ainsi que l'ostracisme dont seraient victimes les Alémaniques. La région a vécu, en 2002, un débat sur la formalisation d'une agglomération, sous forme de coopération entre communes proches ou de réelle fusion, visant à donner à la ville une taille plus respectable. Mais l'inclusion, dans le nouvel ensemble, de municipalités germanophones, posait la question de la langue dans la capitale. Des francophones, craignant que le poids du français ne soit dilué, refusaient d'associer certaines communes germanophones au projet<sup>1</sup>. Face à ces résistances – entre autres –, le projet a été abandonné.

À Fribourg comme à Montréal, la question des fusions n'est pas que financière, et elle est liée aux peurs de perdre les territoires de référence familiers. Comme à Montréal, où les francophones redoutent qu'une fois les frontières des anciennes municipalités disparues, la ville soit gagnée par l'anglicisation, on craint, à Fribourg, une germanisation accrue, un effet domino, un scénario de « grignotage » du fait français. Cette peur liée à la fin possible de l'unilinguisme territorial est aussi apparue dans le débat sur la nouvelle constitution cantonale, entre 1999 et 2004<sup>2</sup>. Dans une volonté de marier territorialité et bilinguisme, les constituants ont en effet prévu que certaines municipalités « mixtes », situées à la frontière des langues, autour de la ville de Fribourg, puissent devenir officiellement bilingues<sup>3</sup>.

Alors que la nouvelle constitution, fruit de nombreux compromis sur plusieurs sujets, a été – à l'étonnement de certains observateurs – approuvée par les électeurs en mai 2004, les germanophones rappellent que les mesures ne s'appliqueront qu'à un mince territoire de part et d'autre de la frontière linguistique. Ils estiment que si celle-ci, historiquement très stable, se transforme en une zone frontière moins homogène, cela ne constituera aucunement une menace pour les francophones. Plusieurs verraient, dans l'adoption d'une dénomination bilingue (Fribourg / Freiburg) – qui n'a pas été retenue – une question de dignité et de nécessaire reconnaissance de l'apport des germanophones, et non, comme des cercles francophones militants les en soupçonnent, une stratégie de « reconquête », de « regermanisation ». La perspective d'une zone mixte n'en alimente

---

<sup>1</sup> Voir Battiste Cesa, « 'A ce rythme, Fribourg s'achemine vers la constitution de deux demi-cantons' », in : *Le temps*, 26 septembre 2002.

<sup>2</sup> Selon une consultation sur l'avant-projet, 72,6% des francophones soutenaient le strict principe de territorialité, contre 36,8 % seulement pour les germanophones; voir Battiste Cesa, « Le projet de Constitution fribourgeoise vacille », in *Le temps*, 16 septembre 2003.

<sup>3</sup> Article 6 [Langues] de la constitution du 16 mai 2004: « La langue officielle des communes est le français ou l'allemand. Dans les communes comprenant une minorité linguistique autochtone importante, le français et l'allemand peuvent être les langues officielles. »

pas moins, chez les Romands défenseurs à tout prix du principe « une terre, une langue », la peur d'une bilinguisation de la région, voire du canton, en particulier par le biais de l'école.

### ***3.4 La question scolaire à Fribourg : entre dérogations et rejet du bilinguisme***

À Fribourg même, le libre choix de la langue scolaire existe, de facto, sans que les francophones ne se sentent trop menacés, en particulier parce que contrairement à ce qui se passait à Montréal avant la loi 101, les immigrants ont plutôt tendance à choisir la langue française, majoritaire et très visible. Certes, les familles originaires des Balkans ou de Turquie choisissent davantage l'école allemande que les familles en provenance de pays d'Europe latine ou d'Afrique francophone, mais la perception générale est que ceci ne remet pas en cause l'équilibre linguistique.

En revanche, dans les communes environnantes – germanophones ou francophones –, le principe de territorialité l'emporte encore. Les enfants vont à l'école primaire dans la langue de la majorité. Quelques communes permettent certes le libre choix, mais pour des « autochtones », et, de rares fois seulement, pour des familles immigrées – suisses ou étrangères –, si un enfant a entamé ailleurs sa scolarité dans la langue minoritaire sur la commune (ce qui rappelle des dispositions de la loi 101 permettant à un enfant de fréquenter l'école anglaise au Québec lorsqu'un membre de la fratrie a été scolarisé en anglais ailleurs au Canada). Le même principe vaut pour les écoles secondaires, lorsque les « cercles scolaires » responsables accordent des dérogations – quelquefois contestées devant les tribunaux.

Alors que les germanophones établis dans une commune francophone devaient scolariser leurs enfants à l'école francophone, certains francophones, en cas de fusion ou avec la formation d'une couronne de communes officiellement bilingues, craignent que le choix de la langue en matière d'enseignement ne devienne la règle dans la région, et que la majorité linguistique de certaines communes change rapidement.

Autre signe de malaise, en septembre 2000, les électeurs ont rejeté en bloc la généralisation d'un enseignement bilingue par immersion dans l'ensemble du canton, au terme d'une campagne passionnée. Malgré la volonté de politiciens francophones de voir leur canton revendiquer plus clairement son identité bilingue, beaucoup, outre le fait que le système scolaire n'était pas prêt à un tel changement, y voyaient une atteinte à l'identité du canton, qui malgré son ouverture au bilinguisme – ou au double unilinguisme – reste considéré comme une « canton romand » avec une minorité alémanique – et non comme un canton qui valoriserait la mixité linguistique<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Ceci fait dire à l'historien Bernhard Altermatt : « Prétendre que Fribourg est un canton romand avec une minorité germanophone reviendrait à définir la Suisse comme un pays alémanique avec des minorités latine »; voir « Fribourg doit affirmer son identité bilingue et jeter des ponts entre communautés », in : *Le temps*, 18 décembre 2003; de la même façon, la vision voulant que le Québec soit une province francophone avec une minorité anglophone (même si celle-ci est moins spatialisée que la communauté germanophone dans le canton de Fribourg) contredit le fait que le Canada ne se présente pas – ou plus –, officiellement, comme un pays anglophone avec une minorité francophone, mais comme un pays bilingue.

### 3.5 Montréal et l'enjeu allophone

A Montréal, la question scolaire apparaît particulièrement sensible depuis la fin des années 1960, lorsque les débats sur les lois 63 et 22 ont placé l'intégration des enfants d'immigrants au cœur des préoccupations<sup>1</sup>. On sait que jusque dans les années 1970, les immigrants tendaient à choisir l'école en anglais, gage de réussite sur le continent, langue des élites économiques locales, et présentée pendant des décennies, par les instances d'immigration canadiennes, comme la seule langue nationale utile – sans oublier que les écoles francophones catholiques, traditionnellement, ne se pressaient guère pour accueillir la clientèle immigrée.

Au terme d'une synthèse entre les interprétations provinciale et fédérale, il fut établi, avec l'adoption de la loi 101, que les enfants d'immigrants fréquenteraient l'école française et que seuls les représentants de la communauté anglophone historique (qu'on appellerait « autochtone » à Fribourg) pourraient continuer de choisir l'école anglaise. Le bilinguisme scolaire généralisé, quelquefois évoqué, fut exclu, comme à Fribourg. Mais les francophones, qui n'avaient pas l'entière maîtrise de leur politique linguistique en vertu des prérogatives fédérales, ont dû lutter plus qu'à Fribourg – où l'État fédéral n'intervient pas – pour faire admettre que la « normalité linguistique » exigeait que les enfants d'immigrants, comme dans d'autres sociétés comparables, soient scolarisés dans la langue majoritaire régionalement, et contribuent ainsi au dynamisme culturel et démographique – sujet de toutes les préoccupations à cause de la faible natalité des francophones.

En raison de la puissance économique continentale de l'anglais, les risques d'anglicisation – relative – étaient loin d'être fantasmés, mais l'interprétation de la réalité linguistique par les catégorisations statistiques n'en reste pas moins sujette à caution : certains, inquiets de l'avenir du français, tendent à ne considérer comme « francophones » que les personnes de langue maternelle française (sinon d'origine canadienne-française exclusive), semblant oublier que les allophones *peuvent* avoir le français comme langue d'usage, même si elle n'est pas la seule. Car bien que le pourcentage d'unilingues francophones « traditionnels » apparaisse en diminution, les allophones, nouveaux acteurs du colinguisme montréalais, vecteurs de la promotion statutaire du français, socialisés dans une situation institutionnellement complexe, ne sont pas pour autant – sauf dans les statistiques – simplement des « non francophones ». Leur propension à connaître leur langue d'origine, l'anglais *et* le français – même lorsque leur mode d'acculturation privilégie l'environnement anglophone – ne suffit pas à conclure à l'anglicisation de Montréal, de la même façon que dans des villes plus unilingues, le fait que de nombreux migrants parlent une autre langue que la langue dominante ne suffit pas à conclure à leur incapacité à s'intégrer en utilisant la langue commune. Si les francophones peuvent légitimement se demander ce qu'il serait advenu de la cohésion sociale au Québec sans la loi 101, il reste que cette loi, précisément, a été adoptée, confirmant l'adaptabilité d'une collectivité qui, depuis des décennies, a su, à chaque

---

<sup>1</sup> En 1969, la loi 63, tout en prétendant inciter les immigrants à envoyer leurs enfants à l'école française, consacrait le principe du choix de la langue; elle suscita de fortes réactions parmi les francophones et fut corrigée en 1971 par la loi 22, qui stipulait que les enfants d'immigrants ne pouvaient fréquenter l'école anglaise que s'ils avaient de bonnes connaissances de la langue anglaise.

nouveau défi, transformer ses peurs en un dynamisme culturel rendant peu vraisemblable le spectre d'une assimilation massive.

### ***3.6 Minorité et majorité face au bilinguisme officiel***

L'enjeu allophone, souvent utilisé, à Montréal, pour expliquer ce qui serait une singularité « plus singulière » de la métropole québécoise, est largement absent de l'expérience fribourgeoise. Mais étonnamment, ceci n'empêche pas les Fribourgeois francophones d'avoir parfois des craintes semblables à celles des Montréalais<sup>1</sup>, même si aucun chiffre ne confirme une quelconque germanisation<sup>2</sup>. Faut-il en déduire qu'indépendamment des conditions démolinguistiques objectives et de la force numérique d'un groupe, tout statut de minoritaire secrète automatiquement un argumentaire visant à renforcer ce type de peurs, liées à la conviction que le bilinguisme est un premier pas vers l'unilinguisme dans « l'autre langue »?

À Fribourg et à Montréal, les tenants du choix de la langue et du bilinguisme, plutôt germanophones et anglophones, sont ceux dont la langue minoritaire à l'échelon régional paraît économiquement plus compétitive à l'échelon national. Quant aux défenseurs de la territorialité unilingue, plutôt francophones, ils refusent de hâter l'évolution de la configuration linguistique. Même si, dans l'État fédéré où ils évoluent, leur langue est majoritaire, ils s'identifient à une communauté dont le poids quantitatif et économique leur paraît menacé au sein de leur confédération – canadienne ou suisse –, ce qui explique leurs réflexes d'autoprotection. Si les francophones de Montréal se souviennent du rôle passé de l'élite économique anglophone et de l'oppression culturelle qui en résultait, certains Fribourgeois francophones rappellent que c'est seulement après la Révolution française que l'allemand a perdu le statut qu'il avait à Fribourg, et qu'il n'est pas exclu qu'il le retrouve, face au poids économique de la Suisse alémanique.

Toutefois, malgré des discours parfois très virulents, les peurs d'assimilation demeurent plus diffuses qu'au Québec, tant la francophonie suisse et européenne apparaît reposer sur des bases solides, sinon éternelles. Par ailleurs, si le clivage entre Montréalais reflète la question de l'allégeance prioritaire – Canada pour les uns, Québec pour les autres –, les tensions entre Fribourgeois ne remettent jamais en cause l'appartenance à une instance nationale commune. Alors que les francophones de Montréal ont à l'esprit le taux d'assimilation des francophones dans d'autres provinces, les francophones de Fribourg ne trouvent guère d'exemple de perte de terrain du français en Suisse – bien au contraire, si l'on en juge par l'évolution de Bienne.

---

<sup>1</sup> Ceci est particulièrement visible dans le cas de la Communauté romande du pays de Fribourg, une association de défense du français qui édite un bulletin dont le ton militant rappelle par exemple les prises de position de la Société Saint-Baptiste de Montréal.

<sup>2</sup> Le recensement de 2000 montre que depuis 1990, la proportion des francophones a augmenté dans la ville de Fribourg, pour s'établir à 63,6 % (langue principale).

#### 4. Bienne, incarnation de l'idéal suisse?

La configuration du canton de Berne est très différente de celle du canton de Fribourg : les francophones, depuis que la majeure partie du Jura francophone s'est séparée du canton de Berne en 1979, sont encore plus minoritaires (8%). Contrairement à Fribourg, Bienne n'est pas la capitale du canton – mais la deuxième ville – et culturellement, elle a longtemps été principalement ancrée dans la mouvance germanophone.

##### 4.1 Une assimilation à rebours

Bienne (Biel en allemand) n'est francophone que pour un tiers, mais sa particularité vient du fait que sa bilinguisation est récente à l'échelle de l'histoire suisse. Elle est liée à l'afflux d'ouvriers francophones descendus des vallées du Jura, au 19<sup>ème</sup> siècle, pour travailler dans ce qui était – et est encore – la capitale mondiale de l'horlogerie. Si, dans une première période, les francophones s'assimilaient, à partir de 1850, ils arrivaient en trop grand nombre pour ne pas être tentés de conserver leur culture. La ville leur a donc accordé des privilèges, en matière d'école ou de presse, puis des droits, en termes de services municipaux, et c'est ainsi qu'est né le cas très particulier, dans un pays où les frontières linguistiques n'avaient guère varié depuis des siècles, que constitue le bilinguisme biennois.

Un peu comme à Montréal, où l'élite économique anglophone imposait sa langue à la majorité, cette arrivée de main d'œuvre ouvrière s'est accompagnée de la formation d'une élite francophone, et d'une certaine façon, c'est la minorité qui a peu à peu imposé sa langue. Toutefois, à l'inverse de qui s'est passé dans l'évolution du colinguisme montréalais, la question ne se posait pas en termes de vainqueur / vaincus de l'histoire, et le français n'avait jamais perdu son prestige social auprès des élites alémaniques – par contraste avec le regard condescendant que le Canada anglais portait parfois sur le français. Plus encore, certaines études montrent que dans les couples mixtes, les enfants ont plus souvent appris, en premier lieu, le français<sup>1</sup>. Le bilinguisme s'est développé sur le mode de l'ajout, et non de la « conquête », sans que les Alémaniques, qui disposaient d'un vaste hinterland germanophone, ne se sentent véritablement menacés culturellement.

##### 4.2 Les contours du modèle biennois

Le « modèle biennois », vanté dans les brochures officielles<sup>2</sup> ou par le Forum du bilinguisme<sup>3</sup>, est souvent présenté comme un contre-modèle face à Fribourg, comme un lieu où le plurilinguisme serait possible sans psychodrame. L'identité biennoise est

---

<sup>1</sup> Voir France-Anne Jungo, « Pour le meilleur et pour le pire – la coexistence linguistique à Mâche : le point de vue des Romands », in : *Annales biennoises*, 1999, 3, p.14-23.

<sup>2</sup> Voir par exemple Jean Racine, « éditorial », in : *Guide Biel-Bienne Seeland Berner Jura/Jura bernois*, Bienne, 2001, Gassmann, p. 3.

<sup>3</sup> Cet organisme, qui sensibilise le grand public aux enjeux du bilinguisme, aide également à élaborer des méthodes d'analyse.

largement fondée sur la valorisation du bilinguisme officiel, ancré dans le règlement municipal comme dans la constitution du canton<sup>1</sup>.

Il existe certes deux communautés linguistiques qui s'ignorent parfois, mais on remarque qu'un fort pourcentage d'individus, réellement bilingues, passent facilement d'une langue à l'autre; en cela Bienne ressemble moins à Fribourg qu'à Montréal qui, bien qu'officiellement unilingue, présente un taux de bilinguisme individuel élevé, surtout depuis qu'anglophones et allophones ont en grand nombre appris le français. Plus qu'à Fribourg, où, en vertu d'un moins grand brassage entre communautés, les interactions entre langues semblent plus sporadiques, et où ce sont davantage les germanophones qui apprennent l'autre langue, on voit, à Bienne, prendre corps un bilinguisme multidirectionnel, vécu au quotidien.

Alors que les francophones, en Suisse, déplorent généralement la diglossie des Alémaniques<sup>2</sup>, qui les empêche d'utiliser l'allemand écrit qu'ils ont appris à l'école, les Biennois francophones, aguerris par leurs contacts réguliers, sont parmi les seuls Romands à ne pas supplier leurs concitoyens de renoncer au dialecte pour parler l'allemand standard. Bienne se singularise par de nombreux projets d'enseignement selon le principe de l'immersion<sup>3</sup>, et la réaction des parents est d'autant plus positive que le retard scolaire redouté n'est pas au rendez-vous. Le suisse-allemand tend à être plus enseigné – dans les petites classes –, ce qui permet aux francophones, dès l'enfance, de communiquer avec leurs concitoyens dans la « langue du cœur ». Chacun peut s'exprimer dans sa langue en se sachant compris, mais est prêt à en changer si l'interlocuteur éprouve quelque difficulté. Francophones et germanophones partagent les mêmes quartiers – contrairement à Montréal et Fribourg –, ce qui constitue l'une des grandes originalités du lieu.

#### ***4.3 Bienne la multiculturelle – la Montréal suisse?***

La prise de conscience de la spécificité biennoise va de pair avec la conscience du lien entre enjeux linguistiques et économiques. Les autorités se sont mobilisées pour vanter, à Bienne même, les vertus du bilinguisme en matière économique, et, à l'extérieur, les atouts d'une ville présentée comme un site industriel idéal pour partir à la conquête de la Suisse romande ou alémanique. Avec l'Exposition nationale de 2002 – tenue conjointement dans quatre villes, dont Bienne –, le bilinguisme est définitivement

---

<sup>1</sup> Règlement de la ville de Bienne, 9 juin 1996 : « Le français et l'allemand sont les deux langues officielles de même valeur employées dans les relations avec les autorités de la Ville et l'Administration municipale. »; article 6 de la Constitution du canton de Berne : « 2) Les langues officielles sont : a) le français dans le Jura bernois, b) le français et l'allemand dans le district de Bienne, c) l'allemand dans les autres districts. ».

<sup>2</sup> La diglossie est la dissociation très marquée entre une langue écrite codifiée, littéraire, et une langue orale incompréhensible pour ceux qui ne connaissent que la norme écrite, mais utilisée par toutes les classes sociales en situation de communication ordinaire. Elle a peu à voir avec des variations d'accent et ne peut par exemple se comparer avec la situation linguistique québécoise, où l'écart entre français parlé et écrit ne compromet pas sérieusement la compréhension avec des francophones d'autres pays.

<sup>3</sup> Voir Erica Wallis, « Contacts interlinguistiques scolaires. Le bilinguisme dans les écoles de Bienne – un survol », in : *Annales biennoises*, 1996, 1, p. 33-35; Christian Merkelbach, « Vous avez dit enseignement Bi(e)lingue? », in : *Annales biennoises*, 1999, 5, p. 96-97

devenu la marque de commerce de la ville. Les officiels ont réussi à moderniser l'image de la vieille cité ouvrière et à conjurer la marginalisation liée à la crise du secteur horloger. Un « label de bilinguisme » récompense les entreprises méritantes – il ne s'oppose qu'en apparence au « certificat de francisation » que doivent obtenir de nombreuses entreprises de Montréal, puisque, dans les faits, la « francisation » revient parfois à bilinguiser des établissements dont la langue de travail était l'anglais.

Autoproclamée « ville de la communication », Bienne se présente à la fois comme un pôle attirant des technologies de pointe, et comme un exemple de gestion de la diversité culturelle. À en croire certains, cette politique linguistique unique, génératrice d'un colinguisme particulièrement serein, aurait produit un nouveau type de citoyen suisse, inclassable condensé des qualités traditionnellement attribuées à chacun des groupes. Mais loin de n'être qu'un laboratoire du bilinguisme, un pont entre les deux grandes parties de la Suisse, la ville est devenue, au gré des vagues migratoires, d'abord largement trilingue avec l'arrivée des Italiens après 1930, puis plurilingue. Si Bienne n'espère plus accueillir un Institut fédéral du plurilinguisme – le projet a été abandonné en 2004 –, on continue de présenter sa population comme un biotope qui égale bien, du point de vue de l'intérêt scientifique, Zurich ou Genève – « vraies métropoles », mais officiellement unilingues. Et les officiels qui entonnent l'hymne au multiculturalisme biennois le désignent comme une alternative à l'étroitesse des « monoculturels ».

Ce discours rappelle, par certains aspects, celui qui existe à Montréal où tous, francophones et anglophones, ont tendance à vanter la diversité culturelle de Montréal, à s'enthousiasmer pour ses multiples saveurs. Il reste que pour les francophones du Québec, l'hommage au multiculturalisme ne suffit pas à dissiper toutes les interrogations sur l'évolution du colinguisme, lorsque certains craignent qu'à trop valoriser la mosaïque culturelle, on en vienne à considérer le français comme un élément parmi d'autres – plutôt que comme le ciment qui agrégerait les pierres pour former une société moderne à la fois francophone et plurielle.

#### **4.4 Franco angst à Bienne et anglo Angst à Montréal**

Si les chantres du modèle biennois représentent une version suisse du rêve Trudeau de développement du bilinguisme personnel – sur fond d'unité nationale –, on doit rappeler qu'ils sont peu représentatifs du quotidien de citoyens d'autres régions du pays. Par ailleurs, des problèmes subsistent. Car si les francophones plébiscitent l'enseignement du dialecte alémanique, c'est moins par un souci d'ouverture à l'altérité que parce qu'ils ont l'espoir d'une meilleure intégration socioprofessionnelle pour les enfants<sup>1</sup>. Ils craignent que ce qu'ils perçoivent comme l'alémanisation de l'économie évince les francophones des secteurs les plus dynamiques. Ils se rapprochent ainsi, d'une certaine façon, des Anglo-Montréalais qui, dans les années 1970, ont mal vécu le tournant linguistique au Québec; toutefois, le « franco angst » biennois se distingue de l'« anglo angst » montréalais en ce que les francophones de Bienne se sentent non seulement isolés

---

<sup>1</sup> Ralph Thomas, *La formation professionnelle dans la région bilingue Bienne / Seeland / Jura bernois*, Bienne, 1999, Direction des Écoles et de la Culture.



de leur concitoyens de même langue – coupés qu'ils sont de l'arrière-pays jurassien –, mais aussi insécurisés par leur appartenance à un groupe minoritaire en Suisse.

En outre, l'administration bilingue connaît des ratés qui exaspèrent les Romands, lorsque par exemple tel texte n'est disponible qu'en allemand<sup>1</sup>. Si pendant des décennies, ils ne se sont guère plaints du pouvoir des Alémaniques dans l'administration municipale, c'est qu'en contrepartie, eux-mêmes possédaient des leviers économiques dans l'industrie horlogère. Depuis la crise des années 1970, ils sont devenus une minorité « classique », à la fois démographique et économique, et ont le sentiment que la situation évolue défavorablement pour eux.

Pourtant, dans la mesure où la majorité des immigrants présents à Bienne choisissent le français comme langue d'enseignement – même si les Turcs apparaissent plus « germanotropes » que les « francotropes » d'origine latine –, il apparaît que le français garde un fort pouvoir d'attraction, ce qui continue de faire des francophones biennois une « fausse minorité »<sup>2</sup> – à l'image des Anglo-Montréalais avant la loi 101. Mais pas plus qu'il ne suffit, pour rassurer ces derniers, de faire valoir qu'ils sont une minorité « privilégiée », il ne suffit aux francophones de Bienne de se savoir un groupe choyé par l'histoire. S'ils admettent la chance qu'ils ont eue de préserver leur langue – d'une façon que bien des francophones du Canada leur envieraient –, ils n'en redoutent pas moins qu'à force de s'ouvrir à la langue de l'Autre, celui-ci cesse, à terme, d'apprendre la leur. Et s'ils jugent positive la politique de bilinguisme, ils le font dans une moins grande proportion que les Alémaniques, et restent sur la défensive<sup>3</sup>.

Les Biennois germanophones adressent parfois aux francophones des reproches de geignardise ou d'ingratitude, leur rappelant qu'ils n'ont cessé d'accroître leur présence depuis 1860. Mais malgré une certaine lassitude, la bienveillance des Alémaniques est manifeste, et le climat linguistique reste étonnamment bon, tant la plupart, francophones comme germanophones, semblent finalement fiers d'appartenir à une ville singulière. Ne peut-on pas en dire autant de Montréal, où, au-delà des réticences éprouvées par la municipalité pour assumer son bilinguisme – pour des raisons historiques et politiques compréhensibles –, les décideurs montréalais savent vanter le bilinguisme lorsqu'il s'agit de vendre leur ville Montréal comme site économique idéal, pleinement inséré dans le tissu nord-américain mais ouvrant, par le biais du français, sur d'autres régions du monde?

\*\*\*\*\*

Les cas fribourgeois et biennois montrent qu'il n'existe pas, en Suisse, une politique linguistique unique, mais plutôt une quête commune de compromis, fruit d'un pragmatisme séculaire. Dans les deux contextes étudiés, où des langues cohabitent asymétriquement, les groupes linguistiques, dans leur stratégie de durée, ne remettent

---

<sup>1</sup> Jacques Lefert, « Wenn die Festreden verklungen sind... », in : *Annales biennoises*, 1992, 1, p.11-20.

<sup>2</sup> En répartissant les « étrangers » entre francophones et germanophones, on dénombrait, en 1999, 30 074 Alémaniques, dont 6260 étrangers, et 18 779 Romands, dont presque autant d'étrangers, soit 6228; voir Claude Boder, « Au carrefour des langues », in : *Annales biennoises*, 1994, 1, p.16-20.

<sup>3</sup> Voir *Baromètre du bilinguisme biennois. Sondage 1998*, Berne, CUIRP, 1999.

généralement pas en cause le profit instrumental du bilinguisme individuel, mais ils interprètent différemment la question du bilinguisme collectif. Les doubles minoritaires que sont les francophones biennois, en position de faiblesse et dans l'incapacité d'imposer un unilinguisme français, estiment que le bilinguisme officiel augmente leur compétitivité sur le marché du travail, et les protège de la menace de devoir *toujours* employer l'autre langue. En revanche, les minoritaires simples que sont les francophones de Fribourg – en position de force relative puisque leur langue n'est minorisée qu'à l'échelle nationale et qu'ils sont économiquement assez puissants – tendent à considérer le bilinguisme généralisé comme le cheval de Troie de l'assimilation.

Les francophones de Montréal, peu enclins à embrasser la cause d'un bilinguisme institutionnel, s'apparentent plus à ceux de Fribourg qu'à ceux de Bienne. Inversement, les francophones de Bienne rappellent les stratégies linguistiques des francophones minoritaires dans des provinces anglophones et au Nouveau-Brunswick, mais aussi, dans une certaine mesure, celles des Anglo-Montréalais qui, au-delà de la protection législative que l'État canadien offre aux minorités de langue nationale, ont parfois semblé calquer leur stratégie sur celle de « vrais minoritaires » – à l'échelon régional *et* national. Ce regard porté sur d'autres villes francophones et plurilingues à des degrés divers – il faudrait élargir la comparaison à Ottawa, Moncton ou Bruxelles – nous permet de penser Montréal et le Québec en oubliant quelque peu la spécificité du français en Amérique du Nord – qu'il ne s'agit évidemment pas de nier. Il apparaît en effet que ceux des Suisses romands qui militent sur le « front » linguistique nourrissent parfois des peurs étrangement similaires à celle des francophones montréalais. Les chiffres absolus importent ici moins que la perspective ou la proportion, tant la peur de perdre la « masse critique » qui préservera du déclin est ancrée au cœur de chaque collectivité, sans que les arguments rationnels puissent toujours l'en déloger. Car des observateurs totalement extérieurs, étrangers aux multiples expériences qui façonnent le vécu de citoyens en situation d'insécurité ou d'ambiguïté linguistique, pourraient peiner à saisir les doutes des Romands fribourgeois ou biennois, qui certes se comptent « seulement » par dizaines de milliers, mais dans une Suisse où le français n'est aucunement menacé, elle-même adossée à une France que nul ne prétend en voie de germanisation. Et ne se pourrait-il pas que ces mêmes observateurs peinent également à comprendre les craintes de disparition récurrentes des Québécois – forts de millions de locuteurs francophones, même s'ils doivent côtoyer des dizaines de millions d'anglophones.

En Suisse comme au Canada, le principe de territorialité n'est pas toujours l'outil miraculeux qui freine la minorisation linguistique, et il ne peut qu'être modulé selon les territoires nationaux de référence et la complexité historique locale. Il n'existe que dans un rapport dialectique avec le principe de liberté, comme en témoignent les continuels ajustements à l'échelon municipal, provincial / cantonal ou fédéral. Quel que soit le principe dominant, les habitants des trois villes étudiées paraissent condamnés à rechercher un *modus vivendi* qui, immanquablement, mécontentera une partie de la population. Dans une configuration marquée par de multiples interactions entre deux langues principales et d'autres langues d'implantation plus récente, le choix du bilinguisme ou de l'unilinguisme officiel pose, en dernier ressort, la question du nombre d'insatisfaits que le corps social est prêt à tolérer. Ce qui rend la situation de colinguisme fructueuse, à Montréal, Fribourg et Bienne, c'est que dans les rapports micro-sociaux, entre personnes de langue maternelle différente, la plupart font abstraction de leur

conception des liens entre communautés linguistiques au niveau macro-social, et que la problématique est transférée dans la sphère politique.

Le modèle montréalais ressemble à un mélange de vigilance fribourgeoise (quant au consensus sur l'unilinguisme) et d'ouverture biennoise (quant à la pratique répandue du bilinguisme individuel et la valorisation de la diversité culturelle). Au-delà de la popularité de l'option indépendantiste chez les francophones, du retour toujours possible du discours « partitionniste » chez les anglophones, ou des tentatives des uns et des autres pour s'attirer les grâces de la troisième force – les allophones –, le succès du colinguisme montréalais tient à l'attachement conjoint de ses habitants pour une ville dont ils plébiscitent la culture foisonnante, où le processus d'évolution institutionnelle linguistique se réinvente sans cesse. Malgré la lassitude qui s'empare parfois de l'ensemble des Montréalais, face aux irritants des dossiers linguistiques, le modèle montréalais, aussi imparfait et judicieux que peuvent l'être, dans leurs contextes respectifs, les deux modèles suisses auxquels nous l'avons comparé, nous rappelle qu'en matière de coexistence de langues, l'instabilité, voire l'insatisfaction, est la règle – mais que cette sempiternelle quête d'équilibre linguistique peut également être un moteur puissant de vitalité démocratique.



## **En défense de la théorie (Où l'on finira par rencontrer un prince, un chevalier et un savant.)**

Alexis Nouss  
*Université de Montréal*

Comme un adolescent attardé se rebellant contre une autorité pourtant bienveillante, la traductologie, désormais institutionnalisée et constituée en champ universitaire, en est encore à débattre de la vertu de la théorie dans l'enseignement ou de sa légitimité dans la recherche.

Plusieurs observations amènent ce constat. Dans les programmes universitaires, la part réservée à la théorie de la traduction (quelle qu'en soit l'appellation : théorie, théories, principes, *etc.*) s'avère, lorsqu'elle n'est pas simplement absente, très aléatoire : d'un établissement à l'autre, le nombre de cours varie capricieusement, de même que leur statut, obligatoires ou optionnels. Conséquemment, l'embauche d'un professeur ne se fera pas sur la base d'une spécialisation en théorie, qui, dans le meilleur des cas, représente un «atout». Dans la production éditoriale, un certain nombre de publications sacrifie allègrement à une didactique n'incluant aucunement une quelconque considération théorique. Dans les forums traitant de traduction, colloques ou conférences, à l'issue d'une communication ouvertement théoricienne, la scène est fréquente du doigt timide ou assuré se levant pour précéder la voix, pareillement timide ou assurée, prononçant la phrase fatidique : «À quoi ça sert ?» Question ou accusation, l'énoncé sous-entend : à quoi ça sert pour le traducteur dans l'exercice de sa fonction, pour le professeur dans son magistère ?

Or, cette place incertaine de la théorie en dit long sur l'inscription réelle de la traduction dans le milieu disciplinaire dont elle est l'objet. À savoir l'incapacité du dit milieu à prendre la mesure de la traduction en tant que champ du savoir, la tendance paresseuse et perverse à tenir les départements universitaires pour des écoles de traduction, sur le modèle des écoles de langues. Au-delà, il importe d'exposer les enjeux épistémologiques et idéologiques de la valorisation exclusive d'une approche pratique en traductologie, qui empêche précisément la constitution de la traduction en champ du savoir.

Refuser une théorie de la traduction – refuser à la traduction une théorie –, sous prétexte que l'activité traductive serait soumise par nature au diktat d'une pragmatique et que les considérations à faire à son endroit ne devraient viser que leurs possibles applications ne résiste pas à un examen en deux temps, inspiré du modèle freudien de l'argument du chaudron – tu ne m'as pas prêté de chaudron et d'ailleurs il avait un trou et d'ailleurs je te l'ai rendu intact –. En l'occurrence : la théorie n'a pas à être applicable et d'ailleurs, applicable elle l'est.

En vertu de quelle loi d'exception, premièrement, la traductologie échapperait-elle aux usages des autres disciplines pour lesquelles il n'est pas demandé des comptes à la recherche quant à l'applicabilité de ses résultats ? Du côté des sciences dites exactes, la recherche fondamentale ou pure affirme, de par son appellation même, qu'elle n'est pas

assujettie aux vérifications de la pragmatique et du côté, où se loge la traductologie, des sciences dites humaines – qui perdraient *ipso facto* leur prétention à l'exactitude ?–, l'épreuve des faits n'est plus l'unique garantie de scientificité. Il s'agit là d'une forme de naïveté épistémologique à abandonner face à une réalité habillée de voiles et de fictions. Hélas, le savoir aime les travestissements et la doxa les mensonges : il nous coûte de ne plus dire que le soleil se lève et se couche. En dépit de sa barbe blanche, Bachelard n'est pas le Père Noël mais il est plus difficile de croire au premier qu'au second.

Deuxièmement, la théorie de la traduction n'a pas à revendiquer une exemption d'applicabilité car elle répond pleinement à l'exigence. Certes pas sous la forme de méthodes ou de directives mais en suggérant une gamme étendue d'attitudes traductives dans la mesure où un traducteur conscient des enjeux de son acte modifiera ses stratégies en fonction. L'élaboration des conditions de la pratique, ce que tentent de programmer les praticiens, ne peut dépendre que d'une distanciation que précisément apporte la théorisation. Ils se privent donc des possibilités mêmes de leur position «pratico-théorique».

Réfléchir sur ses fondements, le propre de toute théorie, revient à réfléchir sur ses applicabilités. Il est au demeurant étrange que divers courants traductologiques articulent et exploitent l'opposition théorie/pratique alors que, précisément, le rapport à trouver entre les deux est un rapport de traduction, et non d'application déductive ou inductive. Comment traduire la théorie en pratique et la pratique en théorie, dans un mouvement bilatéral ? Ceux qui avancent l'opposition ne savent donc tout simplement pas penser la traduction, en tant que dialectique.

Des deux grandes options traductologiques, le descriptivisme a besoin d'une théorie bâtissant un cadre de comparaison, le prescriptivisme a besoin d'une théorie assurant la cohérence de ses directives. Les deux sont prêts à l'admettre, sinon à plus ou moins le revendiquer. Mais les deux courants se méprennent sur la théoricité de leurs appareillages car elle n'avoue aucune charge critique. L'erreur est partagée par les approches présumées culturalistes qui confondent la culture comme contenu plein et statique, c'est-à-dire non discuté et non discutable, avec la culture comme inscription sociale (du geste traductif, du choix traductif, du traducteur en sa subjectivité et son historicité).

Par rapport aux deux pôles de la réalité et de la vérité, la théorie ne peut être que critique, en tant que distanciation, et la critique que négative, en tant que déconstruction. Or, la négativité, comprise comme attitude dialectique et non comme comportement moralement marqué, est le propre de la traduction. Elle définit le jeu – de langage, dirait Wittgenstein – entre les deux langues en présence. Traduire, c'est dire en une langue X ce que je ne peux dire en une langue Y. S'appuyant sur la métaphore des deux versants d'une montagne, G.-A. Goldschmidt précise que «la langue commence très exactement là où la langue d'en face ne parle plus, où elle se tait et se dérobe, et pourtant la ligne de crête est la *même*» (1984: 77).

Ceux qui s'opposent à la théorie au nom de l'applicabilité et qui exercent l'influence pédagogique de leur obsession praticienne – moindrement les tenants de la neutralité descriptiviste qui se cantonnent à la recherche – voguent dans les eaux froides du positivisme. Pris à la fois dans son acception scientifique, à savoir une épistémologie de boutique comme on le dit de la morale, fondée sur les chiffres et les faits, mais non moins dans un sens philosophique qui interdirait la pensée critique pour ne pas déranger

la réalité. Celle-ci ne donnant guère de signes d'améliorations possibles écarte de son obstination l'idée de progrès. «Le désir de propositions positives se révèle à jamais irréalisable, et il n'en est que plus commode de diffamer la critique.» (Adorno 1997: 23) Or, la traduction se présente comme une matrice féconde d'alternatives. Traduire, c'est affirmer qu'une réalité linguistique peut être substituée à une autre ou plutôt que différentes réalités linguistiques peuvent co-exister. Steiner place au cœur de sa réflexion théorique sur la traduction la dimension anti-empirique du langage : «Ce n'est pas "les choses qui sont" qu'on dit, mais celles qui pourraient être [...]. L'homme "s'est dégagé par la parole" de la contrainte absolue de l'organique. Le langage est la création incessante de mondes parallèles» (1978: 210 et 222).

L'irréalisme que l'on prête à la critique et qui suffirait à la discréditer s'avère donc davantage un multi-réalisme, la radicalité d'une position affirmant que le possible se décline au pluriel. Ne sont alors véritablement théoriques, dans ce sens – qui est celui de l'École de Francfort –, que les approches jugées actuellement les moins intégrables dans la didactique : les courants francophones dits littéralistes (Meschonnic ou Berman) et les perspectives politiques militantes qu'incarnent exemplairement féminisme et post-colonialisme.

Quant au soupçon d'anti-humanisme qui pèserait sur la théorie parce que son abstraction l'éloigne de l'authenticité de l'empirique, l'argumentation témoigne d'une déconcertante naïveté face aux discours qui prétendent atteindre la réalité sans médiation ni manipulation. Dans le cas de la traduction, la praxiocratie – ce néologisme pour surenchérir sur la critique de ce que d'aucuns nomment la praxiologie –, et son attirail de principes directeurs (efficacité, applicabilité, rentabilité), noue une complicité coupable avec la technocratie sous les espèces de la traduction machinique. Celle-ci, l'informatique lui offrant les délices de la traduction automatique, éventuellement assistée<sup>1</sup>, participe pour le coup d'une visée totalement anti-humaniste.

Les théories traductologiques élues généralement dans l'enseignement sont marquées par la répétition, compulsive (voir *infra*), du même couple notionnel sous différents avatars – lettre/esprit, forme/sens, équivalences formelle/dynamique, sémantisme/ communication, sourciers/ciblistes<sup>2</sup> –, donnant l'impression d'une stagnation de la pensée. Telle une eau stagnante, elle est infertile et ceux qui ont à enseigner le cours «Théorie (avec ou sans «s») de la traduction» doivent avoir l'honnêteté de reconnaître la lassitude les saisissant inmanquablement à la troisième ou quatrième séance. Quasiment un argument anti-pluraliste.

Cette tendance à la rumination répond peut-être à des facteurs spécifiques selon les traductologues mais elle doit être interrogée plus largement, vu l'importance de ce trait et sa diachronicité. Un lieu commun ne tire pas son intérêt d'être ressassé mais de la raison du ressassement. Une telle répétitivité structurelle provient d'abord du dispositif même d'une pensée qui choisit en grande part de s'arquer sur la pratique. Adorno a parfaitement analysé les impasses et contradictions du primat accordé à la pratique sur la théorie. La pratique ne connaît que ce qui lui est connu et impose comme critères de validation l'adéquation au déjà-connu, ce qui aboutit à une paralysie de l'innovation par

---

<sup>1</sup> Comme on le dit d'un maître et d'un serviteur.

<sup>2</sup> On reconnaîtra, par ordre d'apparition et sans respect des classiques, les auteurs auxquels sont associés ces notions : St-Jérôme, Cicéron, Nida, Newmark, Ladmiral.

la reconduction du *statu quo*. Si la *praxis* se veut fenêtre sur la réalité, elle n'a pas à craindre que la théorie lui bouche la vue. Car la réalité du monde est bien plus que l'état des choses, elle est faite de potentialités et de transformations, de promesses et de virtualités. La réduire à ce qu'elle est aboutit à la trahir et si la pratique vise à agir sur le monde, elle doit oser s'en détacher et donc s'en remettre à la théorie, qui est la liberté de dépasser les limites.

«L'analyse de la situation ne s'épuise pas dans l'adaptation à celle-ci. En faisant réflexion sur elle, elle met en évidence des moments qui peuvent aller au-delà des contraintes de la situation. Voilà qui est d'une importance considérable pour la relation entre théorie et *praxis*. En se différenciant de l'action immédiate, conjoncturelle, en devenant donc autonome, la théorie devient une force productive, pratique et transformatrice.» (Adorno 1984: 281-282).

Or, la prise en compte de la situation d'un énoncé à traduire et de la situation réceptrice caractérise un certain nombre de productions traductologiques, notamment celles émanant des tenants de «l'école du sens», qui se posent en théories. Proclamant leur considération du contexte comme une avancée majeure sur le plan théorique, ces approches ne font que céder à un pragmatisme frileux car, d'une part, le contexte ne saurait être circonscrit à un savoir fixé puisque son infinitude le prévient de tout encadrement et que, d'autre part, l'analyse des situations stabilisées à cette fin équivaut à la reproduction de constructions idéologiques. La fausse générosité du principe d'adaptation cache mal la stérilité d'une attitude de soumission répétitive à la réalité ou à ce qui est donné comme telle.

Par ailleurs, le freudisme retient la valeur de symptôme de la répétition et lui accorde même une position centrale dans le fonctionnement psychique. L'exploration initiale consacrée par Freud à la question est au demeurant affaire de traduction. On se souvient que grand-papa Sigmund se livre à sa première analyse de la pulsion de répétition en observant le charmant bambin qui, jouant à projeter puis ramener une bobine de bois au bout d'un fil, en accompagnait le mouvement d'un «oooo/da», à interpréter comme *fort* (parti)/*da* (voilà) (1989: 52-53). Un là-bas/ici à interpréter plus symboliquement comme la mise en scène d'un acte de «disparition-retour» (*Ibid.* 53) lié aux absences de sa mère. Mouvement qui, à son tour, peut s'interpréter comme celui du traduire : l'original disparaît pour revenir sous les traits textuels de la traduction.

Or, l'automatisme de répétition vise à apprivoiser un trauma, prétend le contrôler en le revivant et le symbolisant. Qu'est-ce que, en traductologie, les répétiteurs compulsifs ont donc à refouler, qu'est-ce qui les hante, les effraie ? Exactement ce qui est décrit par Freud comme étant au principe du mécanisme : que ça change, que ça ne soit plus pareil, que ça revienne sous d'autres traits, bref la vie, en son devenir, sa mouvance, sa variance. Si la pulsion est l'expression de «l'inertie dans la vie organique» (*Ibid.* 80) et la preuve que «le but de toute vie est la mort» (*Ibid.* 82), la répétition est la garantie illusoire du non-changement, le geste frauduleux du retour à l'inorganique. La répétition traductologique illustre un inavouable constat : on répète parce qu'on ne peut reproduire.



Elle dissimule et révèle le savoir que la traduction n'est pas une reproduction, n'est pas le maintien du même.

Le «gentil» petit héros du récit freudien trouva ses héritiers en les personnes de deux philosophes qui se penchèrent de près sur la question de la traduction et se partagèrent l'héritage interjectif. L'un, Walter Benjamin, retint le «*fort*» et plaça la gloire de la traduction dans sa capacité à assurer la survie (*fortleben*) de l'œuvre. Le second, Martin Heidegger, s'attacha au «*da*» et asservit la traduction au dessein de retrouver une présence (*da-sein*) oubliée. Deux philosophies opposées qui tirent la théorie de la traduction dans deux directions opposées : restauration passéiste ou promesse du devenir. Le symptôme de répétitivité, qu'il soit lu du côté d'Adorno ou du côté de Freud, est pour le moins paradoxal et indice de contradiction interne pour les tenants d'une domination de la pratique puisque leur objet, la traduction, elle, se réinvente constamment : les textes sacrés, les classiques de la littérature. Il appartient spécifiquement à la traduction, dans l'ensemble des pratiques textuelles, de se permettre la reprise infinie. Retraduction permanente, dira-t-on en un clin d'œil à Trotsky. C'est donc que ceux-là ne peuvent penser par rapport aux usages, attestés et autorisés ; ils sont éloignés de la pratique, ce qu'ils reprochent aux théoriciens !

Erreur de lecture qui se reproduit quant aux deux grandes figures symboliques de l'opposition entre théorie et pratique : Don Quichotte et Hamlet, perçus tous deux comme paralysés par leur esprit spéculatif, prisonniers d'un monde d'abstractions et incapables de passer à l'action. Une autre interprétation remarquera qu'ils cherchent avant tout à préserver un système d'idées et que si l'incompatibilité de celui-ci avec la réalité est attestée, elle n'en prononce pas l'invalidité. Dans l'épisode de la barque enchantée, au second livre, l'hidalgo exprime à deux reprises que ce qui passe pour sa folie n'est que son attachement à une certaine vision du monde : «[...] et je t'ai déjà dit que les enchanteurs changent et transforment toutes les choses hors de leur nature. Je ne veux pas dire qu'il les change réellement, mais qu'ils font de telle sorte que cela semble être changé» (1992: 253). Assertion qui le mène à une étonnante dialectique placée au cœur de son système : «Dieu y veuille porter remède : car tout ce monde est composé de machines et d'artifices contraires les uns aux autres» (*Ibid.* 255). L'appareillage spéculatif de l'héritier d'Elseneur n'est pas moins dépourvu d'auto-réflexivité. Suite à l'injonction de son père de ne pas l'oublier, il médite : «[...] J'effacerai les souvenirs folâtres,/Les proverbes des livres, toute forme,/Toute impression passée que la jeunesse/Et l'attention des yeux ont recopiées,/Et ton commandement y vivra seul/Dans le livre et les pages du cerveau [...]» (1996: 42-43). Conscience éthique qui le guide infailliblement dans son attention aux événements ; Horatio s'inquiétant avant le duel final, il rétorque : «Si c'est maintenant, ce n'est pas à venir ; si ce n'est pas à venir, c'est maintenant ; si ce n'est pas maintenant, eh bien, cela viendra. Non, savoir être prêt, voilà le tout» (*Ibid.* 171).

On remarquera aussi que les deux héros appartiennent à une même sensibilité que l'on qualifiera rapidement de baroque, en rappelant que Cervantès et Shakespeare sont de parfaits contemporains. Ce qui nous renseigne sur un horizon épistémologique, au sens de Foucault, propre à leur époque et menacé par un changement paradigmatique qui amènera la prééminence d'une rationalité antée sur la réalité. Les ennemis du prince danois et du gentilhomme de la Manche sont les valets de l'empirisme et du prosaïsme qui vont devenir valeurs maîtresses d'une modernité matérialiste dominante. Pour la

combattre, ces chevaliers de l'imaginaire ne revendiquent pas aveuglément la seule vérité de l'idéalisme mais ils en maintiennent la fonction antagoniste, la théorie en contre-poids de la pratique. Ce qu'affirmera plus tard, à propos d'un problème de traduction, un troisième personnage qui ne dépare pas dans la mythique compagnie des premiers. Dans son cabinet d'étude, Faust s'empare de la Bible : «Il est écrit : *Au commencement était le verbe !* Ici je m'arrête déjà ! Qui me soutiendra plus loin ? Il m'est impossible d'estimer assez ce mot, *le verbe !* Il faut que je le traduise autrement, si l'esprit daigne m'éclairer.» (1964 : 983-984) Après avoir rejeté comme synonymes possibles «l'esprit» et «la force», le savant trouve enfin : «L'inspiration descend sur moi, et j'écris tout simplement : *Au commencement était l'action !*» (*Ibid.* 984) La traduction comme médiation entre le verbe et l'action, le penser et l'agir, la théorie et la pratique.

### Références bibliographiques

- ADORNO, Théodor W. 1984. *Modèles critiques* (tr. M. Jimenez et E. Kaufholz). Paris: Payot.
- ADORNO, Théodor W. 1997. «Critique» (tr. P. Rusch), dans D. Chateau et J-R. Ladmiral. *Critique et théorie*. Paris: L'Harmattan.
- CERVANTÈS, Miguel de. 1992. *L'Ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (tr. F. de Rosset, revue par J. Cassou). Paris: Folio.
- FREUD, Sigmund. 1989. «Au-delà du principe de plaisir», dans *Essais de psychanalyse* (divers traducteurs). Paris: Payot.
- GOETHE, Wolfgang von. 1964. *Faust I* (tr. G. de Nerval), dans *Théâtre complet*. Paris: La Pléiade.
- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur. 1984. «Chamonix et Courmayeur (ou le traducteur alpiniste)». *L'écrit du temps* 7.
- SHAKESPEARE, William. 1996. *Hamlet et Macbeth* (tr. A. Markowicz). Arles: Actes Sud.
- STEINER, George. 1978. *Après Babel* (tr. L. Lotringer). Paris: Albin Michel.



## La traduction, une affaire de « sens »

Bernard Pottier  
*Université de Paris-Sorbonne*

1. Un article de linguistique suppose une grande rigueur dans le choix de la terminologie.

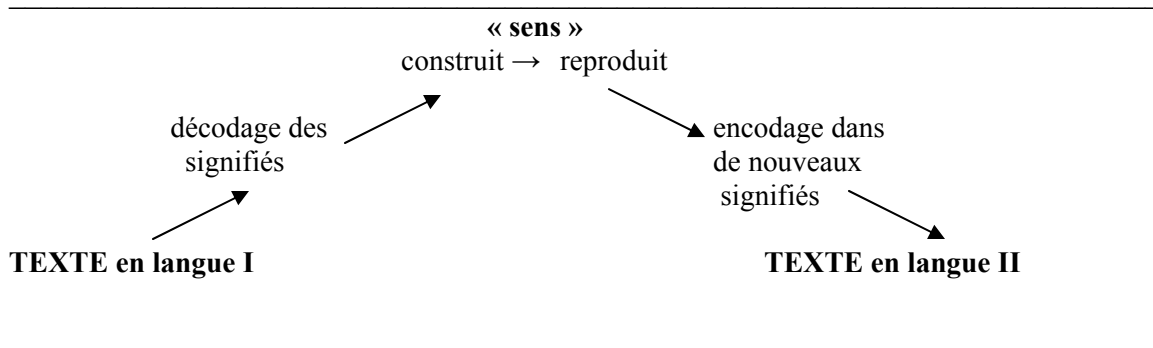
Nous proposons de retenir la répartition suivante :

---

<i>Niveau conceptuel</i> Le <b>sens</b> intentionnel		<i>Système de la langue</i> Le <b>signifié</b> d'un signe	<i>Valeurs en discours</i> La <b>signification</b> occasionnelle
--	--	---	--

---

2. Le mécanisme de la traduction implique ces trois domaines puisque seuls les *discours* sont observables (aussi bien au départ qu'à l'arrivée), les *signifiés* de deux langues différentes ne peuvent être que semblables (et jamais identiques), et le *sens*, représenté intimement chez le traducteur, doit être conçu indépendamment des langues :



3. Ce schéma est inévitable et il a été présent également à l'époque des recherches en traduction automatique (la fameuse «langue pivot»).

Il convient d'introduire le paramètre de la *distançiation* en fonction de la nature du texte traduit. Tout à fait arbitrairement, nous utiliserons une distinction à trois termes, lesquels représentent des situations prototypiques.

Au plus proche du signifié de langue (évitant une conceptualisation qui ne serait pas de mise), nous citerons la traduction scientifique où

fr. *ulcère* = angl. *ulcer* = esp. *úlceras* = it. *ulcera*

fr. *taux de change* = angl. *exchange rate* = esp. *tipo de cambio*

À mi-chemin se trouverait la traduction littéraire qui, voulant rendre les caractéristiques ou les choix stylistiques d'un auteur, doit avoir recours à des écarts justifiés dont nous avons tous l'expérience.

Comparons :

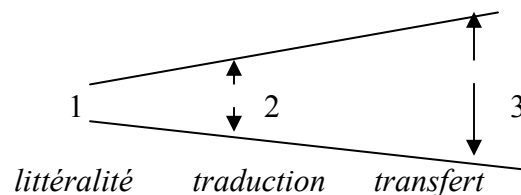
angl. *Gone with the Wind* ≈  
fr. *Autant en emporte le vent* ≈  
esp. *Lo que el viento se llevó* ≈  
it. *Via col vento* ≈  
ptg. *E o vento levou*

Au plus large se situe le transfert d'intention, qui prend les plus grandes libertés avec le texte de départ, comme c'est le cas des expressions idiomatiques qu'il faut apprendre en tant que telles :

fr. *casser sa pipe* ~ angl. *to kick the bucket* ~ esp. *estirar la pata*

---

Soit en résumé:



4. On voit l'importance de la *dimension* de la séquence à traduire : la lexie simple (le mot), la lexie complexe, la phraséologie, le microtexte illustré en particulier par les **proverbes**, lesquels se prêtent parfaitement à l'explicitation de ce qu'est le *sens*. Voici quelques types de relations entre des langues différentes.

De l'identité à la proximité :

fr. *À l'œuvre on connaît l'artisan* = ptg. *Pela obra se conhece o artista*

et avec un certain décalage:

angl. *A carpenter is known by his chips*  
esp. *Por el canto se conoce el pájaro*

L'intersection sémique révèle la persistance d'une proportion ou constante, invariant:

**/auteur → production/**

Les séries analogiques mettent en valeur les différences culturelles au niveau des signifiés de langues et de leurs renvois référentiels, mais une même intention de sens est préservée.

La mise en garde du type

**/si vouloir faire P (favorable) alors assumer Q (défavorable)/**

pourra s'exprimer par diverses séries comme les suivantes :

fr. *Pour avoir la moelle, il faut briser l'os*  
fr. *On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs*  
angl. *He must crack the nut, who will eat the kernel*  
esp. *No se cogen truchas a bragas enjutas*

fr. *Qui s'y frotte, s'y pique*  
ptg. *Quem anda à chuva, molha-se*  
ptg. *Quem azeite mede, as mãos unta*  
ptg. *Quem vai ao moinho, enfarinha-se*  
esp. *Quien con fuego juega, se quema*

5. La distance peut être telle qu'une connaissance culturelle devienne indispensable. On comprend le lien entre :

fr. *Après le pluie, le beau temps*  
esp. *Tras la tempestad, la calma*

mais on n'interprètera correctement

esp. *Cada martes tiene su domingo*

que si l'on sait que le mardi, pour la sensibilité espagnole, est un jour néfaste (cf. *el martes no te cases ni te embarques*) à l'opposé du dimanche.

Un dernier paramètre. L'interprétant a besoin de connaître le **domaine d'expérience** dans lequel un texte se situe. La *polysémie* est constitutive des signes de la langue et des filtrages sont nécessaires pour le choix de la bonne acception.

Devant un séquence comme

*Pulse la planta*

le mystère est entier. Cet écriteau n'est valable que dans l'ascenseur d'un immeuble ou d'un magasin, tout au moins dans certaines villes d'Espagne : « appuyez sur le bouton de l'étage ». Généralement, *pulsar* régit *el botón* ou *la tecla*. Ce raccourci moderne peut dérouter.

Par contre, dans *planta nuclear*, *viveros de plantas* ou *hotel de veinte plantas*, on comprendra facilement “centrale”, “plante”, et “étage” (à moins que l'on ait affaire à un hôtel décoré de vingt plantes... !).

La compétence de décodage est évidemment aussi importante que la compétence d'encodage.



## Multilinguisme et traduction : un mariage de raison

Georges L. Bastin  
*Université de Montréal*

### 1. Introduction

En dépit des nombreuses mises en garde énoncées par les « pédagogotrats » (Delisle 1980 et 2003, Newmark, Ballard 1987, Hurtado 1996, Baker 1992, Gile 1995, etc.), l'apprentissage des langues étrangères reste intimement lié à la traduction par la présence d'exercices de thème et de version, par la croyance que tout bilingue est traducteur, etc. Si les didacticiens accordent aujourd'hui plus facilement qu'auparavant une autonomie relative à la discipline traductologique, la confusion entre traduction scolaire et traduction professionnelle demeure réelle. Néanmoins l'apprentissage des langues étrangères et celui de la traduction transitent par des avenues communes et il n'est dès lors pas inintéressant de s'attarder à certaines relations qui unissent ces deux apprentissages. Si, entre eux, l'amour n'est pas de mise, un mariage de raison devrait toutefois s'installer.

### 2. Apprentissage des langues étrangères

À l'instar de Claude Hagège (1996), nous croyons que les langues ne constituent pas une matière scolaire comme les autres. Les langues permettent au pensable d'accéder au dicible. Elles sont donc la matière de toute matière. Les enseigner par une méthode livresque est une aberration. En effet, elles ne sont pas des savoirs, mais elles contiennent des savoirs dispersés. Elles sont une finalité sans fin, des instruments d'accès à la communication orale ou écrite, l'une des voies d'accès privilégiées à la culture. Elles ne devraient par conséquent pas s'enseigner comme telles, affirme Hagège, mais plutôt en tant que support des autres matières. Soit faire de l'histoire en anglais et des mathématiques en espagnol dès l'école primaire. Si l'entreprise est osée et d'application mal aisée dans nos cursus actuels, elle n'est pas insensée. L'idée serait d'octroyer aux langues apprises le statut fonctionnel qui leur est inhérent, les compétences acquises par les méthodes traditionnelles s'avérant d'une manière générale très lacunaires précisément dans une optique fonctionnelle. Hagège soutient que la finalité naturelle de la langue étrangère est d'être utilisée dans une relation entre personnes, finalité qui, comme on le verra, ne diffère guère de celle de la traduction en général ni de la traduction professionnelle en particulier.

L'apprentissage des langues est une excellente école de prise de conscience linguistique et d'ouverture aux autres, deux aspects sur lesquels nous reviendrons. Il permet également de mieux comprendre sa propre langue, ce qui n'est pas le moindre de ses atouts. Le seul véritable danger d'un apprentissage des langues relativement précoce

est d'entraîner une « double incompétence linguistique » (Hagège 1996) lorsqu'une maîtrise suffisante de la première langue n'est pas acquise.

### 3. Multilinguisme et compétences langagières

Les vertus du multilinguisme ne sont plus à vanter. Les recherches ont montré que les bilingues possèdent une souplesse cognitive supérieure à celle des unilingues : intelligence verbale, formation conceptuelle, raisonnement global et découverte des règles sous-jacentes à la solution des problèmes. Le multilinguisme, pour les régions non anglophones, est aussi la meilleure stratégie pour résister à l'impérialisme de l'anglais. Encore faut-il préciser de quel multilinguisme on parle...

N'est pas multilingue le touriste qui, au gré de ses voyages, a appris les rudiments de trois ou quatre langues. Ne sont pas multilingues les émigrés qui se trouvent en situation de double ou de triple incompétence linguistique. Nous envisageons un multilinguisme qui se traduit par des compétences langagières élevées. Ces compétences sont le respect de la norme, la rigueur de l'expression orale et écrite, l'esprit de synthèse et la capacité de conceptualisation, parmi les plus importantes. Ces compétences sont invariablement les mêmes dans toutes les langues. Nous parlons donc d'un multilinguisme de qualité, non d'un « minilinguisme » selon l'expression d'une journaliste vénézuélienne<sup>1</sup>.

Le multilinguisme est aussi un concept politique dans la mesure où, d'une part, il doit contribuer à l'élimination du mythe des « grandes » et des « petites » langues. Tout au plus, il y a-t-il des langues à grande et à faible diffusion; tout au plus peut-on admettre, dans un État, l'existence de langues officielles et non officielles, mais en aucun cas celle de langues de « deuxième catégorie ». Le fait que la langue la plus apprise dans le monde soit l'anglais devrait encourager la promotion de l'enseignement des autres. Réciproquement, la langue anglaise étant la plus traduite, il convient d'encourager la traduction à partir des autres. Le multilinguisme est bon pour soi et souhaitable pour tous, mais la devise des mousquetaires du roi ne s'applique pas en matière de politique linguistique!

Le multilinguisme n'est possible que s'il existe un « monolinguisme » préalable. En effet, on ne peut transférer à d'autres langues que les compétences que l'on maîtrise dans la sienne. Si ces dernières sont élémentaires dans la langue maternelle (ou d'éducation selon le cas), elles ne pourront atteindre un niveau élevé dans une langue apprise. Supérieures dans la langue maternelle, elles pourront toutefois rester élémentaires dans une langue apprise pour de multiples raisons telles que l'objectif poursuivi, le temps consacré, etc. Il faut en tout cas éviter de rester « minilingue » dans sa langue maternelle et de le devenir dans des langues apprises, l'idéal à atteindre étant le « superlinguisme » dans chacune des langues maîtrisées!

« Les multilingues seront le ciment du monde », nous rappelle Hagège. Les langues comme la traduction peuvent devenir des instruments de promotion de soi et des

---

<sup>1</sup> Citée par Leañez Artimunio, Carlos, conférence inédite prononcée le 7 octobre 2005 à l'Universidad Central de Venezuela (UCV) dans le cadre de la III Semana del traductor.

autres. Nombreux sont les sociolinguistes qui s'interrogent sur la nécessité de continuer à traduire de l'anglais dans les autres langues au rythme actuel. Après tout, c'est la langue la plus parlée et la plus apprise... La traduction ne devrait-elle pas plutôt être mise au service de la connaissance d'autres cultures moins mondialisées? L'apprentissage des langues et la traduction se poseront en ces termes à condition que l'un comme l'autre soient de qualité.

Une pédagogie de la qualité s'impose donc en didactique des langues comme de la traduction. Qualité est ici synonyme de prise de conscience de la nécessité d'acquérir des compétences véritablement professionnelles pour éviter de ne maîtriser les langues qu'au niveau « du bureau de poste » ou « de la cuisine », et de traduire de manière purement ancillaire, sans que ne transparaissent jamais la personnalité ni la créativité du traducteur.

#### **4. Didactique des langues et traductologie, une évolution semblable**

Lacan disait : « Le langage, avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu'un! » (cité dans Croé 2001). Cette affirmation s'applique également à la traduction. Il suffit pour cela de jeter un regard sur l'évolution de la réflexion à propos de l'objet de la traduction. Mais avant, observons celle de la didactique des langues étrangères. La méthode classique, de nature essentiellement linguistique, qui consistait à enseigner de manière systématique le lexique sous forme de listes de mots et la grammaire sous forme de règles rigoureuses et immuables a progressivement cédé le pas à la suggestopédie, à l'approche structuro globale, au *Silent Way*, à la *Community Language Learning*, à l'approche fonctionnelle notionnelle, sans oublier les laboratoires de langues. Aujourd'hui, on se tourne volontiers vers la pédagogie relationnelle qui vise à développer non seulement des compétences linguistiques, mais aussi des aptitudes langagières, cognitives et culturelles à la communication (Dufeu 1992). C'est la pédagogie de l'être et non plus celle de l'avoir dans laquelle les activités tournaient essentiellement autour des textes et de l'enseignant, une pédagogie fortement marquée par la « valorisation de la faute « qui dévalorise celui qui la commet » (Croé 2001 : 170). La pédagogie relationnelle, en revanche, est fondée sur l'apprenant et sur son potentiel d'apprentissage, sur le développement d'aptitudes relationnelles de nature corporelle, affective et intellectuelle. Les aptitudes les plus importantes ainsi développées sont la confiance en soi, en l'autre et dans le groupe; l'ouverture, la disponibilité, la réceptivité et l'écoute; la faculté d'association et de création; la capacité d'agression positive; et, finalement, la faculté de s'impliquer personnellement, de prendre des risques et d'assumer ses responsabilités; (Croé 2001 : 172). La finalité ultime réside dans la construction de l'autonomie et de la responsabilité de l'apprenant mis en relation avec son propre fonctionnement cognitif. Cette pédagogie relationnelle fait partie d'un courant plus vaste de nature humaniste et plus précisément constructiviste.

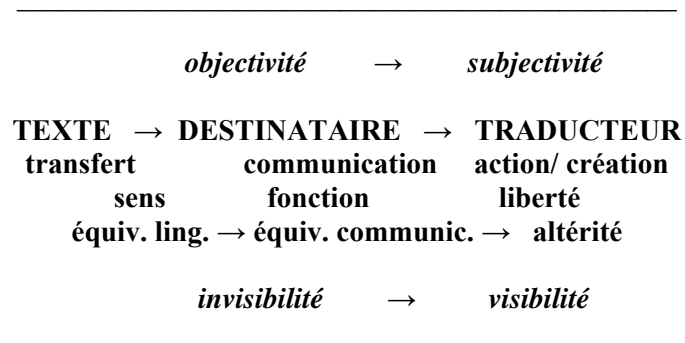
Le parallèle avec la traductologie est surprenant. Au cours des 50 dernières années, c'est-à-dire depuis l'apparition de la traductologie, l'objet de la réflexion sur la traduction est passé, progressivement et schématiquement, du texte au traducteur.

Dans les années 50, la traduction était une branche de la linguistique appliquée. L'approche était quasi exclusivement linguistique. Même Nida et Taber (1969), qui, les premiers, ont mis l'accent sur le destinataire, analysaient les textes selon une approche transformationnelle générativiste. Les autres étaient encore davantage linguistes: Jakobson (1959), Mounin (1963), Catford (1965), Vinay & Darbelnet (1958) pour ne citer que ceux-là. Leur objet d'étude était le texte. Leur objectif, la modélisation d'un transfert interlinguistique. Leur environnement, le message ou le sens. Leur outil d'analyse, l'équivalence linguistique dont il existe tant de définitions et de catégories qu'elle est devenue un concept inopérant. Il s'agissait d'une analyse essentiellement objective dans laquelle n'intervenaient ni l'auteur, ni le destinataire, encore moins le traducteur. Celui-ci était, ou plutôt devait être invisible.

L'avènement de la théorie de la communication et surtout de la linguistique textuelle dans les années 70, notamment l'analyse du discours dans ses moutures anglaise, française et allemande, a poussé des auteurs comme Seleskovitch et Lederer (1984), Newmark (1988), Hatim & Mason (1990), Delisle (1980, 2003) et Hurtado (1996) à se rebeller contre la linguistique structurelle limitée au mot et à la phrase. Ils ont adopté la communication comme *leit motiv*. Leur objet d'étude était l'effet causé sur le destinataire ou l'efficacité de la communication. Leur objectif, la modélisation de la communication interlinguistique. Leur environnement, la fonction de la communication. Leur outil d'analyse, l'équivalence communicationnelle. En effet, il s'agissait encore de juger la traduction selon une certaine « fidélité » à l'effet recherché par le texte original. Certains auteurs fonctionnalistes, principalement Nord (1997), accordent une importance croissante aux différents acteurs du processus, dont le traducteur. L'équivalence demeure l'aune à laquelle les traductions sont évaluées. Au cours de cette deuxième période, l'analyse devient moins objective et le traducteur plus présent.

À partir des années 90, cette évolution prend un tournant radical. La traductologie s'affirme en tant que discipline autonome; des maîtrises et des doctorats apparaissent un peu partout dans les universités et congrès et publications se multiplient. Reconnaisant le caractère interdisciplinaire de leur discipline, les traductologues scrutent l'horizon humaniste à la recherche de nouvelles approches. Des études empiriques sont menées auprès d'étudiants et de professionnels (les *think aloud protocols*, TAP) afin de pénétrer la « boîte noire » des traducteurs et ainsi mieux déterminer leurs stratégies (Séguinot 1989); on étudie les marchés éditoriaux pour mesurer les volumes de traduction et en inférer des politiques dominantes (Venuti 1995); on observe les mouvements socioculturels comme le féminisme et le postcolonialisme (Simon 1996, Robinson 1997); on scrute l'histoire pour réapprendre certains fondements, etc. On découvre la déconstruction (Derrida 2001); on revient à la traduction de la lettre (Berman 1984). Bref, on redécouvre l'Autre et, surtout, on accorde au traducteur la place d'honneur dans l'étude de la traduction et de son processus. L'objet d'étude des traductologues est donc principalement le traducteur; leur objectif, la modélisation de l'intervention et de la création du traducteur; leur environnement, la liberté du traducteur et leur outil d'analyse l'altérité. L'analyse est devenue subjective et le traducteur affiche maintenant sa visibilité.

Nous pourrions représenter le bilan de cette évolution de la manière schématique suivante :



L'objet de la réflexion sur la traduction est passé du texte au traducteur, de la même manière que l'objet de la didactique des langues est passé du code au locuteur.

## 5. Multilinguisme et traduction

Le multilinguisme ne peut être envisagé séparément de la traduction et toute action de promotion du premier doit s'accompagner d'une action en faveur de la seconde. D'une part, la traduction entretient avec le multilinguisme une triple relation. Tout d'abord une **relation obligée**. S'il est vrai que Jakobson parlait de traduction intralinguistique et si ce genre de traduction demeure un exercice précieux pour développer la rigueur de l'expression en langue maternelle, la traduction professionnelle est évidemment interlinguistique; bilingue, mais de plus en plus trilingue voire quadrilingue.

Ensuite, une **relation hiérarchique**. Le bon exercice de la traduction professionnelle exige le transfert en langue maternelle selon le principe qui postule que traduire consiste à « dire BIEN dans une langue que l'on sait TRÈS BIEN une chose que l'on a TRÈS BIEN comprise dans une langue que l'on sait BIEN » (Grandjouan 1971 : 227). En traduction, la langue maternelle prime sur la langue étrangère, elle en est l'assise.

Bastin (1999 et 2003) a d'ailleurs observé que des deux phases principales (compréhension et réexpression) du processus de traduction, la deuxième est sans aucun doute celle qui pose le plus de difficulté au traducteur, celle où il met en œuvre sa véritable compétence. Ce qui fait de la traduction un processus essentiellement onomasiologique. Ou comme l'affirme l'exergue du manuel de Delisle 2003 : « La traduction est un art de réexpression fondé sur les techniques de rédaction ».

Finalement, une **relation non conventionnelle**, dans le sens où la traduction conduit à des degrés de maîtrise des langues et de création intellectuelle infinis. Le récent virage de la traductologie justifie en effet les interventions délibérées du traducteur sans que jugement de valeur ne soit porté. Ce qui importe en traductologie descriptive c'est

d'observer et de décrire des faits de traduction dans leur environnement historique et culturel, et d'en mesurer la portée sur la culture réceptrice, afin de déterminer des tendances voire des normes de stratégies de traduction employées par les traducteurs. L'histoire de la traduction a ainsi fortement contribué à jeter un regard plus humain et plus humaniste sur cette activité. Le traducteur est ainsi redevenu visible grâce à ses interventions, quelles soient sourcières ou ciblistes.

D'autre part, la pédagogie de la traduction aurait tout avantage à s'inspirer de cette pédagogie de l'être qui s'installe en didactique des langues pour former les multilingues de demain. L'évolution de la pensée traductologique schématiquement évoquée ci-dessus montre clairement que le traducteur occupe de plus en plus la première place dans les travaux relatifs à la traduction, tout comme l'apprenant dans les récentes méthodes de didactique des langues. Or, en dépit de ses inconvénients maintes fois décriés, la performance magistrale semble demeurer la méthodologie d'enseignement la plus répandue. Il est un autre problème grave à résoudre en pédagogie de la traduction : alors que personne ne doute plus de la nécessité d'une formation spécialisée pour exercer la traduction professionnelle, on accepte sans grandes difficultés que la plupart des enseignants de traduction ne possèdent, eux, aucune formation spécialisée en la matière (Echeverri sous presse). On ne s'improvise pas professeur de langue, ni professeur de traduction. Il semblerait que le monde universitaire le comprenne de mieux en mieux.

Une pédagogie de l'être traductif aura pour axe central la créativité de l'individu traducteur (Bastin 2000) contrairement à une pédagogie de l'avoir qui sera centrée sur les équivalences de messages. Elle adoptera une approche constructiviste (Kiraly 2000) afin de mettre à profit le potentiel qu'apporte l'étudiant et ainsi l'aider à développer une autonomie de travail que tous les employeurs d'aujourd'hui réclament à cor et à cri. L'approche constructiviste conduit les futurs traducteurs à trouver eux-mêmes les solutions aux problèmes posés, l'instructeur n'assumant qu'un rôle de guide. Ce sont eux qui déterminent la pertinence de leurs réponses. Les expériences constructivistes réalisées indiquent que les étudiants d'un groupe sont tout à fait en mesure d'assumer une bonne part de leur apprentissage (Echeverri sous presse).

## **6. Conclusion**

Le parallèle entre l'apprentissage des langues étrangère de celui de la traduction est trop criant pour continuer de l'ignorer ou de le nier. Leur rapprochement ne peut qu'être bénéfique au multilinguisme. Mais pour y arriver, les enseignants et les apprenants doivent remplir deux conditions : la qualité et la créativité. Sans qualité, pas d'apprentissage réel, ni de communication efficace; sans créativité, pas d'ouverture aux autres ni d'accès à l'Autre. S'il ne peut y avoir de passion entre didacticiens des langues et didacticiens de la traduction, qu'au moins soit célébré un mariage de raison.

## Références bibliographiques

- BALLARD, Michel. 1987. *La traduction : de l'anglais au français*. Paris: Éditions Nathan.
- BAKER, Mona. 1992. *In other Words: A Coursebook on Translation*. London/ New York: Routledge.
- BASTIN, Georges L. 1999. « Comprendre, la belle affaire... mais redire! », *XV<sup>e</sup> Congrès mondial de la FIT Traduction–Transition*. Mons: FIT, 48-54.
- BASTIN, Georges L. 2000. « Evaluating Beginners' Re-Expression and Creativity: A Positive Approach ». *The Translator* 6, 2 : 231-245.
- BASTIN, Georges L. 2003. « La traduction, activité onomasiologique », dans G. Mareschal, L. Brunette, Z. Guével & E. Valentine (dirs.), *La formation à la traduction professionnelle*. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 83-91.
- BERMAN, Antoine. 1984. *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris: Gallimard.
- CATFORD, John C. 1965. *A Linguistic Theory of Translation*. London: Oxford University Press.
- CROÉ, Gertrude. 2001. « Qui...moi? L'apprentissage des langues étrangères : une pédagogie de l'avoir ou de l'être? », dans A. Bueno García (ed.), *La comunicación multilingüe*. Soria: Excma. Diputación Provincial de Soria, 167-180.
- DELISLE, Jean. 1980. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- DELISLE, Jean. 2003. *La traduction raisonnée*, 2<sup>e</sup> édition. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- DERRIDA, Jacques. 2001. « Qu'est-ce qu'une traduction 'relevante' ? », *Quinzième assises de la Traduction Littéraire* (Arles 1998). Arles: Actes Sud, 21-48.
- DUFEU, Bernard. 1992. *Sur les chemins d'une pédagogie de l'Être*. Mayence: Éditions Psychodramaturgie.
- ECHEVERRI, Álvaro (sous presse). « La importancia de la investigación colaborativa en la pedagogía de la traducción ». *META* 50, n° 4.
- GILE, Daniel. 1995. *Basic Concepts and Models in Translation and Interpreting Training*. London/ Philadelphia: John Benjamins.

- GRANDJOUAN, Jacques Olivier. 1971. *Les linguicides*. Paris: Didier.
- HAGÈGE, Claude. 1996. *L'enfant aux deux langues*. Paris: Odile Jacob.
- HATIM, Basil et Ian MASON. 1990. *Discourse and the Translator*. London: Longman.
- HURTADO ALBIR, Amparo. 1996. *La enseñanza de la traducción*. Castelló de la Plana: Universitat Jaume I.
- JAKOBSON, Roman. 1959. « On linguistics Aspects of translation », dans R. Brower (ed.), *On Translation*, Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 232-239.
- KIRALY, Donald. 2000. *A Social Constructivist Approach to Translator Education*. Manchester & Northampton: St. Jerome.
- MOUNIN, Georges. 1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris: Gallimard.
- NEWMARK, Peter. 1988. *A Textbook of Translation*. Hempel Hamstead: Prentice Hall.
- NIDA, Eugene et Charles R. TABER. 1969. *The Theory and Practice of Translation*. Leiden: Brill.
- NORD, Christiane. 1997. *Translation as a Purposeful Activity*. Manchester: St Jerome.
- ROBINSON, Douglas. 1997. *Translation and Empire: Postcolonial Theories Explained*. Manchester: St Jerome.
- SEGUINOT, Candace (dir.) 1989. *The Translation Process*. Toronto: H. G. Publications/School of Translation, York University.
- SELESKOVITCH, Danica et Marianne LEDERER. 1984. *Interpréter pour traduire*. Paris: Didier Érudition.
- SIMON, Sherry. 1996. *Gender in Translation: Cultural Identity and the Politics of Transmission*. London / New York: Routledge.
- VENUTI, Lawrence. 1995. *The Translator's Invisibility. A History of Translation*. London/ New York: Routledge.
- VINAY J. P. et J. DARBELNET 1958. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris: Didier.



## **Enseñanza de lenguas: ¿Qué sucede cuando la gramática ya 'te ha crecido'?**

Juana M. Liceras  
*University of Ottawa*

Lo que me propongo hacer en este trabajo es tratar de mostrar, de forma muy escueta, claro está, cómo y por qué existen diferencias fundamentales entre la adquisición de la lengua materna y la de las lenguas segundas, lo cual implica que en la enseñanza de las lenguas segundas se deben tener en cuenta esas diferencias con objeto de facilitar el proceso que lleve a un dominio casi nativo de las mismas. No voy a entrar en los problemas didácticos ni de organización de programas de enseñanza de lengua, aunque tal vez este artículo pueda proporcionar material de reflexión para los colegas que se especializan en esos temas.

Supongo que no les ha pasado desapercibido que he utilizado el término *lenguas segundas* para oponerlo a *lengua materna*. Pues bien, voy primero a precisar la terminología que empleo, ya que el documento de la UNESCO al que nos han remitido para que sirviera de punto de referencia utiliza los terminos *lengua materna*, *lenguas oficiales* y *lenguas extranjeras*, pero no el término *lenguas segundas*.

### **1. La lengua materna**

A lo largo de la exposición y, según es costumbre tanto entre lingüistas como psicolingüistas, usaré indistintamente el término lengua materna o lengua primera para referirme a la lengua o lenguas (en el caso del bilingüismo simultáneo) a la que el niño está expuesto desde su nacimiento y que, por lo tanto, utilizando la metáfora de corte chomskiano, le 'crece'. Es decir, la adquiere sin intencionalidad alguna por su parte, y porque está dotado de la capacidad genética que se conoce como 'Gramática Universal' y entra en contacto con la lengua que se utiliza en el medio social en que se cría. El contacto con ese medio, independientemente de la variación individual en el uso de la lengua o de la cantidad de input (los hijos de los sordomudos reciben lógicamente menos input y también los que crecen en sociedades menos 'verbales' que la nuestra, por ejemplo) lleva a que la 'semilla' del 'órgano mental lenguaje' o gramática (el genotipo) se convierta en una lengua concreta (el fenotipo). El proceso por el que se lleva a cabo este crecimiento o adquisición consiste en la selección, a partir del inventario universal de principios, de las opciones paramétricas de la lengua en cuestión. El medio no instruye sino que sirve de desencadenante (Liceras 1996a).

Los mecanismos de selección son específicos del lenguaje (y diferentes de los de la capacidad cognitiva general), es decir, lo que se conoce como dominio específico, y funcionan de forma implícita (inconsciente). Esto se produce sin que haya necesidad de

input negativo, es decir que las correcciones del adulto no juegan un papel determinante en la adquisición de la lengua materna.

Según esta visión de la adquisición de la lengua materna o primera, una lengua oficial, término eminentemente político y tal vez educativo pero no psicolingüístico, es normalmente la lengua materna de una serie de individuos y no de otros. Para los que no es la lengua materna, puede constituir una lengua segunda desde una edad muy temprana (el jardín de infancia, por ejemplo) o desde algún punto de la escolaridad (los distintos programas de inmersión de Canadá y de otros países) o ya en la edad adulta.

## 2. Las lenguas extranjeras y las lenguas segundas

¿Qué sucede en el caso de las lenguas extranjeras? ¿Cuál es la relación con las lenguas segundas? En muchos casos, ambos términos se usan indistintamente y como oposición a lengua materna o primera, y es así como hemos utilizado lengua segunda arriba. Ahora bien, existe una especie de consenso en algo que algunos defienden explícitamente, y que consiste en denominar lengua segunda a la que se adquiere en el contexto en que una comunidad geográfica o política la utiliza, mientras que la lengua extranjera se adquiere en un contexto institucional, como parte de un programa educativo y en un contexto social —mejor aún en un país— en el que no es ni una lengua oficial ni una lengua hablada por una comunidad amplia de hablantes. Y, si lo es, el aprendiz no entra en contacto directo con esa comunidad en su quehacer diario. Esa diferencia entre lengua segunda y lengua extranjera es importante a la hora de determinar el papel del input, como lo es también la edad del aprendiz, ya que implica que sólo en el caso de la adquisición de las lenguas segundas (no de las lenguas extranjeras) y de una edad temprana (en la mayoría de los casos) el procedimiento y el proceso de adquisición se pueden equiparar con los de la lengua materna. Input y edad nos llevan a retomar explícitamente, el par de conceptos que constituye el pilar de la adquisición del lenguaje: (1) lo que se conoce como *nature*, o potencial genético, o la naturaleza si queremos hacer una traducción más literal, y (2) lo que se denomina *nurture*, o el papel que se atribuye al medio lingüístico.

Los distintos acercamientos al estudio de la adquisición del lenguaje difieren en relación con el peso que atribuyen a cada uno de estos dos elementos; es decir a la definición del potencial genético del estadio inicial, y al papel del medio. Para la visión chomskiana el objetivo central es primero definir las características de la dotación genética y luego explicar a qué elementos se puede atribuir el papel de desencadenantes. Decir que “la lengua le crece al niño” es decir que su potencial genético le hace sensible a los desencadenantes del medio lingüístico en el que se cría. En otras palabras, es decir que selecciona las unidades que hacen que ‘le crezca’ el francés, el inglés o el español. Pero, ¿cómo se va alterando ese par naturaleza/medio a medida que el niño se aleja del primer año de vida? Por lo que se refiere al inventario universal de elementos (principios y categorías), a su potencial genético, podemos decir que se va especializando de forma que a medida que, por ejemplo, domina el sistema fonológico de la lengua que constituye

el medio, va perdiendo sensibilidad a los sonidos (o conjuntos de rasgos) que dan lugar a los fonemas de otras lenguas (ver detalles en Guasti 2002, por ejemplo).

### 3. Los rellenos monosilábicos del lenguaje infantil

En ese proceso de dominio del sistema lingüístico al que están expuestos, son precisamente los niños que adquieren la lengua materna los que producen los llamados *rellenos*, o comodines, o rellenos monosilábicos, elementos que, en nuestra opinión, constituyen una prueba de cómo activan los rasgos formales (gramaticales) pertinentes (Liceras, Díaz y Mongeon 2000, Liceras 2003a y 2003b). Se trata de vocales átonas, centrales y bajas o medias, es decir de calidad 'a', 'æ', 'e', incluso 'o' y, sobre todo, 'schwa', como las que figuran en la tablas y los ejemplos de (1) y (2).

1) Rellenos monosilábicos del español infantil: datos de Magín (Aguirre 1995) y María (López Ornat 1994):

a. a for / the flower	[Magín 1;8]
b. e nene / the boy	[Magín 1;8]
c. a bici / the bike	[Magín 2;2]
d. e agua / the water	[Magín 2;3]
e. e pie / the foot	[María 1;7]
f. a bota / the boot	[María 1;8]
g. as manos / the hands	[María 2;1]
h. e bolo (globo) / the balloon	[María 2;5]
i. a tambor / the drum	[María 2;5]
[Tomado de Liceras: 2003a]	

2) Rellenos monosilábicos del catalán infantil: datos de Jan (Bartra 1997):

a. sóc @ mico, jo	[Jan 2;11.8]
(I) am a/the ape, me	
b. quí dintre @ gàbia	[Jan 2;11.20]
here inside the cage	
c. @ cotxe @ papa	[Jan 2;10.21]
the car of daddy	
[Tomado de Liceras:2003a]	

Estas vocales, que pueden aparecer delante de todas las categorías sustantivas (Bottari, Cipriani y Chilosi 1993), son muy comunes en posición pre-nominal y se consideran proto-determinantes (López Ornat 1997, Rosado 2001) o bien *place-holders*, es decir, marcadores de una posición estructural y/o de los valores semánticos propios de la posición (Bartra 1997). Como puede verse en las tablas, en un primer momento no hay una vocal que se pueda identificar como marcadora de género, pero luego se van

especializando de forma que la 'e' aparece delante del masculino y la 'a' delante del femenino. En este caso concreto, lo que proponemos es que estamos asistiendo al proceso de cómo los niños activan, inconscientemente, los rasgos formales propios del español: el género y el marcador de palabra. Supongo que el género no les llama la atención como rasgo, el marcador de palabra, tal vez sí. Volveré sobre ese rasgo.

Tabla 1. MPHs<sup>1</sup> and Gender: María (López Ornat 1994): L1 Spanish [Tomado de Liceras (2003)].

	Type	Total	Non-Matching	% Non-Matching
1;7	e	34	2/34	5.88
	a	40	4/40	10
	o	1	—	—
1;8	e	5	—	—
	a	33	21/33	63.63
	o	2	—	—
	oa	—	—	—
1;9	e	38	2/36	5.26
	a	72	20/72	27.77
	o	1	—	—
1;10	e	27	—	—
	a	57	9/57	15.7
	o	8	1/8	12.5
	u	—	—	—
1;11	e	13	—	—
	a	19	1/19	5.26
	u	1	—	—
2;0	e	4	—	—
	a	13	4/13	30.76
	o	1	1/1	100
	u	—	—	—
	as	—	—	—
2;1	e	10	—	—
	a	6	—	—
	u	2	—	—
	as	1	—	—
2;2	e	13	—	—
2;5	e	4	—	—
	a	1	1/1	100

<sup>1</sup> MPHs hace referencia al término *monosyllabic place holders* que tomamos del trabajo de Bottari, Cipriani y Chilosi (1993).

Tabla 2. MPHs and Gender: Magín (Aguirre 1995): L1 Spanish [Tomado de Licerias (2003)].

	Type	Total	Non-matching	% Non-matching
1;8	e	4	—	—
	a	8	4/8	50
1;9	e	4	—	—
	a	9	4/9	44.44
1;10	e	3	—	—
	a	23	2/23	8.69
1;11	e	10	—	—
	a	15	1/15	6.66
2;0	e	4	1/4	25
	a	2	—	—
2;1	e	—	—	—
	a	2	—	—
2;2	e	2	—	—
	a	1	—	—
2;3	e	1	—	—
2;5	e	1	—	—
2;6	e	2	—	—
2;7	—	—	—	—

#### 4. La segunda lengua de los hijos de emigrantes

Lo que es interesante es que los niños que adquieren el español en un contexto de inmersión total, los hijos de emigrantes, no producen esos rellenos que aparecen en las tablas 1 y 2. No tenemos datos de niños que hayan llegado a colegios españoles antes de los cuatro años pero sí de niños que llegaron a los cuatro y a los ocho y a los que empezamos a grabar al mes de comenzar la escolaridad (y la vida en Madrid). Entre las características que diferencian el proceso de adquisición de estos niños y los niños que aprenden español como lengua materna, se encuentra precisamente el que los hijos de emigrantes, los que aprenden el español como lengua segunda, no producen este tipo de comodines o rellenos monosilábicos (Rosado 1998, Licerias *et al.* 2000). Algo que hemos explicado diciendo que la sofisticación fonológica —la especialización— que ha supuesto adquirir la lengua materna, hace que no aborden los datos de la misma forma: estos niños no segmentan el material oral como los de lengua materna y, por lo tanto, no activan los rasgos de la misma forma (Licerias 2003a, 2003b). Por supuesto que eso tendrá consecuencias para la puesta en marcha de todo el sistema computacional de la lengua segunda. Entre otras, el que no vayan asignando a los sustantivos el género de forma intrínseca y los archiven como masculino o femenino independientemente de la regla ‘o’ = masculino, ‘a’ = femenino que funciona en un 80% de los casos.

#### 5. Las lenguas segundas (o extranjeras) en situaciones de inmersión y de escolaridad

Sin llegar a los adultos, está claro que hay una diferencia importante en el logro final que, en el caso de los niños y los adolescentes, depende del input, ya que los niños

inmigrantes acaban no diferenciándose de los nativos (al menos la población en general no puede diferenciarlos; algunos lingüistas dicen que es posible). Eso quiere decir que son capaces de activar el sistema computacional del español por alguna vía, probablemente por procedimientos de selección de un nivel diferente pero que se parece mucho al que lleva al 'crecimiento' de la lengua materna.

Pero los niños cuyo contacto con la lengua segunda se produce en el sistema escolar no llegan a ese dominio de la lengua que no les diferencia de los nativos, de forma que el contacto con el medio tiene que ser la explicación. En esos niños del sistema escolar hemos encontrado datos que pueden ilustrar lo que podríamos llamar procedimientos de selección de tipo secundario y que hemos denominado *re-estructuración local*. Para ilustrar este fenómeno, vamos a utilizar datos de niños bilingües (euskera-castellano) que aprenden inglés en una ikastola (Lázaro Ibarrola 2000, 2002).

En un estudio trasversal en el que se llevó a cabo una recogida de datos espontáneos de los grupos y edades que figuran en la tabla 3, Lázaro Ibarrola constata la presencia de lo que va a denominar 'is' comodín (ver también García Mayo, Lázaro Ibarrola y Licerias 2001a y 2001b).

Tabla 3. Estudio sobre la adquisición del inglés por niños bilingües (euskera/ castellano) (Lázaro Ibarrola 2000, 2002).

	Edad en que comienzan a aprender inglés	1ª toma de datos (4 años después)	2ª toma de datos (6 años después)
GRUPO I	3-4	7-8	9-10
GRUPO II	7-8	11-12	13-14
GRUPO III	10-11	14-15	16-17

Ese 'is' comodín es el morfema libre que aparece delante de los verbos, como en los ejemplos que figuran en (3).

3) 'Is' comodín del inglés no-nativo de niños y adolescentes bilingües castellano/ euskera (Lázaro Ibarrola 2000):

- a. The mother is go
  - b. The dog and the reindeer is run
  - c. The little boy is want the frog
  - d. The boy is walk
- [Tomado de Licerias: 2003a]

Hemos analizado este 'is' como un elemento que refleja el hecho de que estos niños transfieren la estructura funcional de sus lenguas maternas —el morfema de tiempo

(Tense) de la flexión verbal tal como se realiza en euskera y en castellano pero no en inglés, y la rellenan (marcan la concordancia) con ese elemento del léxico inglés (no vamos a entrar en los detalles técnicos del análisis sintáctico, pero si les interesa aparecen de forma precisa en Lázaro Ibarrola 2000 y 2002). Es curioso que sólo en los datos de los niños del GRUPO I abunde este comodín, disminuye claramente en el caso del GRUPO II y sólo aparece de forma muy esporádica en la producción de los adolescentes del GRUPO III. Esta desaparición relacionada con la edad —todos han tenido los mismos años de contacto con el inglés pero los grupos II y III tienen más edad cuando se inicia el contacto como se muestra en la tabla 3— coincide con la desaparición ligada a la competencia (al mayor dominio del inglés) que se observa en otros datos de niños hablantes de castellano que estudiaban inglés en el Colegio Británico de Madrid (Fleta 1999, 2003) o con los de niños de otras lenguas maternas, como los de los ejemplos que figuran en (4).

4) 'Is' comodín del inglés no-nativo de niños monolingües:

- |   |                                  |
|---|----------------------------------|
| a. My dog <i>is</i> not like the cage           | [Patrick; Tiphine 1983]          |
| b. Vava <i>is</i> want to go to the house       | [Leatile; Suzman 1999]           |
| c. Me <i>is</i> finish                          | [Erdem; Haznedar 2001]           |
| d. <i>Is</i> go                                 | [Sun; Lee 2001]                  |
| e. The boys <i>is</i> no have it                | [Andrés, R16; Fleta 1999, 2000]  |
| f. Andrés <i>is</i> no want to sleep in the bus | [Beatriz, R13; Fleta 1999, 2003] |
| g. The paper <i>is</i> not put it in the bin    | [Carlos, R5; Fleta 1999, 2003]   |
| h. Me <i>is</i> no sit                          | [Diana, R11; Fleta 1999, 2003]   |
- [Tomado de Licerias: 2003a]

Hemos de precisar que en todos los casos, la lengua materna de esos niños es una lengua con una flexión verbal rica y sujetos nulos, como el castellano y el euskera, y diferente del inglés.

Es interesante señalar también que, a primera vista, el comodín 'is' parecería unificar a los niños que adquieren inglés como lengua materna con los niños de inmersión y de las ikastolas, ya que en la bibliografía sobre la adquisición del inglés se ha constatado también la presencia de un 'is', que también parece ser un 'is' comodín, y que aparece en contextos como los que figuran en los ejemplos de (5) (Radford 1990).

5) El 'is' comodín en el inglés infantil nativo:

- a. *Is* I can do that?
  - b. *Is* Ben did go?
  - c. *Is* you should eat an apple?
  - d. *Are* this is broke?
- [Tomado de Licerias: 2003a]

Como puede verse, y aunque este 'is' parece tener un valor fonético similar al del inglés no nativo, está claro que no presenta la misma distribución. En los ejemplos de (5),

al contrario de lo que sucede en los ejemplos de (3) y (4), el 'is' aparece con verbos flexionados y en posición final de oración. De hecho, autores como Roeper (1992) mantienen que ese 'is' del inglés infantil nativo ocupa una posición de complementante; en otras palabras, de la misma forma en que los rellenos que aparecen delante del sustantivo (también del verbo y de otras categorías léxicas pero no tenemos tiempo de abordar toda la gama de rellenos aquí) marcan la posición de determinante, este 'is' sería el relleno monosilábico que marca la posición sintáctica de complementante antes de que se adquieran las unidades léxicas que cumplen esa función en el inglés adulto. Y no es sólo en el caso del 'is' comodín, sino también en el caso del 'he' comodín que figura en los ejemplos de (6).

6) El 'he' comodín en el inglés no nativo de niños y adolescentes bilingües euskera/castellano (Grupo II):

- a. the boy *he* can't
  - b. the dog *he* play
  - c. the boy *he* look
  - d. Wallace and Gromit eh *he* catch them
- [Lázaro Ibarrola 2003: 267-268]

Estos ejemplos pertenecen al GRUPO II, es decir al grupo intermedio, que apenas utiliza otros pronombres. El GRUPO III también tiene estas secuencias, pero tanto con 'he' como con 'they', como muestran los ejemplos de (7).

7) Pronombres 'comodín' en el inglés no nativo de niños y adolescentes bilingües euskera/ castellano (Grupo III):

- a. one girl or one woman that is listening to the radio *she* want
  - b. the father and the woman *they* love
  - c. the father *he he* don't like to speak
  - d. the boy *he* go to the mountain
  - e. the reindeer *he* come
- [Lázaro Ibarrola 2003: 268]

Lo que nosotros proponemos es que los niños están utilizando esos pronombres como si fueran los morfemas de persona del español, de forma que van a tratar *-o* como *I* y *-mos* como *we*, con la diferencia de que en el caso del inglés tienen claro que el morfema de persona aparece en posición preverbal. De hecho, esto no es de extrañar si, como ha propuesto Kato (1999) en su análisis de los pronombres fuertes y débiles de las distintas lenguas, los pronombres personales del inglés y los marcadores de persona del español son pronombres débiles; los pronombres del francés son los clíticos equivalentes a los pronombres del inglés y a los marcadores de persona del español y del vasco mientras que los marcadores de persona del francés se consideran parte del verbo que no se analizan como unidades léxicas independientes. Los niños detectan los elementos que actúan como pronombres débiles en el inglés y una vez que pasan a formar parte de su inventario de elementos léxicos, los usan como pronombres débiles ligados al verbo. Esos



niños no pasan por la etapa del 'is' comodín o, si pasan, la han superado en los cuatro años de contacto con el inglés, algo que no ha ocurrido en el caso de los que comenzaron a los 3-4 años de edad, los del GRUPO I.

## 6. A modo de conclusión

Lo que hemos visto aquí es que la edad actúa como el desarrollo de la competencia: los sujetos que comienzan su contacto con el inglés cuando tienen ya 7 años y los que comienzan en la adolescencia, si pasan por las primera etapa, la de los más pequeños, lo hacen antes de los primeros cuatro años que han pasado desde que comenzaron la instrucción en inglés. Vemos pues, con un ejemplo muy ligado a la morfosintaxis, un fenómeno que se ha subrayado también en el área del léxico, la fonología o las estrategias de aprendizaje (García Mayo y García Lecumberri 2003): los niños que comienzan la instrucción formal con más edad, parecen saltarse etapas. Es decir, alcanzan antes un nivel de competencia más avanzado.

Hemos tratado de mostrar como la estructura de la lengua materna se ve reflejada en el inglés no nativo: por medio de la marca de flexión 'is', y por la equiparación de los pronombres del inglés con los marcadores de persona de los verbos del español y del euskera. No podemos extendernos con más ejemplos ni con las consecuencias, ventajas y problemas que presenta esta propuesta. Lo que nos gustaría es que los lectores se plantearan el problema de cómo conseguir sacar el mayor partido posible a esa capacidad de selección propia de la adquisición de la segunda lengua, que parece ser más eficiente —al menos en los puntos que hemos tocado y en otros a los que puedo referirme— si la instrucción (o tal vez el tipo de instrucción que es propio de las de niños mayores y adolescentes y no de las de párvulos) se produce en edades más avanzadas. Por otra parte, y a la vista de la posible fosilización de estas estructuras que son claramente no nativas (aunque la de los pronombres podría recordarnos las topicalizaciones del inglés adulto), también sería interesante que nos planteáramos cómo se puede evitar esa fosilización. Finalmente, y dado el planteamiento de que la lengua sólo 'le crece' al niño cuando es muy pequeño, ¿habría alguna forma de 'provocar' o 'simular' ese 'crecimiento' en el caso de los adolescentes y de los adultos o en las situaciones en que el input no favorece lo que también parece llevar a la competencia nativa, las de inmersión total por parte de los niños hijos de emigrantes? Y como final, final: ¿se enseña la lengua materna o se provoca la reflexión metalingüística sobre la lengua materna? Y... ¿qué valor tiene esa reflexión metalingüística en el caso de las lenguas segundas? ¿Puede contribuir a desencadenar un proceso paralelo al que tiene lugar en el caso de los niños inmigrantes?

### Referencias bibliográficas

- AGUIRRE, C. 1995. *La adquisición de categorías funcionales en español*. Madrid: Universidad Autónoma de Madrid [tesis doctoral].
- BARTRA, A. 1997. "The 'schwa' as a functional joker in early grammars". *Incontro di Grammatica Generative*, Pisa, Italia y *VII Coloquio de Gramática Generativa de Oviedo*, Oviedo, España.
- BOTTARI, P., P. CIPRIANI y A. M. CHILOSI. 1993/1994. "Protosyntactic devices in the acquisition of Italian free morphology". *Language Acquisition* 3: 327-369.
- EUBANK, L. 1993/1994. "On the transfer of parametric values in L2 development". *Language Acquisition* 3: 183-208.
- FLETA, M. T. 1999. *La adquisición del inglés no nativo por niños: el desarrollo de la cláusula*. Madrid: Instituto Universitario Ortega y Gasset/ Universidad Complutense de Madrid [tesis doctoral].
- FLETA, M. T. 2003. "Is-Insertion in L2 Grammars of English: a Step forward between Developmental Stages?", en J. Liceras, H. Zobl y H. Goodluck (eds.), *Proceedings of the 2002 Generative Approaches to Second Language Acquisition (GASLA-6) Conference: L2 Links*. Somerville, MA: Cascadilla Press, 85-96.
- KATO, M. A. 1999. "Strong and weak pronominals in the null subject parameter". *Probus* 11: 1-27.
- GARCÍA MAYO, M. P. y M. L. GARCÍA LECUMBERRI. 2003. *Age and the acquisition of English as a foreign language*. Clevedon: Multilingual Matters.
- GARCÍA MAYO, M. P., A. LÁZARO IBARROLA y J. M. LICERAS. 2001a. "Comodines *is* y *he* en el inglés/ euskera-castellano" en M. R. Pérez e I. Doval (eds.), *Adquisición y enseñanza de lenguas, bilingüismo y traducción*. Vigo: Universidade de Vigo, 117-123.
- GARCÍA MAYO, M. P., A. LÁZARO IBARROLA y J. M. LICERAS. 2001b. "La forma *is* y los pronombres débiles como morfemas de concordancia en la interlengua inglesa de niños bilingües castellano/euskera", en L. González Romero *et al.* (eds.), *Recent Approaches to English Grammar*. Huelva: Universidad de Huelva, 77-89.
- GUASTI, M. T. 2002. *Language Acquisition. The growth of grammar*. Cambridge, Mass.: The MIT Press.
- LAKSHMANAN, U. 1994. *Universal Grammar in Child Second Language Acquisition*. Amsterdam: John Benjamins.

- LÁZARO IBARROLA, A. 2000. *El programa minimalista y el inglés/castellano-euskera de las Ikastolas*. Ottawa: Universidad de Ottawa [tesis de Máster].
- LÁZARO IBARROLA, A. 2002. *La adquisición de la morfosintaxis del inglés por niños bilingües euskera-castellano: una perspectiva minimalista*. Vitoria: Universidad del País Vasco [tesis doctoral].
- LICERAS, J. M. 1996a. *La adquisición de lenguas segundas y la gramática universal*. Madrid: Síntesis.
- LICERAS, J. M. 1996b. "To 'grow' and what 'to grow': that is one question. Commentary to S. Epstein, S. Flynn and G. Martohardjono. Second language acquisition: Theoretical and experimental issues in contemporary research". *Behavioral and Brain Sciences* 19: 677-758.
- LICERAS, J. M. 2003a. "Monosyllabic place holders in early child language and the L1/L2 'Fundamental Difference Hypothesis'", en P. Kempchinsky y C-L. Piñeros (eds.), *Theory, Practice and Acquisition. Papers from the 6<sup>th</sup> Hispanic Linguistics Symposium and the 5<sup>th</sup> Conference on the Acquisition of Spanish and Portuguese*. Somerville, Mass.: Cascadilla Press, 258-283.
- LICERAS, J. M. 2003b. "Se hace camino al... investigar". *Cognitiva* 15(2): 151-160.
- LICERAS, J. M., L. DÍAZ y C. MONGEON. 2000. "N-drop and Determiners in Native and Non-native Spanish: More on the Role of Morphology in the Acquisition of Syntactic Knowledge", en R. P. Leow y C. Sanz (eds.), *Current Research on the Acquisition of Spanish*. Somerville, MA: Cascadilla Press, 67-96.
- LLEÓ, C. 1998. "Proto-articles in the acquisition of Spanish: Interface between phonology and morphology", en R. Fabri, A. Ortmann y T. Parodi (eds.), *Models of Inflection*. Tübingen: Niemeyer, 175-195.
- LÓPEZ ORNAT, S. 1994. *La adquisición de la lengua española*. Madrid: Siglo XXI.
- PIATELLI-PALMARINI, M. 1989. "Evolution, selection, and cognition: from 'learning' to parameter setting in biology and the study of language". *Cognition* 31: 1-44.
- ROEPER, Th. 1992. "From the initial state to V2: acquisition principles in action", en J. M. Meisel (ed.), *The Acquisition of Verb Placement*. Dordrecht: Kluwer, 333-370.
- ROSADO, E. 1998. *La adquisición de la categoría funcional determinante y los sustantivos nulos del español infantil*. Ottawa: University of Ottawa [tesis de Máster].



## **SEGUNDA PARTE**

### **Estudios sobre el léxico del español**



## Breve estudio de los galicismos a través de la historia

Mario Desjardins  
*Université de Montréal*

### 1. Introducción

Las influencias interidiomáticas representan un proceso natural en la evolución de las sociedades humanas. Las lenguas romances en general, y el español y el francés en nuestro caso particular, se han acercado sin interrupción desde que Roma conquistó la Península Ibérica y la Galia hace más de dos mil años. El modo de expresión oral de dichas sociedades ha sido, por consiguiente, permeable a las circunstancias históricas que las han puesto en contacto. Estos encuentros han estimulado la adaptación, el desarrollo y las acomodaciones fonéticas, morfosintácticas y semánticas de la lengua receptora. La tierra idiomática de adopción, en el caso de este estudio el español, se ha enriquecido de su contacto con la lengua prestataria, el francés. La proximidad geográfica de estos dos pueblos ha favorecido contactos incesantes por razones religiosas, militares, sociales, económicas y políticas; de ahí que el calibre del influjo que la lengua francesa ha ejercido sobre la lengua española sea considerable.

En este estudio vamos a considerar, en primer lugar, los momentos históricos más significativos en este proceso de préstamos lingüísticos (§ 2), y dedicaremos un epígrafe especial al siglo XVIII (§ 3). En segundo lugar, examinaremos algunos de los rasgos similares y diferentes entre el español y el francés, desde un punto de vista histórico (§ 4). Después vamos a estudiar algunas de las adaptaciones fonéticas, gráficas y morfosintácticas que ha realizado el castellano de los galicismos (§ 5-7). Para terminar, trataré de formular una reflexión personal sobre la integración de los galicismos en la lengua castellana (§ 8).

### 2. Perspectiva histórica

La historia lingüística de la España medieval difícilmente podría entenderse sin la aportación de los *francos*.<sup>1</sup> Con el siglo XI se abren orientaciones transformadas de las relaciones exteriores hispánicas. La introducción de galicismos no había de cesar ya en toda la Edad Media. La abundancia de franceses que afluyen a España por la ruta de peregrinación a Santiago de Compostela, camino mejorado por Sancho el Mayor de Navarra, da al lenguaje castellano muchos términos provenzales y franceses. También los monjes de Cluny y del Cister desempeñan un papel determinante en el préstamo de palabras francesas al idioma español. Voces como *fraile*, *monje* o *capellán* son un claro ejemplo: “esti mal exiemplo que lis era uviado: Resuscitó el **fraile** que era ya passado”

---

<sup>1</sup> Las principales ideas proceden de Lapesa (1981), Penny (2001) y Cano Aguilar (1988).

(Berceo, *Milagros de Nuestra Señora*); “la oraçion el conde ovo acabada vyno ael vn **monje** dela pobre posada” (*Poema de Fernán González*); “mozuelo entrando un día en la iglesia mayor, un **capellán** de ella me recibió por suyo (*Lazarillo de Tormes*). Y es que “la Orden benedictina de Cluny se convirtió en piedra angular de la Iglesia hispana desde 1025 la cual ocupó las principales abadías y sedes episcopales e hizo abandonar el rito visigodo o mozárabe en favor del romano (Aragón lo adoptó en 1074, Navarra en 1076 y Castilla en el Concilio de Burgos en 1080)” (Cano Aguilar 1988: 64).

La participación de los franceses en las campañas militares de la Península en la Reconquista y los intercambios comerciales entre los dos países se añaden a la reforma monástica y religiosa de este siglo para contribuir a la interferencia lingüística: *batalla esgrimir*, etc. De este modo, pues, todas las capas de la sociedad española experimentan la influencia francesa entre los siglos XI y XIII, influjo que se manifiesta externamente por enlaces matrimoniales entre las cortes respectivas de los dos países.

La inmigración en las regiones geográficas limítrofes como Navarra y Aragón es otro incitativo a la penetración léxica francesa en el idioma español. En el siglo XI, la región de Navarra se extiende de los Pirineos hasta al Ebro superior, y aun hasta la baja Navarra o Navarra francesa. Por último, no hay que olvidar el influjo de la poesía trovadoresca provenzal o de la poesía épica y culta francesa de los siglos XII y XIII.

La convivencia lingüística de francos e hispanos se manifiesta, por ejemplo, en fenómenos medievales como la apócope de la vocal final, como la de *cond*, *noch* o *princep*: “tenie todas horas; encobadas las manos. El **cond** don eneas: dos cuerpos adianos” (*Libro de Alexandre*); “del alcaçar que non se abriessen de un dia nin de **noch**, Dentro es su mugier y sus fijas amas a dos” (*Cantar de Mio Cid*); “por dios en caridat. Ouó esta primicia el **princep** otorgada. La huerfana mesquina sobre gente Adobada” (*Libro de Apolonio*). “Quizá el más notable galicismo medieval es probablemente el término *español*, nacido como apellido en el Sur de Francia, y como tal llevado al sur de los Pirineos por inmigrantes francos” (Cano Aguilar 1988: 65).

Aunque se empiezan a observar síntomas de un nuevo rumbo cultural debido a la presencia de los españoles en la región de Nápoles en Italia, los siglos XIV y XV siguen proporcionando préstamos galorromances todavía bastante frecuentes. Los mundos militar, naval y cortesano enriquecen el idioma castellano con nuevas palabras. Otros galicismos, pertenecientes a las esferas material y natural, entran en la Península Ibérica en este período (*vid.* el Apéndice I).

En los Siglos de Oro, España se lanza con Carlos V a regir los destinos de Europa. En esta época son muchos los nuevos términos militares y navales de préstamos ultrapirenaicos los cuales reflejan el enfrentamiento entre Francia y España. Las voces de la vida elegante y del mundo doméstico se encuentran también representadas. Pero el siglo XVI pertenece a España, elevado al rango de gran potencia que ejerce su influencia en campos varios como las costumbres, la literatura y el lenguaje en toda Europa. Éste es el momento de más profunda hispanización bajo el reino de Louis XIII. En literatura, es el triunfo de las letras españolas. Los clásicos franceses se inspiran mucho de autores españoles como Cervantes. Se introduce entonces muchos hispanismos en la lengua francesa: *brave*, *bravoure*, *desinvolte*, *grandiose*, *fanfarron*, *matamore*, *sieste*, *guitare*, *castagnette*, *embargo*, *alcôve*, *camarade* o *matador*, sin notar todas las expresiones y una



multitud de americanismos que llegan a Europa por vía de España: “Mes **siestes** durent parfois près de deux heures, sans préjudice aucun pour le long sommeil de la nuit” (Gide); “La façon **désinvolte** dont vous parlez de la mort de votre père, dans votre lettre, m’a outré” (Montherland); “Le **grandiose** de la campagne romaine” (Châteaubriand).

El siglo XVIII es probablemente el período más intenso de préstamos. El espíritu de la Ilustración por un lado, y una de sus manifestaciones más importantes, el ‘Enciclopedismo’ francés, por el otro, tienen repercusiones intensas en España. De hecho, es la época de supremacía de ‘lo francés’, y suele considerarse este siglo como el período más intenso de galicismos. Con la llegada de Felipe V de Borbón a Madrid, una nueva dinastía de origen francés comienza a regir los destinos de España. Cabe mencionar que Francia “se pone de moda” en toda Europa y muchas naciones tienden a seguir los caprichos de la corte de Versalles. Sin embargo, si el castellano recibe un número particularmente grande de voces francesas, los puristas van a rechazar muchas de las palabras introducidas. Es decir, muchos términos recién adquiridos tendrán una corta vida. La Real Academia Española, fundada en 1713, comienza a desempeñar el papel protector de fijar las voces y vocablos de la lengua castellana en su mayor propiedad, elegancia y pureza, tomando como modelo para su creación la *Accademia della Crusca italiana* (1582) y la *Académie française* (1635). Ahora bien, hay que considerar también que en esta época son muchos los préstamos de la vida doméstica relacionados con el hogar, la alimentación, el mundo práctico y el trabajo. Los estratos más altos de la sociedad van a adoptar un aire decididamente francés en los campos de la moda, los bailes y la indumentaria. Los mundos cultural y militar siguen esta tendencia dando como resultado que España sufra, como otros países en Europa, del afrancesamiento en sus más diversos usos sociales y, desde luego, en su lengua.

La aportación francesa prosigue con intensidad durante el siglo XIX. El nacimiento del capitalismo, por un lado, y de la industrialización, por otro, provocan la creación de un nuevo léxico adaptado a estas nuevas realidades. Numerosas palabras del mundo de las finanzas y del comercio, así como todo un vocabulario técnico, burocrático y político se inspiran del francés. Las esferas del entretenimiento, del vestido, de la alimentación y de la vida doméstica siguen nutriendo al español como en épocas anteriores. El Modernismo y la Generación del 98 son corrientes literarias españolas que aparecen en los albores del siglo XX y que introducen motivos poéticos y procedimientos estilísticos inspirados de otras literaturas, sobre todo de la francesa. En breve, los galicismos siguen entrando en el idioma español durante el siglo XIX, y sobre todo en la primera mitad del siglo XX, pero es a partir del final de la Segunda Guerra Mundial cuando los anglicismos superan a los galicismos en cuanto a su esfera de influencia sobre la lengua española. La potencia de los Estados Unidos y los medios de comunicación de fácil acceso explican en mayor grado la nueva interferencia lingüística dominante del inglés en todo el mundo y, por consiguiente, en los países hispánicos. Es útil precisar que muchos anglicismos se introducen en el español por vía de léximas y expresiones inglesas, ya incorporadas y adaptadas por hablantes franceses: *reality shows*, *top model*, *lifting*, *sprint*, *cool*, *bye*, y tantas otras.

### 3. Consideraciones generales sobre los galicismos en el siglo XVIII

A lo largo del siglo XVIII, una serie de escritores discuten apasionadamente sobre la pertinencia de introducir o no determinados galicismos en la lengua española. Por su parte, Feijoo se alza denunciando el peligro galicista, aunque habla de un neologismo necesario de acuerdo con la tendencia utilitaria de la época. En las *Cartas eruditas*, el autor señala: “Ni es menester para justificar la introducción de una voz nueva la falta absoluta de otra que la justifique lo mismo, basta que la nueva tenga, o más propiedad o más hermosura o más energía”.<sup>1</sup>

Todo el debate en torno a la introducción de neologismos, sobre todo los galicismos en el idioma castellano, es el reflejo de dos mundos que están en pugna: uno que sigue las tradiciones intransigentes y otro que anuncia una nueva mentalidad respecto de la concepción moderna de la vida. El siglo XVIII marca una ruptura en la tradición hispánica y un auge de la influencia extranjera. Francia en este siglo es sinónimo de innovación en las costumbres, en el lenguaje, en las formas, en las relaciones sociales y en el buen gusto. El deseo de lucimiento social es el factor de más influencia en la admisión o el rechazo de vocablos franceses. Esta motivación supera las necesidades de tipo expresivo. Es interesante notar que hay una simbiosis entre las diferentes clases sociales: tanto los nobles como el pueblo llano desean estar al tanto de las innovaciones de la moda, siendo el petimetrismo la actitud que mejor resume el deseo de estar a la moda. El *frac*, el *redingote*, la *chupa* (especie de gabán con mangas), la *muselina*, la *paletina* son otras tantas prendas de vestir confeccionadas con *tisú* que se ponen de moda entre los caballeros de postín de la época: “era alto, ojos negros, gran patilla [...] Un **frac** de color, algo usado, guantes verdes” (Lara, *No más mostrador*); “dándoles a uno de aquellos obreros una pieza de **muselina** destrozada o dividida en dos, juntan las partes” (Feijoo, *Teatro crítico universal*); “de su carroza vestidos de golilla con mangas de **tisu** y joyas de mucho precio y, á su correspondencia” (Ixtlilxóchitl, *Viaje a la América*). Muchos jóvenes de familia adinerada salen a Francia, vuelven y traen en su atuendo y costumbres toda una serie de innovaciones según el último grito de la moda francesa. Salpican de galicismos sus conversaciones: *sanfasón*, *adieu*, *madama* y siguen las pautas francesas en su nuevo peinado. Adoptan palabras como *bucle*, *tupé*, *peluca*, viajan en *berlinas* o en *calesas*, llevan *equipajes*, comen *fricasé* y *compota*. Decoran sus aposentos con *canapés*, van a *banquetes*, pasan por el *gabinete* y salen para bailar la *contradanza* o el *minué*: “la deja libre, a acompañar a la Santa Coloma (**madama** Hermida) y oírla, por la primera vez (Jovellanos, *Correspondencia*)”; “[lleva] redecilla con borla a medio casquete; **tupé** asomado, con sus dos caídas de **bucles**” (P. Isla, *Fray Gerundio de Campazas*).

Como podemos comprobar, la introducción de galicismos en el siglo XVIII, pues, no se debe a necesidades expresivas sino más bien a un deseo de lucimiento social. Se utilizan también estas nuevas palabras en el teatro burlesco para ridiculizar a ciertos personajes considerados paradigmáticos de las innovaciones de aquella sociedad. Por ejemplo, la vieja bruja del sainete *Fin de fiesta en contradanza* de Torres Villarroel, que vive en una cueva, le dice a los estudiantes: “Entren, hijos, acá en mi **gabinete**”.

---

<sup>1</sup> Feijoo. *Cartas erúditas*. Madrid: Clásicos Castellanos, 1928, p. 32.

#### 4. Convergencias del latín vulgar de Hispania y Galia

Al igual que sucede con las demás lenguas romances, el español y el francés son lenguas derivadas del latín empleado en la conversación de las gentes medias y de las masas populares, del llamado *latín vulgar*; muy diferente del latín literario, tanto a nivel léxico como en la morfosintaxis.<sup>1</sup> Este latín vulgar evoluciona en cada región de un modo, lo que lleva al nacimiento de las distintas lenguas romances. Cabe, por ello, distinguir en la Romania dos grupos lingüísticos bien definidos: el oriental y el occidental. Hispania y Galia pertenecen a este último grupo.

Los romances occidentales se distinguen de los orientales por la tendencia a concentrar la fuerza espiratoria en la vocal acentuada, detrás de la cual no suelen tolerar más de una sílaba. En cambio, los romances orientales conservan gran número de esdrújulos. De este modo, FRAXINU, TABULA y PECTINE por ejemplo, dan en francés *frêne*, *table* y *peigne*; y en español *fresno*, *tabla* y *peine*. Tanto en español como en francés se produce la sonorización de las consonantes oclusivas /p/, /t/, /c/ situadas entre vocales en /b/, /d/, /g/, si bien han desaparecido en ciertos casos: RIPA, LECTUCA, MUTARE, CATENA y AMICA dan en español *riba*, *lechuga*, *mudar*, *cadena* y *amiga*; y en francés *rivière*, *laitue*, *muer*, *chaîne* y *amie*. Al contrario que en italiano, el español y el francés adoptan la articulación dental o interdental por la prepalatal /ç/: en francés, *ciel*, *cerf*, *voisin*; en español, *cielo*, *ciervo*, *vecino*. En los plurales de nombres y adjetivos, el español y el francés llegan a igual resultado al abandonar la declinación latina bicasual. Ambas lenguas oponen una forma única de singular a otra forma única de plural. La primera persona del futuro del francés y del español se inspira de la misma fuente latina: CANTARE HABEO, DICERE HABEO, que en principio significaban 'he de cantar', 'tengo que decir'. Estas formas de futuro latino no han sobrevivido en español. En realidad, es una estructura que combina un infinitivo con *habeo* que expresa intención, obligación o simple futuridad. Hasta el siglo XVI hay, a veces, intercalación de un pronombre átono entre el verbo y el infinitivo. Esta forma va evolucionando hacia el futuro que conocemos hoy en día. En español llega a ser *cantaré*, en francés *chanterai* (Penny 2001: 193-198). El francés ha generalizado el ritmo agudo y, por consiguiente, ha suprimido la acentuación esdrújula. Después de sonorizar /p/, /t/, /c/, ha suprimido también la sonora resultante de /t/, y en muchos casos de la /c/: SPATHA > *espée*, *épée*; JOCARE > *jouer*, etc. En español, al contrario, domina el acento llano y conserva la vocal postónica con relativa frecuencia: *pámpano*, *huérfano*, *cántaro*, *víbora*, etc. Hay que señalar que en español no se ha perdido, como en francés, la relajación de las sonoras intervocálicas /d/ y /g/, procedentes de /t/ y /c/ latinas: *espada*, *jugar*.

Para terminar, tal y como subraya Lapesa (1981), el carácter más 'conservador' del español en su evolución se puede comprobar comparando los primeros textos conservados: los franceses están ya más alejados del latín que el español actual.

---

<sup>1</sup> Cf. Lapesa (1981: 83-87). En "El latín vulgar de Hispania en relación con el del resto de la Romania" el autor expone las principales convergencias y divergencias de las lenguas romances. Hacemos aquí un breve resumen de su análisis.

## 5. Adaptación fonética

El sistema fonético del francés es diferente al del castellano. Por el contrario, los fonemas italianos se parecen más al idioma español, lo que facilita su integración.<sup>1</sup> En general, los fonemas de la lengua receptora tienden espontáneamente a suplantar los nuevos sonidos no habituales de la lengua prestataria. Por tanto, desde el punto de vista lingüístico, es una situación de rechazo de un sistema que presenta una estructura diferente. Curell (2005: 75-76) señala tres tipos de adaptaciones fonéticas corrientes de parte de la lengua receptora.

En primer lugar, se da la circunstancia de que haya conservación de los rasgos familiares y omisión de los fonemas, o combinaciones de fonemas, desconocidos o difíciles de pronunciar. Es el caso, por ejemplo, de las palabras francesas *cognac* y *entrecôte*, que pueden dar lugar a las variantes formales *coñá* y *entrecó* en castellano. El prestigio de los *francos* durante la Edad Media, sobre todo en el ambiente señorial y eclesiástico, hizo que con frecuencia se conservaran los extranjerismos con final consonántico duro en español arcaico (*duc, franc*) (Lapesa 1981: 200). Con el paso del tiempo, en español moderno se pierde el uso de /-c/ final (*duque, franco*). En cuanto a la /-t/ final, podía alternar con la /-d/ desde la Edad Media hasta la primera mitad del siglo XV: *edat, voluntat / edad, voluntad* (Lapesa 1981: 272-273). En español moderno, como sabemos, triunfa la /-d/ final para los sustantivos, o bien cae.

En segundo lugar, puede haber sustitución de sonidos extranjeros por otros de la lengua receptora. Diversas adaptaciones son necesarias para acercarse a la pronunciación originaria. En este caso, hay que subrayar el carácter paralelo de los sistemas fonéticos español y francés, lo que implica en estos casos diferencias menores. Por ejemplo, las palabras francesas *amateur, blouson, chemin, enfant* se pronuncian [amatér], [blusón], [tjemén], [anfan].

En tercer lugar, se constata el desplazamiento del acento siguiendo las normas de la lengua de adopción. Como resultado coexisten a veces variantes con distintos esquemas actuales. Por ejemplo, la palabra francesa *alibi*, con acento en la última sílaba, en castellano puede pronunciarse como *álibi, alíbi* o *alibí*; lo mismo sucede con la palabra *élite*, donde la posición del acento en español es todavía variable *élite* o *elite*.

## 6. Adaptación gráfica

La importancia de la asimilación gráfica del galicismo viene del hecho de que las fuentes escritas constituyen el principal vehículo de introducción de los préstamos franceses. Tres comportamientos diferentes pueden darse en este proceso.

En el primero de ellos la conservación de características formales permite reconocer fácilmente la procedencia de la lengua de origen. Las anomalías fonéticas más frecuentes para un lector español son: 1) la presencia de consonantes duplicadas o geminadas en palabras como *raccord, affaire, comme*; 2) la combinación anormal de grafemas vocálicos como <ai> en *chaise, affaire*, <eau> en *fuseau, chateaubriand*, <ée>

---

<sup>1</sup> En las tres próximas secciones de este estudio recurro al trabajo de Curell (2005). Esta obra facilita la comprensión de las estrategias de adaptación fonéticas, morfosintácticas y gráficas de la lengua receptora.

en *pensée*, *mêlée*, <eu> en *berceuse*, *causeur*, <oie> en *foie*; 3) la combinación anormal de grafemas consonánticos como <gh> en *yoghourt*, <th> en *discothèque*, <pt> en *comptoir*; 4) la adaptación de consonantes iniciales o finales inhabituales como <st-> en *stage*, <w-> en *wagon-lit*, <-c> en *bric-à-brac*, <-d> en *clochard*, *motard*, <-f> en *naïf*, *pouf*, <-r> en *brocanteur*, *bustier*, <-t> en *argot*, *biscuit*, *parfait*, <-x> en *grand prix*, *sioux*.

En el segundo, la aparición y creación de formas alternativas como consecuencia del intento de adaptación: *béchamel* se transforma en *bechamel*, *besamel* o *besamela*; *carnet* en *carné*; *pasteuriser* en *pasteurizar* o *pasterizar*; *restaurant* en *restaurante*, *restaurán* o *restorán*. No obstante, es posible también adaptar el término a la norma grafemática de la lengua prestataria. De este modo, los mecanismos más frecuentes en la asimilación de los galicismos al español son: 1) la simplificación de consonantes geminadas: *consommé* > *consomé*, *appartement* > *apartamento*, *atterrissage* > *atterrizaje*; 2) la sustitución de elementos de la grafía francesa (inexistentes en español) por grafemas castellanos propios: *livrer* > *librar*, *ski* > *esquí*, *aviation* > *aviación*; 3) la paragoge vocálica o adición de una vocal final de apoyo: *guépard* > *guepardo*, *orphelinat* > *orfanato*, *pionnier* > *pionero*; 4) la apócope de la consonante final: *chalet* > *chalé*, *capot* > *capó*; 5) la prótesis o adición de una vocal <e-> a principio de palabra: *stratège* > *estratega*, *scaphandre* > *escafandra*; 6) la colocación de la tilde siguiendo las normas del castellano: *fumet* > *fumé*, *bistrot* > *bistró*/ *bístro*, *bidon* > *bidón*.

Por último, hay ciertos préstamos culturales que, por diferentes motivos, se han resistido a adaptación fonológica alguna. Es el caso de vocablos como *amateur*, *fondue*, *brioche*, *forfait* o *prêt-à porter*. Otro gran grupo de palabras presenta, junto a la forma primitiva, una o más variantes total o parcialmente naturalizadas con las coexistentes. Esto sucede, por ejemplo, en los siguientes casos: *croissant*/ *cruasán*, *mouton*/ *mutón*, *choucroute*/ *choucrut*/ *chucrut*/ *chucruta*/ *chucrú*, *vol-au-vent*/ *volován*, etc.

## 7. Adaptación morfológica

La adaptación morfológica de los galicismos al español no plantea especiales problemas. Ambas lenguas poseen las mismas categorías de palabras (sustantivos, adjetivos, verbos, etc.) con sus marcas formales características (género, número, conjugación), lo que facilita el proceso de asimilación. Por otro lado, el recurso a los paralelos equivalentes puede resolver la transformación de la palabra francesa en español. Por ejemplo, *pirouette* > *pirueta*; *acuité* > *acuidad*; *ordinateur* > *ordenador*; *aimer* > *amar*. Los derivados de las palabras ya asentadas en español se realizan de acuerdo a las leyes de la morfología existente: *amateur* > *amateurismo*; *esquí* > *esquiar*; *peatón* > *peatonal*. Pero la variación de accidentes gramaticales se produce, sobre todo, en la morfología nominal; de ahí que sean frecuentes los cambios de género al pasar una voz del francés al español. Por ejemplo, la palabra *massacre* es masculina en francés y se convierte en femenina en español: **la** *masacre*. Son muchas las palabras femeninas en francés que llegan a ser masculinas en español: **la** *biscotte* en español es **el** *biscote*; **la** *claquette*, **el** *claqué*; **une** *arabesque*, **un** *arabesque*. Hay también vacilación en la asignación de género en otros términos y frases hechas como *avant-garde*, *mise en plis*, *motard* y *reprise*, que tienen un género ambiguo.

En cuanto a la formación del plural, los términos acabados en consonante son los que más problemas causan, ya que no siempre se puede resolver el paso de una voz francesa a otra española por medio de la forma del plural 'académico' en **-es**. En ocasiones, se prefiere la marca simple **-s**, forma propia de las palabras terminadas en vocal. Además, si ya se ha producido la adaptación morfológica de la palabra para el singular, la formación del plural se resuelve fácilmente, como en los casos de *chalé* > *chalés* o *carné* > *carnés*.

## 8. Consideraciones finales

Las lenguas romances empiezan a ser conocidas por medios escritos en los siglos IX y X. En aquel tiempo ya se pueden constatar las divergencias del latín vulgar hablado en Italia, Francia y España. Cada lengua, por tanto, empieza a poseer su propio léxico patrimonial y su propia manera de ordenar las palabras en las oraciones. En el caso del español, el contacto, primero con los visigodos, y después con los árabes, conquistadores de la Península, resultará crucial para entender la transformación y la evolución del castellano primitivo. En los primeros siglos, el romance castellano es mucho más frágil, y no ha terminado su período de 'fijación'. A medida que se afirma y se precisa la lengua española, las influencias extranjeras no pueden modificarla al mismo ritmo que en su estadio primitivo. El francés ha sido, probablemente, la lengua que más ha influido en el español a partir del siglo XI, aunque la importancia del italiano en el Renacimiento también va a ser considerable. Los españoles conocerán, primero, la literatura francesa de los siglos XIII y XIV; y así Cervantes, por ejemplo, va a citar numerosos libros de caballerías franceses a través de Don Quijote. Los nobles españoles del siglo XV-XVI admirarán la cortesía y el lujo francés, y el prestigio de la Francia del siglo XVIII gozará de una fama reconocida por todos los letrados españoles.

Ya hemos señalado la proximidad geográfica de Francia para justificar la influencia del idioma francés. La literatura, los acuerdos internacionales, las guerras, los viajes y las peregrinaciones a través del Camino de Santiago son otros tantos factores que han favorecido la filtración mutua de estos dos idiomas con configuraciones lingüísticas comunes. No obstante, y desde un punto de vista subjetivo, no se discute el hecho de que en cada época se pueda notar un respeto recíproco de ambas culturas. La cultura francesa siempre ha fascinado al resto de los países europeos, sobre todo en el campo de la moda y la cocina, y España no ha escapado a esta fuerza de atracción. Las circunstancias históricas, la proximidad geográfica, el parentesco lingüístico y la admiración mutua pueden explicar, por tanto, la interferencia lingüística inevitable entre los dos pueblos.

El léxico español, más que la sintaxis o la morfología, ha sacado provecho de su influencia francesa. La Edad Media y el Siglo de las Luces son las dos épocas en que hubo una importación masiva de nuevas palabras al español. La creación de la Real Academia Española, en 1713, va a ser determinante para controlar la invasión de galicismos 'impertinentes'.

Desde un punto de vista práctico, creemos que para un francohablante el aprendizaje del idioma castellano debe pasar por el conocimiento de los galicismos. Un

mejor conocimiento del léxico de procedencia francesa impide la utilización abusiva de los galicismos, puesto que dichas palabras del francés se pueden evocar de manera natural a la hora de hablar en español. La habilidad en la escritura hispánica, por otro lado, se adquiere con el discernimiento de los errores de tipo morfológico y sintáctico, y exige también una facilidad para reconocer los fonemas, las grafías, que no pertenecen al idioma castellano. Etapas todas ellas ineludibles para hacer progresos en el dominio de la lengua española.

### Referencias bibliográficas

- ALONSO, Martín. 1986. *Diccionario medieval español*. Salamanca: Universidad Pontificia de Salamanca.
- BARALT, Rafael María. 1945. *Diccionario de galicismos*. Buenos Aires: J. Gil Ed.
- CANO AGUILAR, Rafael. 1988. *El español a través de los tiempos*. Madrid: Arco/Libros.
- CANO AGUILAR, Rafael (coord.) 2004. *Historia de la lengua española*. Barcelona: Ariel.
- CURELL, Clara. 2005. *Contribución al estudio de la interferencia lingüística. Los galicismos del español contemporáneo*. Frankfurt: Peter Lang.
- DAVIES, Mark. 2001-2005. *Corpus del español*. Provo: Brigham Young University, [corpus en línea: <http://www.corpusdelespanol.org/>].
- GARCÍA DE DIEGO, Vicente. 1954. *Diccionario etimológico español e hispánico*. Madrid: Ed. SAETA.
- GARCÍA YEBRA, Valentín. 1999. *Diccionario de galicismos: prosódicos y morfológicos*. Madrid: Gredos.
- LAPESA, Rafael. 1981. *Historia de la lengua española*. Madrid: Gredos.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón. 1980. *Manual de gramática histórica española*. Madrid: Espasa-Calpe.
- PENNY, Ralph. 2001 *Gramática histórica del español*. Barcelona: Ariel.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. 1992. *Diccionario de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe. 2 vols.
- TEIJÓN, Joselina Pérez. 1990. *Literatura popular y burlesca del siglo XVIII*. Salamanca: Universidad de Salamanca.



## Anexo I. Listado de algunos galicismos (y occitanismos), según el siglo de aparición

### Siglos X-XIII

-Gentilicio: *español*

-Términos militares: *aliar* 'poner de acuerdo' del latín *alligare*; *blandir* 'mover' del germánico *brand*; *corcel* 'caballero ligero' del francés *corsier* y del latín *cursorius*; *dardo* 'arma, flecha' del fránico *dárod*; *esgrimir* 'manejar la espada' del germánico *skirmjan*; *estandarte* 'insignia de caballería' del francés *estandard*; *flecha* 'saeta' del francés *flèche* y del céltico *vlisca*; *galopar* 'ir a galope' del fránico *walahlaupan*; *maestre* 'superior de una orden militar' del latín *magíster*; *trotar* 'mover el caballo pie y mano contrapuestos' del germánico *trotón*.

-Términos religiosos: *calonge*; *capellán* 'el que tiene una capellanía' del provenzal *capellán* del latín *capellanes*; *capitel* 'parte superior de la columna' del francés *capitel* del latín *capitellum*; *chantre*; *deán* 'dignidad eclesiástica' del francés *doyen*; *fraile* 'religioso de cierta orden' del latín *frater*; *hereje* 'que profesa una disidencia de la fe' del latín *hereticus*; *hostal*; *mesón* 'hospedería' del latín *mansio*; *preste* 'sacerdote' del latín *presbyter*.

-Términos relacionados con el sistema feudal: *bachiller* 'que tiene cierto título académico' del francés *bachelier*; *bailar* 'danzar' del latín *ballare*; *cascabel* 'bola hueca con algo dentro que suena' del latín *caccabellus*; *danzar* 'bailar' del francés *danser*; *estuche* 'caja oculta' del latín *studium*; *granate*; *homenaje* 'juramento de fidelidad' del provenzal *homenatje* del latín *hominaticum*; *joya* 'alhaja' del francés *joie*; *linaje* 'ascendencia' del provenzal *linhatge*; *palafren* 'caballo' del latín *paravederus*; *polaina* 'calza de paño' del francés *poulaine* del latín *peduculus*; *rima* 'consonancia' del francés *rimer* del latín *rimare*; *rubí* 'piedra preciosa' del latín medieval *rubinus*; *trobador* 'el que dice versos' del latín *tropare*; *vergel* 'huerto de flores' del catalán *verger* del francés *verger*; *vihuela* 'guitarra' de *viola* del latín *vivula*.

-Términos relacionados con el ámbito doméstico y la alimentación: *antorcha*; *arenque* 'pez' del germánico *harina*; *chimenea* 'conducto de humo' del francés *cheminée*; *jamón* 'carne curada de cerdo' del francés *jambon*; *jaula* 'caja de alambre' del francés *jaiole*; *jengibre* 'planta de la judía' del latín *zingiberi*; *manjar* 'cualquier comestible' del latín *manducare*; *mecha* 'retorcido de filamentos combustibles' del latín *myxa*; *vianda* 'manjar' del francés *viande*; *vinagre*.

-Términos relacionados con la naturaleza: *baya* 'fruto' del francés *baie* del latín *bacca*; *laurel* 'árbol' del francés *laurier*; *ruiseñor* 'ave' del provenzal *rosinhol*.

-Otros términos: *desdén* 'indiferencia y desprecio que denotan menosprecio' del francés *dédain*; *desmayar* 'causar desaliento de las fuerzas, privación de sentido' del francés *esmayar* del provenzal *esmayar*; *enojar* 'causar movimiento del ánimo' del latín *inodiare*; *esquila* 'el esquilon para hacer señales'; *gris*; *jornada*

'camino que se anda en un día' del latín *diurnus*; *jornal* 'estipendio que gana el trabajador por cada día de trabajo' del latín *diurnalis*; *ligero* 'que pesa poco' del francés *léger* del latín *leviarius*; *mensaje* 'misiva, envío' del latín *missaticum*; *tacha* 'mancha' del francés *tache*.

### **Siglos XIV-XV**

-Términos militares y navales: *amarrar*, *baluarte*, *botín*, *cable*, *heraldo*, *pabellón*, *quilla*.

-Términos de la vida cortesana: *balada*, *chirimía*, *dama*, *esguarde*, *flauta*, *gala*, *galán*, *garzón*, *jardín*, *paje*, *patio*, *refrán*, *reguardar*, *visaje*.

-Términos materiales y de la naturaleza: *avestruz*, *cordel*, *correo*, *despachar*, *faisán*, *forjar*, *maleta*, *perfil*, *pinzas*, *salvaje*, *trinchar*.

-Otros términos: *ardite*, *burdel*, *desastre*, *embajada*, *jerigonza*, *lisonja*, *parlar*.

### **Siglos XVI-XVII**

-Términos militares y navales: *arcabuz*, *asamblea*, *barricada*, *batallón*, *batería*, *bayoneta*, *brecha*, *calibre*, *carabina*, *cartucho*, *convoy*, *coronel*, *izar*, *jefe*, *marchar*, *pilotaje*, *(echar) a pique*, *piquete*, *rancho*, *trinchera*.

-Términos de sociedad: *banquete*, *billete*, *carmin*, *conserje*, *damisela*, *etiqueta*, *furrier-furriel*, *galón*, *moda*, *ocre*, *panetier*, *parque*, *peluca*, *rendibú*, *servilleta*, *sumiller*, *ujier*.

-Términos de prendas de vestir: *chapeo*, *manteo*, *ponleví*.

-Términos del ámbito doméstico: *bacalao*, *barrica*, *baúl*, *claraboya*, *clarete*, *crema*, *dintel*, *hucha*, *marmita*, *paquete*, *servilleta*, *taburete*.

-Otros términos: *farándula*, *frase*, *frenesí*, *peaje*, *placa*, *tacha*, *rosicler*.

### **Siglo XVIII**

-Términos militares y navales: *brigada*, *brigadier*, *cadete*, *comandar*, *corbeta*, *desertar*, *equipar*, *fusil*, *obús*, *retreta*.

-Términos de la moda: *bisutería*, *boga*, *bucle*, *corsé*, *jade*, *modista*, *pantalón*, *satén*, *tisú*.

-Términos del ámbito doméstico y la alimentación: *botella*, *buró*, *cacerola*, *chale*, *croqueta*, *frambuesa*, *galleta*, *grosella*, *hotel*, *merengue*, *sofá*.

-Términos relacionados con el mundo práctico y el trabajo: *bisturí, control, engranaje, hulla, lingote, resorte, útiles*.

-Términos del mundo de la naturaleza: *avalancha, chacal, pingüino*.

-Otros términos: *abonar, billar, coqueta, detalle, esternón, favorito, galante, galimatías, interesante, intriga, rango, silueta*.

### **Siglos XIX-XX**

-Términos de las finanzas y del comercio: *bolsa, cotizar, cupón, endosar, explotar, ficha, financiero, finanzas, garantía, letra de cambio, lote, postal*.

-Términos del vocabulario técnico: *aterrizaje, aviación, bicicleta, biela, bloque, bobina, bujía, camión, cremallera, descapotable, garaje, rodaje*.

-Términos de la política: *burocracia, comité, complot, debate, parlamento, patriota, personal, reportaje, rutina, tomar acta*.

-Términos relacionados con la moda y el aspecto personal: *babucha, beige, blusa, canesú, chaqueta, frac, levita, maquillaje, maquillarse, marrón*.

-Términos relacionados con la vida doméstica y los alimentos: *besamel(a), bidé, consomé, coñac, cruasán, champán, champiñon, damajuana, ducha, escalope, flan, parque, paté, quinqué, restaurant(e), somier, suflé, vitrina*.

-Términos de entretenimiento: *acordeón, clisé, debut, debutar, doblaje, film, filmar, ruleta*.

-Términos de la vida urbana: *boutique, bulevar, quiosco*.

-Otros términos: *bebé, braza, camuflaje, carné, entrenar, esquí, gripe, pelotón, turismo, turista*.



# Contextualización de los préstamos léxicos de origen indígena

Marie Julie Tremblay  
*Université de Montréal*

## 1. Introducción

Cuando Cristóbal Colón alcanzó el continente americano, el 12 de octubre de 1492, no sospechaba que acababa de descubrir tierras totalmente desconocidas del mundo occidental, y que esa fecha iba a ser una de las más importantes de la historia universal. Tampoco sospechaba la existencia de los pueblos que vivían en esos territorios, y se enfrentó rápidamente a culturas desconocidas y a lenguas extrañas. La necesidad de comunicación mutua fue inmediata y forzó la intervención de intérpretes y traductores que intentaron facilitar los intercambios entre ambas civilizaciones. Es indudable, pues, que de estos contactos entre los pueblos se hayan transferido algunos rasgos lingüísticos de las lenguas indígenas al castellano, y viceversa.

Numerosos lingüistas estudian actualmente la importancia del sustrato indoamericano en el español, tanto peninsular como americano, y de sus investigaciones sobresale un hecho innegable: la influencia de las lenguas indígenas en el castellano fue mucho más considerable en el léxico que en los demás campos de la lingüística.

En este trabajo, por tanto, se catalogarán, según su lengua de procedencia, las voces indígenas más *usuales* en la lengua española; es decir, aquellas palabras cuyo uso se extendió a la Península Ibérica y a grandes partes de América. Se intentará contextualizar el uso de cada una dando ejemplos de obras literarias españolas e hispanoamericanas. Para cada préstamo, se colocarán dos ejemplos: uno sacado del corpus histórico (corpus de Davies 2001-2005 y CORDE), lo que nos ayudará a averiguar cómo entró el vocablo en el castellano, y otro extraído del corpus actual (CREA), para comprobar en qué contexto y en qué medida se documenta la voz en cuestión hoy en día. Antes de clasificar y contextualizar los vocablos, sin embargo, se resumirá, también apoyándose en ejemplos, el proceso de incorporación de las voces indoamericanas en el castellano.

## 2. La incorporación de las voces indígenas en el léxico español

El proceso de incorporación de los préstamos indígenas en el castellano puede resumirse de manera sencilla. Tal y como señala Lipski (1994: 81) “para que una palabra indígena entrara en el vocabulario del español bastaba con que un colono preguntara el nombre de un objeto desconocido”. De este modo, entraron efectivamente en el léxico castellano numerosos vocablos indígenas que servían para nombrar conceptos desconocidos para los españoles. Estos nuevos conceptos se referían, esencialmente, a la

flora, la fauna, los pueblos, las culturas y los fenómenos meteorológicos (Morínigo 1964, Lipski 1994).

Se cree que la primera voz indígena que penetró en el vocabulario español fue la voz taína *canoa*. Apareció por primera vez en la carta que envió Cristóbal Colón a Luis de Santángel, el 15 de febrero de 1493. En dicha carta, Colón nombra en primer término el concepto y después, para guiar a su lector, ofrece una breve descripción del mismo:

- 1) Ellos tienen <en> todas las yslas muy muchas **canoas**, a manera de fustes de remo; dellas maiores, dellas menores, y algunas y muchas son mayores que huna fusta de diez e ocho bancos; no son tan anchas porque son de hun solo madero, mas huna fusta no terná con ellas al remo porque van que no es cosa de creer, y con estas nauegan todas aquellas islas, que son inumerables, y traen sus mecaderías. Algunas destas **canoas** he visto con LXX y LXXX ombres en ella, y cada uno con su remo.

Unos años después, Antonio de Nebrija (1495) recogió el vocablo y lo incluyó en su *Dictionarium ex hispaniensi in latinum sermonem* (Resnick 1981: 134). De este modo, *canoa* fue la primera voz indígena en entrar oficialmente en el vocabulario español.

Otras palabras derivadas de las lenguas del Caribe se dejaron ver en el *Diario de a bordo* de Colón y en otros textos escritos por conquistadores, u otros hombres que participaron de alguna manera en la colonización o la evangelización de América. Generalmente, cuando se refieren a la realidad americana, los autores nombran primero el nuevo concepto y después lo describen o lo comparan con otro objeto u otra realidad que ya conocen. He aquí unos ejemplos extraídos de textos historiográficos en los que se puede comprobar dicho fenómeno:

- 2)
  - a. Mostráronles dos hombres que les faltaban algunos pedazos de carne de su cuerpo e hicieronles entender que los **caníbales** los habían comido a bocados [Cristóbal Colón, *Diario de a bordo* (1492-1493)].
  - b. bien es que se diga qué camas tienen los indios en esta isla Española, a la cual cama llaman **hamaca** [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de la Indias* (1535-1557)].
  - c. Aunque yo creo que los cristianos no entendían porque, como todas estas islas hablasen una lengua: la desta isla Española, donde llaman al oro **caona**, no debían de decir los indios por el oro **nucay** [Fray Bartolomé de Las Casas, *Historia de la Indias* (1527-1561)].
  - d. Sospechó el Almirante si era **caribe** de los que comen hombres [Fray Bartolomé de Las Casas, *Historia de la Indias* (1527-1561)].
  - e. Había junto un gran **bohío** o casa grande, donde estaban más de otros quinientos indios metidos [Fray Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias* (1527-1561)].

Sin embargo, todas esas voces no alcanzaron una difusión respetable en el español usual de la Península Ibérica hasta finales del siglo XVI y principios del XVII. La mayoría de los vocablos indígenas quedaban concentrados en los textos jurídicos o históricos relacionados con las Américas. Como aclara Morínigo (1964: 220) “[si] el gobierno y la administración española de los indios acogieron desde temprano en su léxico las voces americanas, la lengua literaria, peninsular, seguramente espejo más fiel de la lengua general del país, tardó medio siglo en dar las primeras muestras de sentirse alcanzado por el proceso que día en día iba cobrando mayor volumen en el habla de los españoles del Nuevo Mundo”. Efectivamente, los españoles tuvieron que esperar hasta la época barroca para ver surgir voces indígenas en los textos literarios. Miguel de Cervantes, Lope de Vega, Francisco de Quevedo, Luis de Góngora y otros autores barrocos fueron los primeros en introducirlas en sus composiciones literarias de manera automática, sin definición o comparación, y no necesariamente por alusión a su carácter extranjero o exótico. Esto permitió una mayor difusión de los vocablos en el español peninsular. Por ejemplo, se puede notar la presencia de indigenismos en estos fragmentos de la obra de Cervantes:

- 3) a. Fuera yo un Polifemo, un antropófago/ un troglodita, un bárbaro Zoílo, un **caimán**, un **caribe**, un comevivos, si de otra suerte me adornara, en tiempo de tamaña desgracia [*Entremés del rufián viudo llamado Trampagos*].  
b. No fue **huracán** el que pudo/ desbaratar nuestra flota, /ni torció nuestra derrota/ el mar insolente y crudo [*Comedia famosa de la entretenida*].  
b'. finalmente, combatida de un **huracán** furioso, como si la volvieran con algún artificio [*Los trabajos de Persiles y Segismundo*].

Podemos ver claramente, al observar estos ejemplos, que la mayoría de los préstamos de origen indígena remiten a fenómenos típicamente americanos y que todos son conceptos nuevos que eran desconocidos de los españoles antes de la época de los grandes descubrimientos. Pero como subrayan Resnick (1981), Morínigo (1964) y Penny (1993), no siempre se adoptaron los neologismos indígenas. En algunos casos, efectivamente, “se prefirió más bien darle a una voz española una aceptación nueva, cuando la cosa encontrada en el Nuevo Mundo les recordaba a los conquistadores algo familiar” (Resnick 1981: 139). Justamente, los españoles usaron palabras que ya conocían para nombrar estos conceptos: para *caimán* el de *lagarto* (o *cocodrilo*), para *jaguar* el de *tigre*, para *puma* el de *león* y para *cóndor* el de *buitre*.<sup>1</sup>

- 4) a. Y el **lagarto** salió de la mar y tragóse todo el perro de un bocado [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias* (1535-1557)].  
b. Andando por allí buscando asiento para edificar su pueblo, salió de un río un grande **crocodillo** - que por error llaman **lagarto** - y tomó con la boca de la pierna de una yegua que halló cercana y llevóse la arrastrando al agua [Fray Bartolomé de las Casas, *Historia de las Indias* (1527-1561)].

---

<sup>1</sup> El nombre real de estos animales se recuperó posteriormente.

- c. Al **tigre** adoraban por su ferocidad y braveza; decían que las culebras y los **tigres** eran naturales de aquella tierra, y, como señores de ella, merecían ser adorados, y que ellos eran advenedizos y extranjeros [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los incas* (1609)].
- d. Las asas de la taza de Lucía eran dos **pumas** elásticos y fieros, en la opuesta colocación de dos enemigos que se acechan: descansaba sobre tres garras de **puma**, el **león americano** [José Martí, *Lucía Jerez* (1885)].
- e. [había] vna casa grande y un **cóndor**, que en España llaman **buitre** [Fray Martín Murúa, *Historia general del Perú* (1613)].

Por último, Morínigo (1964: 219) también indica que, aparte de las voces que pertenecen a los campos enumerados anteriormente, los españoles introdujeron en su habla nombres de alimentos, ceremonias, objetos de la vida material y denominaciones referentes a la organización social. No obstante, “como estas voces en su mayor parte se referían a la vida de los indios, o a la vida americana en particular, si se propagaron por toda América, no llegaron a popularizarse en España, popularización que la vida diferente hacía imposible, y en muchos casos no llegaron siquiera a ser conocidas”. En ese mismo orden de ideas, algunos lingüistas (Moreno de Alba 1992, Morínigo 1964, Lapesa 1981) precisan que muchos diccionarios de la lengua española aglutinan todos los préstamos indoamericanos, incluyendo regionalismos y nombres de la flora y la fauna poco usuales y desconocidos de la mayor parte de los hispanohablantes, por lo que dan una falsa idea del influjo real que tuvieron las lenguas indígenas en el léxico panhispánico. Moreno de Alba (1992: 72) cita como ejemplo el *Diccionario de uso* de María Moliner, en el que es posible encontrar palabras no usuales, pero que la autora considera como tales. Algunos ejemplos son estos vocablos que se refieren a la flora americana: *búcare* (árbol leguminoso de Venezuela que sirve para dar sombra a las plantaciones de café y cacao), *caimito* (voz de origen arahuaco; nombre dado a varias especies de árboles sapotáceos de las Antillas), *ocozol* (del nahuatl *ocotl*; árbol norteamericano del que se extrae el líquido ámbar), *achupalla* (del quechua *achupalla*; planta de América del Sur cuyas hojas son espinosas por los bordes y de la que se obtiene una fibra textil), *ratania* (del quechua *ratania*; arbusto de gran talla cuya fruta es comestible) y *maitén* (del araucano *maghtén*; árbol de chila cuya madera es dura y de color anaranjado). Así pues, se debe matizar que el influjo real de las lenguas indígenas en el léxico *general* del español es más escaso del que se suele creer. Muchos préstamos, por tanto, son términos ‘técnicos’ no usuales y ciertos se utilizan únicamente en las zonas donde se habla la lengua de procedencia de la voz.

### 3. Contextualización de los préstamos de uso general o casi general

Antes de enumerar y contextualizar los préstamos indígenas por zonas geográficas, conviene señalar tal y como hace Lope Blanch (1986: 70) los diferentes niveles en los que se puede clasificar los vocablos de origen indoamericano. Desde el punto de vista horizontal –o geográfico–, este autor diferencia cuatro niveles: local, regional, nacional y general (o hispánico). En cuanto a los niveles verticales –o



socioculturales—, distingue tres: popular, medio (o estándar) y superior (o culto). En esta sección, pues, solamente se catalogarán los vocablos que pertenecen al *uso general o casi general* (utilizados en grandes partes de América, y en España) y los que se usan en el *registro estándar*.<sup>1</sup>

### 3.1 El Caribe

Los primeros contactos con las culturas indígenas americanas fueron con los pueblos del Caribe. En las islas antillanas los españoles se familiarizaron con la realidad del Nuevo Mundo, por ello es lógico entender que el mayor número de préstamos indoamericanos derive de los idiomas antillanos.

Se distinguen dos grandes familias de lenguas en esta primera zona: el arahuaco y el caribe.<sup>2</sup> El tronco arahuaco también incluye al taíno, hablado en Santo Domingo y Puerto Rico; lengua del primer pueblo con quién se enfrentó Colón, y de la cual proceden las primeras voces indígenas que se incorporaron al léxico español. Estas palabras son *canoas*, *cacique*, *bohío*, *hamaca*, *maíz* (< mahís), *batata* (< patata), *carey* (< carey), *naguas* o *enaguas* (< nagua), *sábana* (?), *nigua*, *guacamayo* (< huacamayo), *tiburón*, *yuca*, *ají* y *tabaco*.<sup>3</sup> En la sección precedente, hemos visto algunos ejemplos del corpus hispánico en los que aparecían voces taínas. A continuación, se presentarán, respetando el orden de esta enumeración, nuevos ejemplos en los que se manifiestan, en diferentes contextos, las voces de origen taíno:

- 5) a. En la tarde vino allí una **canoas** de la isla de la Tortuga con bien cuarenta hombres [*Textos y documentos completos de Cristobal Colón*].  
a'. las escuelas eran escasas y dispersas, y los alumnos tenían que viajar varias leguas todos los días a pie y en **canoas** para ir y volver [Gabriel García Márquez, *Vivir para contarla* (2002)].  
b. Hasta aquí no había podido entender el Almirante si este nombre **cacique** significaba rey o gobernador [Fray Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria* (1527-1561)].  
b'. Pasaron los últimos campos tabaqueros a manos del nuevo **cacique** y a ellos sólo les quedaron estos cercos de ribera y maleza y el viejo casco como una olla vacía y resquebrajada [Carlos Fuentes, *La muerte de Artemio Cruz* (1962)].  
c. **Bohío** es una casa pajiza grande de sola una pieza sin alto [Alonso de Ercilla, *La araucana* (1564)].  
c'. Entre los dibujantes Jaime Valls me da la impresión de un margen exquisito para apreciar a través de su temperamento profundamente conmovido, las líneas de los negros, en las rumbas, en las haciendas o simplemente de pies junto a la

<sup>1</sup> Este repertorio reúne los vocablos más importantes, y considerados como usuales en la lengua castellana, enumerados por Lapesa (1981), Moreno de Alba (1992), Penny (1993) y Resnick (1981), entre otros.

<sup>2</sup> Ciertos autores consideran ambos idiomas como parte de la misma familia de lenguas (Moreno de Alba 1992).

<sup>3</sup> Los lingüistas que han estudiado la etimología de la palabra no están de acuerdo en cuanto a la procedencia del vocablo. María Moliner (1998), por ejemplo, no cree en el origen antillano del vocablo; tal y como aparece en el DRAE, considera que el préstamo es de origen árabe (de *tubbāq*).

- puerta de un **bohío** o de una venta [Miguel Ángel Asturias, *La Habana intelectual y artística* (1928)].
- d. dióle una **hamaca** en que ambos durmiesen [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1544)].
- d'. Se dejó caer en su **hamaca**, sin poder librar su espíritu de una idea tenaz: mañana habría un hombre menos en la casa [Alejo Carpentier, *El siglo de las luces* (1962)].
- e. Porque después que de la grand cibdad salimos, nunca otra cosa comimos sino **maíz** tostado y cocido, y esto no todas veces ni abasto, y hierbas que cogíamos del campo [Hernán Cortés, *Cartas de relación* (1519-1526)].
- e'. y antes de medianoche volvió con unos tiesos colgajos de carne salada, varios sacos de arroz y **maíz** con gorgojo, y unos desmirriados racimos de plátanos [Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad* (1967)].
- f. la **batata** es más delicada fructa o manjar, y el cuero o corteza más delgada, y el sabor aventajado y de mejor digestión [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias* (1535-1557)].
- f'. Me senté sobre un cajón, cerca de la hoguera, y comí con ganas salamín con pan y manteca, y después dulce de **batata** [Ernesto Sábato, *Sobre héroes y tumbas* (1961)].
- g. llevó, por mejor invención, don Lorenzo un cofrecillo de **carey** (ansí llaman a la tortuga en las Indias) guarnecido de plata [Tirso de Molina, *Los cigarrales de Toledo* (1624)].
- g'. su indumentaria extravagante une: un reloj de pulsera cuyo tictac se oye a diez pasos de su brazo nervudo; unos anteojos de **carey** rubio como ella; un cinturón de metal dorado, que puede ser de oro; unos cortos aretes y un collar de piedras grandes [Miguel Ángel Asturias, *La gringa* (1929)].
- h. las **naguas**, que son las faldillas o medias faldillas que se visten las mujeres, muy ricas para las señoras y otras comunes para las que no lo son, había grande abundancia [Fray Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria* (1527-1561)].
- h'. La patrona apareció en **enaguas**, y dijo, entregando a Martín una lamparilla... [Pío Baroja, *Zalacain el aventurero* (1909)].
- i. Cuando algún animal déstos de su enfermedad o vejez moría, lo envolvían en una **sábana** delicada y con grandes aullidos y llantos [Fray Bartolomé de Las Casas, *Apologética historia sumaria* (1527-1561)].
- i'. Un niño trajo la blanca **sábana** / a las cinco de la tarde [Federico Garcia Lorca, *Llanto por Ignacio Sánchez Mejías* (1935)].
- j. Esto de las **niguas** no es enfermedad, pero es un mal acaso; porque la **nigua** es una cosa viva e pequeñísima, mucho menor que la menor pulga, que se puede ver [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias* (1535-1557)].
- j'. y no se olvidaba del hambre, los piojos, el heroísmo de los cholos, ni de las **niguas** que se metían bajo las uñas y no querían salir ni a cañones, sí señor [Mario Vargas Llosa, *La casa verde* (1965)].

- k. La perdiz, el papagayo / con el avestruz plumoso, / la garza, el pavón hermoso / y el vistoso **guacamayo** [Lope de Vega, *El Nuevo Mundo descubierto por Cristóbal Colón* (1596-1603)].
- k'. Esgrimiendo una voz extraordinariamente parecida a la de un **guacamayo**, el anciano de la papada inició una introducción al concierto, gracias a la cual el público se enteró de que Rose Bob era una ex alumna de piano [Julio Cortázar, *Rayuela* (1963)].
- l. El segundo pescado de los tres que de suso se dixo se llama **tiburón** [...] Éste es grande pescado e muy suelto en el agua, e muy carnicero [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (1526)].
- l'. A esa agua sucia y como grasienta de los puertos americanas, bajo cuya superficie se adivinan los nadares siniestros del **tiburón** o de la manta [Camilo José Cela, *Estas nubes que pasan* (1945)].
- m. Ansimesmo las mugeres trabajan que es maravilla: ellas mismas plantan la **yuca** de que hazen el pan y los ajos y los cogen y todo otro mantenimiento [Textos y documentos completos de Cristobal Colón].
- m'. Todo el día lo pasamos recorriendo las tierras. Donde antes crecían la **yuca** y el maíz, hoy solo crecían las yerbas malas [Antonio Paredes, *Recuerdos del mestizaje* (1997)].
- n. Hay **ají** de diversos colores: verde, colorado y amarillo [José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* (1590)].
- n'. hacía caminar de rodillas en el patio de caliche a los alumnos desaplicados y les hacía comer **ají** picante a los lenguaraces [Garbriel García Márquez, *Cien años de soledad* (1967)].

De la familia arahuaca, pero no precisamente del taíno, sobresalen además las voces *cayo*, *iguana*, *magüey*, *papaya*, *pita*, *güira* (< hibuera o higüera), *comején* (< comixén), *tuna*, *barbacoa* (< barbacoa), *huracán*, *macana*, *jíbaro* y *bejuco*:

- 6) a. en vn **cayo**, que está dos leguas a la mar del puerto, que es vn islote que está a sotauento del, que se llama el **cayo** de palominos, el qual esta lleno de palomas de ordinario [Antonio Vásquez de Espinosa, *Compendio y descripción de las Indias Occidentales* (1629)].
- a'. era una ciénaga, porque a muchos ya se nos había ocurrido que a lo mejor habíamos errado el rumbo y que en vez de tierra firme habíamos hecho la estupidez de largarnos en algún **cayo** fangoso dentro del mar [Julio Cortázar, *Reunión y otros relatos* (1983)].
- b. Y yendo a tomar agua de una laguna que allí estaba cerca, Martín Alonso mató una sierpe de otros siete palmos como la otra, que, según deximos, es, según la estiman todos, manjar precioso, y se llama **iguana** [Fray Bartolomé de las Casas, *Historia de las Indias* (1527-1561)].
- b'. Le gustaba tanto la comida criolla, que una vez se comió un sartal de ochenta y dos huevos de **iguana** [Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad* (1967)].

- c. y miel de unas plantas que llaman en las otras islas **maguey** que es muy mejor que arrope, y destas plantas facen azúcar y vino que asimismo venden [Hernán Cortés, *Cartas de relación* (1519-1526)].
- c'. Los flancos de **maguey** impedían salirse del camino para dar un rodeo [Carlos Fuentes, *La muerte de Artemio Cruz* (1962)].
- d. este río se pasa con balsas hechas de muchos palos que los más de ordinario son del árbol llamado **papaya** que hay muchos en las riberas de este caudaloso río [Antonio Vásquez de Espinosa, *Compendio y descripción de las Indias Occidentales* (1629)].
- d'. Lilia pidió **papaya** y café [Carlos Fuentes, *La muerte de Artemio Cruz* (1962)].
- e. Cabuya y **pita**, que son diversas especies de cáñamo o sirve de cáñamo; la cabuya es más gruesa y la **pita** más delgada [Fray Bartolomé de Las Casas, *Apologética historia sumaria* (1527-1550)].
- e'. Sacó de la bolsa un muñeco y con una **pita** que tenía en el cuello lo dejó colgando del madero vertical, como a medio metro del suelo [José María Arguedas, *El zorro de arriba y el zorro de abajo* (1971)].
- f. Hay otras que se llaman **comixén**, las cuales son pequeñas, e tienen las cabezas blancas, e son muy perjudiciales en los edeficios, así en los muros e paredes, como en las maderas e cubiertas e suelos de las casas [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias* (1535-1557)].
- f'. El cuarto se hizo entonces vulnerable al polvo, al calor, al **comején**, a las hormigas coloradas, a las polillas que habían de convertir en aserrín la sabiduría de los libros y los pergaminos [Garbiel García Márquez, *Cien años de soledad* (1967)].
- g. La **tuna**, que el árbol y la fructa se llama así, la cual huele como camuesas y es muy sabrosa [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1560)].
- g'. ¡Otra clase de tuna, señor, **tuna** sin espinas... -se apresuró a decir Titil-Ic [Miguel Ángel Asturias, *Maladrón: Epopeya de los Andes verdes* (1969)].
- h. y el martes fueron a Guaquili, e salieron los indios de paz e diéronles maíz, aunque poco, e muchas gallinas asadas en **barbacoa**, y pocos perrillos, que es buen manjar [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias* (1535-1557)].
- h'. Que compraría aquella misma tarde una **barbacoa** eléctrica y un televisor resultaba entonces difícilmente previsible [Juan García Hortelano, *El gran momento de Mary Tribune* (1972)].
- i. En este tiempo se perdieron en el puerto los cuatro navíos que truxo Juan Aguado, con gran tempestad; que es lo que llamaban los indios en su lengua **huracán** y agora todos las llamamos **huracanes**, como quien por la mar y por la tierra cuasi todos las habemos experimentado [Fray Bartolomé de las Casas, *Historia de las Indias* (1527-1561)].
- i'. En cada jirón de tiniebla las muecas de esos seres reinventaban su angustia en un **huracán** de recuerdos [Maybell Lebron, *Memoria sin tiempo* (1992)].
- j. Hacía que todos los días se hiciese ejercicio de flecha, de **macana** y de las demás armas, para que estuviesen ejercitados y sin miedo contra los nuestros [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1560)].

- j'. El golpe de la **macana** en la cabeza le hizo perder el conocimiento [Miguel Ángel Asturias, *Maladrón: epopeya de los Andes Verdes* (1969)].
- k. a 12 leguas está la provincia de los **Jíbaros** que el Gobernador Juan de Salinas conquistó [Antonio Vázquez de Espinosa, *Compendio y descripción de las Indias Occidentales* (1600)].
- k'. En eso estoy de acuerdo contigo, mi vida. Caramba, cualquiera que te oiga creería que yo soy antipuertorriqueño, cuando la verdad del caso es que yo soy más **jíbaro** y más criollo que tú [Guillermo Cotto-Thorner, *Tropico en Manhattan* (1951)].
- l. los cuales **bejucos** son muy buena atadura, porque son flexíbles e tajables, e no se pudren, e sirven de clavazón e ligazón, en lugar de cuerdas y de clavos, para atar un madero con otro, e para atar las cañas asimismo [...] Y no solamente sirve el **bejuco** para lo que es dicho, pero también es medicinal; e hay diversos géneros de **bejucos** [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias* (1535-1557)].
- l'. ¡Ya está usted como un **bejuco** temblando! [Ramón María del Valle-Inclán, *Tirano Banderas* (1927)].

Del caribe, por último, se distinguen las voces siguientes: *caimán* (< kaimán), *caribe*, *canibal* (< caríbal), *piragua*, *butaca* (< putaca), *manatí*, *colibrí* y *loro* (< roro):

- 7) a. Como el **caimán** hambriento, cuando siente/ el escuadrón de peces, que cortando/ viene con gran bullicio la corriente [Alonso de Ercilla, *La Araucana* (1569)].
- a'. mi gratitud con él no fue tanto por nuestros trabajos comunes en la prensa, sino por su oficio de curtidor de pieles salvajes que exportaba para medio mundo. En alguno de mis primeros viajes al exterior me regaló la de un **caimán** de tres metros de largo [Gabriel García Márquez, *Vivir para contarla* (2002)].
- b. No lo creas, que es christiano,/ y esta dama no es **caribe**/ que de comer hombres vive [Lope de Vega, *El halcón de Federico* (1599-1605)].
- b'. El mejor resultado de esto sería que la tal podía ir siempre que quisiera a ver a su hermana, porque el **caribe** no se opondría a ello, y así podría ver a Alejandro todos los días, y aun cuidarle en su enfermedad [Benito Pérez Galdós, *El doctor Centeno* (1883)].
- c. Las islas que están desde la isla de San Juan de Puerto Rico, al Oriente de ella, para la costa de Tierrafirme, se llamaron los **Caníbales**, por los muchos caribes, comedores de carne humana, que hubo en ellas; y según se interpreta en su lengua, **caníbal** quiere decir hombre valiente, porque por tales eran tenidos de los otros indios [Antonio de Herrera y Tordesillas, *Descripción de las Indias Occidentales* (1601)].
- c'. Sonreía con aire siniestro, como un **caníbal** salvaje escapado de una película de Tarzán [Andrés Colmán Gutiérrez, *El último vuelo del pájaro campana* (1995)].
- d. toman luego una **piragua** –que es una canoa de otra arte hecha y muy ligera– [Fray Bartolomé de las Casas, *Historia de las Indias* (1527-1561)].

- d'. Finalmente, acompañada de un baqueano amigo de Teodoro, descendió el río en una **piragua**, preguntando en la cárcel pública de Asunción y en las casas de arresto de Costa Abajo [Renée Ferrer, *Vagos sin tierra* (1999)].
- e. Subí... llamé... entré... y lo primero que me eché a la cara fue a Arturo, acurrucado en el suelo, y a mi prometida sentada en una **butaca** [Pedro Antonio de Alarcón, *Relatos* (1852-1882)].
- e'. Regresó a la **butaca**. Volvió a tomar el álbum [Carlos Fuentes, *La muerte de Artemio Cruz* (1962)].
- f. Este río tiene muchos pescados, pero especialmente los que no hay en otros: hay en él un cierto pescado que se llama **manatí**, cuyo pescado parece carne de vaca gorda [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1560)].
- f'. Se trajo de allí un chino muy viejo que me quiere mucho, un bastón de una madera de color rosa, que él dice que es la espina de un pescado que llaman **manatí** y que mata al que dan un palo con ella [Arturo Barea, *La forja de un rebelde* (1951)].
- g. Vuela el **colibrí**/ De un bosque al otro, y su pequeña esposa/ Parte rauda tras él... [José María Heredia, *Poesías* (1810-1837)].
- g'. el **colibrí** guardó las chispas/ originales del relámpago/ y sus minúsculas hogueras/ ardían en el aire inmóvil [Pablo Neruda, *Canto general* (1950)].
- h. A los muy chiquillos llaman periquillos; a otros algo mayores llaman catalnillas; a otros más mayores y que hablan más y mejor que los demás llaman **loro** [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales* (1609)].
- h'. Yo me quedo hasta que llegue Leda -declaró Veblen y emitió un chillido que dos veces me sobrecogió, porque el **loro** lo había repetido desde la pared [Adolfo Bioy Casares, *El lado de la sombra* (1962)].

### 3.2 México y Centro América

El imperio que dominaba la región central de México cuando los españoles llegaron a la zona era el azteca. Hablaba un idioma que todavía convive con el castellano hoy en día: el náhuatl. Este idioma también dejó huellas considerables en el vocabulario español. Siendo México una de las regiones de mayor interés económico para la metrópoli, los españoles tuvieron contactos estrechos con los aztecas, lo que propició la transferencia de rasgos lingüísticos de una lengua sobre la otra. El vocabulario general o casi general del castellano cuenta con una serie de palabras derivadas del náhuatl. Por ejemplo, voces nahuas son *aguacate* (< ahuacatl), *cacahuete* (< cacáhuatl), *cacao* (< cacáhuatl), *chocolate* (< xocoatl), *hule* (< ulli), *petate* (< petlatl), *petaca* (< petlacalli), *jícara* (< xicalli), *tiza* (< tizatl), *tomate* (< tamatl), *coyote* (< cóyotl), *ocelote* (< ocelotl), *sinsonte* (< cenizontle, < centzuntli), *guajolote* (< huexolotl), *chicle* (< tzictli), *tamal* (< tamalli), *pulque* (< pulque) y *chile* (< chilli). Veamos los contextos en los que aparecen estas voces:

- 8) a. El **aguacate**, cuya fructa se llama así, gruesa y negra, mayor que brevas, la cual tiene cuesco; es caliente, ayuda a la digestión y al calor natural [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1560)].

- a'. después de un andar ofendido por el patio y sus alrededores, buscaron las ramas del árbol de **aguacate** para pasar la noche [Sara Karlik, *Efectos especiales* (1989)].
- b. En algunas partes las compraban con **cacahuatl** o con otras cosas con las que se acostumbraba comerciar [Francisco Hernández, *Antigüedades de la Nueva España* (1552)].
- b'. Yo tenía por entonces en mi casa una ama de llaves, y la madre de esta muchacha era una pobre vieja que vivía en la mayor escasez; unas veces de asistenta, otras de vendedora ambulante, vendiendo **cacahuetes** o garbanzos torrados [Pío Baroja, *Desde la última vuelta del camino. Memorias* (1944-1949)].
- c. Esta provincia de Cupilco es abundosa desta fruta que llaman **cacao** y de otros mantenimientos de la tierra y mucha pesquería [Hernán Cortés, *Cartas de relación* (1519-1526)].
- c'. A las seis y cuarto los niños pedían a gritos **cacao** con leche [Juan García Hortelano, *El gran momento de Mary Tribune* (1972)].
- d. El principal beneficio de este **cacao** es un brebaje que hacen, que llaman **chocolate** [José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* (1590)].
- d'. A las cuatro de la tarde vi surgir delante de mis ojos una taza de **chocolate** [Isabel Allende, *Eva Luna* (1987)].
- e. Adornaban a todos éstos con papeles pegados con **hule** y los llevaban sobre los hombros en unas literas hasta el lugar del sacrificio unas mujeres vestidas con ornamentos hermosos [Francisco Hernández, *Antigüedades de la Nueva España* (1552)].
- e'. nada más, en tu lugar, que una mesa vacía con cubierta de **hule** amarillo y el cartel de toros pintado a brochazos veloces [Salvador Garmendia, *Los pies de barro* (1973)].
- f. ningún adereszo tienen, sino sola una estera, que llaman **petate**, por cama [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1560)].
- f'. Sólo en una casa como aquella era concebible que hubiera dormido siempre en un **petate** que tendía en el piso del granero, entre el estrépito nocturno de las ratas [Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad* (1967)].
- g. Soltad esa vieja que lleváis en esa **petaca** (que es canasta cerrada), que aquí nos la comeremos viva [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales* (1578)].
- g'. Y diciendo esto el mayor Otero tomó de sobre su mesa una **petaca** llena de cigarrillos e invitó a fumar al prisionero [Hugo Rodríguez Alcalá, *La doma del jaguar* (1995)].
- h. En el beber no tenía tan cerimonia ni majestad, porque el mismo maestresala que quitaba y ponía los servicios servía la copa, la cual era una **xícara** de diversas hechuras y diversas materias, porque unas veces era de plata, otras de oro, otras de calabaza y otras de conchas de pescado [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1560)].
- h'. Una bebida caliente de cacao, achiote y miel se reparte en **jícaras** [Miguel Ángel Asturias, *Maladrón: epopeya de los Andes Verdes* (1969)].
- i. En la puerta negra habían trazado con **tiza** la horca y el ahorcado, repetidas formulillas, como Muera el traidor [Benito Pérez Galdós, *El grande Oriente* (1876)].

- i'. Entonces, con un trozo de **tiza** imaginario, trazo una raya en el suelo para delimitar terrenos [Sara Karlik, *Nocturno para errantes eternos*].
- j. Los indios taxcaltecas y cempoaleses tuvieron aquel día por muy festival, porque no dexaron cuerpo de aquellos señores que no comiesen con chile y **tomate** [Francisco Cervantes de Salazar, *Crónica de la Nueva España* (1560)].
- j'. Usted es el que se equivoca -observó el inquisidor poniéndose encendido como un **tomate** y tomando el tono solemne que le era habitual siempre que decía algún disparate [Benito Pérez Galdós, *El audaz: Historia de un radical de antaño* (1871)].
- k. Tienen por agujeros ver o encontrar qualquier animal extraordinario, como el leon, tigre, oso, lobo, y aun el **coyote** [Hernando Ruiz de Alarcón, *Tratado de las supersticiones y costumbres* (1629)].
- k'. Escapábamos a paso de **coyote**, embarrándonos en la tierra, y los federales se nos venían detrás [Ramón María del Valle-Inclán, *Tirano Banderas* (1927)].
- l. El miztli de los mexicanos no es otro que el león sin guedeja, ni el **ocelotl** diverso del tigre africano, según el Dr. Hernández, insigne naturalista que conocía bien los unos y los otros [Francisco Javier Clavijero, *Historia Antigua de México* (1780)].
- l'. El sacerdote viste una capa de leopardo u **ocelote**, cuyas manchas evocan las gotas de la lluvia [Fernando Ortiz, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar* (1963)].
- m. se puso en uno de los árboles que caía sobre la ermita un pájaro **sinsonte**, que quiere decir cien sonos, que se estuvo cantando sin cesar así aquella tarde entera como todo el día siguiente [Juan de Villagutierre Sotomayor, *Historia de la conquista del Itzá*].
- m'. el silencio era mayor cuando cantaba un **cenzontle**, porque se oía el **cenzontle** y se oía el silencio [Miguel Ángel Asturias, *Hombres de maíz* (1949-1953)].
- n. Si Motezuma y el último Inca mandara a sus asquerosos vasallos que pagasen por cada piojo que se les encontrase en su cuerpo un **guajolote** o cuy, procurarían aumentar esta especie tan útil y sabrosa, y casi aniquilar la asquerosa, impertinente y molesta [Alonso Carrió de la Vandra, *El Lazarillo de ciegos caminantes* (1775)].
- n'. Después de dos días de matado el **guajolote**, se limpia y se pone a cocer con sal. La carne de los **guajolotes** es sabrosa y aun exquisita si se ha cebado cuidadosamente [Laura Esquivel, *Como agua para chocolate* (1989)].
- ñ. De esta fruta cuando está verde se extrae una leche glutinosa y fácil a condensarse, que llaman los mexicanos **chictli** y los españoles **chicle**, la cual mascan por antojo las mujeres y sirve de materia a algunas estatuas curiosas en Colima [Francisco Javier Clavijero, *Historia Antigua de México* (1780)].
- ñ'. Además yo estoy acostumbrado a andar por las calles con las manos en los bolsillos del pantalón, silbando o mascando **chicle** [Julio Cortázar, *Final del juego* (1945-1964)].
- o. Las mugeres toda la noche se ocupaban en hazer unos **tamales** que llamaban uauhquiltamalli, y también en amanesciendo los ivan a ofrecer delante la estatua, y assí estava gran cantidad de ellos delante la estatua [Fray Bernardino de Sahagún, *Historia general de las cosas de Nueva España* (1576-1577)].



o'. Y pensaba hacer la fiesta con **tamal** y chocolate al desayuno, arroz a la valenciana y pipián al mediodía, agua de canela, horchata, helados y barquillos por la tarde [Miguel Ángel Asturias, *El Señor Presidente* (1946)].

p. A nadie le estaba permitido el acceso a su mujer durante esos días, ni a los viejos beber el vino del maguey que llaman **pulque** [Francisco Hernández, *Antigüedades de la Nueva España* (1552)]

p'. En las orzas de barro ha aparecido el **pulque**, la sangre blanca del magüey [Rafael Alberti, *Prosas encontradas* (1924-1942)].

q. Común comida es la suya legumbres y yerbas y frutas y raíces de las que arriba dejimos ajos o batatas, conficionadas o guisadas con aquella pimienta que en lengua desta isla se llamaba **axí** (la última sílaba aguda) y en la mexicana **chile** (la primera sílaba luenga) [Fray Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria* (1527-1550)].

q'. hubiese querido salir huyendo de aquel cuerpo invadido por el picante de un buen **chile** verde mexicano, pero sólo un grito logró salir desde el fondo del infierno, por la boca: -¡¡Camarreero, aguaaa porr favorr!! [José Valerio Uribe, *Café Lechero*].

En México y Guatemala, el castellano también convivió con el maya, lengua hablada por el pueblo del mismo nombre. Sin embargo, no dejó huellas tan importantes en el léxico general del castellano; la mayor parte de los préstamos mayas quedan concentrados en los niveles local y regional. Se considera una sola palabra, *cigarro* (< siyar), como vocablo de origen maya, cuyo uso se extiende más allá de México:

- 9) a. para recibir al Señor, entra justamente la prohibición que tengo puesta, de que ningún beneficiado, pena de veinte pesos, tome tabaco en humo o **cigarro**, porque eso es ensuciarle el paso a Dios para recibirle en su pecho, vicio infame y de negros, y de gente baja [Juan de Palafox y Mendoza, *Cartas pastorales* (1630)].  
a'. El del bigote había colgado la americana en el respaldo de la silla y, de vez en cuando, sacudía la ceniza de su **cigarro** contra el canto de la mesa [Juan Goytisolo, *Señas de identidad* (1966)].

### 3.3 Los Andes

Por las mismas razones económicas que con México y Centroamérica, los españoles también tuvieron muchos contactos con los pueblos de los Andes. Cuando llegaron, coexistían en la región andina dos lenguas vecinas: el quechua, lengua del imperio Inca, cuya dominación se extendía a lo largo de la costa pacífica desde Ecuador hasta el norte de Chile, y el aimará, usado esencialmente en la parte occidental de Bolivia. Ambos idiomas tienen mucho vocabulario en común, por lo que es frecuente la confusión en cuanto a la procedencia de algunos vocablos. Así pues, de este tronco proceden voces como *pampa* (< panpa), *llama* (< llama), *choclo* (< chocollo), *coca* (< kuka), *cancha* (< kancha), *papa* (< papa), *puma* (< puma), *carpa* (< karpa), *mate* (< mati), *guano* (< wanú), *guanaco* (< wanaku), *pique* (< piki), *vicuña* (< vicunna o

vik'uña), *alpaca* (< all'paka), *cóndor* (< kuntur), *inca*, *soroche*, *puna*, *gaucho* y *coco*. Las voces andinas aparecen documentadas<sup>1</sup> en los siguientes contextos:

- 10) a. Llámanlas pampairuna, nombre que significa la morada y el oficio, porque es compuesto de **pampa**, que es plaza o campo llano (que ambas significaciones contiene), y de runa, que en singular quiere decir persona, hombre o mujer, y en plural quiere decir gente [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los incas* (1609)].
- a'. Pancho debió forzar la pala, los compañeros se rieron y le dijeron que le había tocado un pedazo de terreno de tosca, la tierra más dura de la **pampa** [Manuel Puig, *Boquitas pintadas* (1972)].
- b. mientras la **llama** abría cándidos/ ojos en la delicadeza/ del mundo lleno de rocío [Pablo Neruda, *Canto general* (1950)].
- c. Los granos del maíz son del tamaño de garbanzos, no perfectamente redondos; están en el **choclo** puestos en ringlera á lo largo, con mucho concierto, como los granos de la granada, y tan apretados entre sí, que al desgranar un **choclo**, el trabajo está en arrancar un grano, que arrancando uno, por allí se da lugar á los demás [Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo* (1563)].
- c'. Ciertamente la comida aquí no es como para correr por ella, con tanto **choclo** y ese aceite de gigantea que se gastan, pero, vamos... [Miguel Delibes, *Diario de un emigrante* (1958)].
- d. en lugar de moneda que usan es cierta yerba que llaman en su lengua **coca**, que es como hoja de arrayuán, la cual trayéndola en la boca no sienten hambre ni sed por todo el día [Fray Bartolomé de las Casas, *Apologética historia sumaria* (1527-1550)].
- d'. las hojas de **coca**, que dan fuerza al cansado para seguir andando [José Martí, *La edad de oro* (1889)].
- e. y todo aquel sitio questá desde Santo Domingo hasta la junta de los ríos dividieron en cuatro vecindades o solares, a aquellos llaman **cancha** [Pedro Sarmiento de Gamboa, *Historia de los incas* (1572)].
- e'. Chiquillos que hoy ya no están limpiaron una parte y abrieron una **cancha** de fútbol, delimitando las porterías con los zapatos de uno y la camisa de otro [Mario Halley Mora, *Yo anduve por aquí* (1999)].
- f. Pues labrando en una queba de donde primero sacauan plata para el Ynga, hallaua unas **papas** rredondas como a manera de turmas de tierra, quiero dezir como bolas rredondas, que los yndios llaman acá **papas**, un mantenimiento que comen los naturales del Collao [Pedro Pizarro, *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú* (1571)].
- f'. Sólo le faltaba la víbora y uno de esos artefactos en la mano que sirven a la vez para enhebrar agujas, pelar **papas** y cortar vidrios [Ernesto Sábato, *Abaddón el exterminador* (1974)].
- g. Leones se hallan, aunque pocos; no son tan grandes ni tan fieros como los de Africa; llámanles **puma** [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas* (1609)].

---

<sup>1</sup> Las documentaciones históricas de *llama* y *mate* han sido difíciles de registrar en el corpus utilizado.

- g'. El jaguar tocaba las hojas/ con su ausencia fosforescente,/ el **puma** corre en el ramaje/ como el fuego devorador/ mientras arden en él los ojos/ alcohólicos de la selva [Pablo Neruda, *Canto general* (1950)].
- h. Se atraviesan sobre las altas toldas dos o tres picanas y sobre ellas se extiende la **carpa** o toldo para atajar los rayos del sol y se forma un techo campestre capaz de dar sombra cómodamente a ocho personas [Alonso Carrió de la Vandra, *El Lazarillo de ciegos caminantes* (1775)].
- h'. Abrió los ojos y por la abertura de la **carpa** descubrió las estrellas [Enrique Amorim, *La carreta* (1932-1952)].
- i. en una casa con patio y macetas donde mi papá tomaba **mate** y leía revistas asquerosas [Julio Cortázar, *Rayuela* (1963)].
- j. Llaman **guano** el dicho estiércol, de do se tomó el nombre del valle que dicen de Lunaguana, en los valles del Pirú, donde se aprovechan de aquel estiércol, y es el más fértil que hay por allá [José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* (1590)].
- j'. la Isla Blanda, tan totalmente cubierta de **guano** y excrementos de alcatraces que parecía un bulto claro, sin consistencia, arrastrado por la corriente [Alejo Carpentier, *El siglo de las luces* (1962)].
- k. Dióle nombre de **Guanaco**, que es un animal desta tierra muy ligero, por la brevedad con que había llegado, y ese nombre se le quedó al pueblo desde entonces, el cual pronunciamos nosotros mudadas algunas letras [Bernabé Cobo, *Historia del Nuevo Mundo* (1653)].
- k'. el **guanaco** fino como el oxígeno/ en las anchas alturas pardas/ iba calzando botas de oro [Pablo Neruda, *Canto general* (1950)].
- l. A semejanza del ganado menor, que llaman paco, hay otro ganado bravo que llaman **vicuña**; es animal delicado, de pocas carnes; tienen mucha lana y muy fina [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas* (1609)].
- l'. Cubrí sus pies con un poncho de **vicuña** y los míos con otro [José Donoso, *El obsceno pájaro de la noche* (1970)].
- m. desterrar la ociosidad de los labradores en los meses de calma, enseñándoles a tejer varias telas de lana, algodón, pelo de **vicuña** y **alpaca**, de que tienen ya algunos principios, aunque groseros, para que se vistan y puedan comerciar los sobrantes con otras provincias distantes de las suyas [Alonso Carrió de la Vandra, *El Lazarillo de ciegos caminantes* (1775)].
- m'. El Marquesito vestía aquella tarde un traje de **alpaca** fina [Clarín, *La Regenta* (1884-1885)].
- n. Hay otras aves que también se pueden poner con las de rapiña; son grandísimas; llámanles **cúntur** y los españoles **cóndor** [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas* (1609)].
- n'. Vestidos de negro; yo te dije eso hace tiempo; con plumas de avestruz o de **cóndor** a manera de corona en la cabeza, los hombres [José María Arguedas, *El zorro de arriba y el zorro de abajo* (1969)].
- ñ. Aunque es verdad que, si oyese hablar a un **inca**, le entendería todo lo que dicesse y si oyese los vocablos olvidados, diría lo que significan; empero, de mí mismo, por mucho que lo procuro, no acierto a dezir cuáles son [El Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas* (1609)].

- ñ'. ¡Mira al frente! -me dijo mi padre-. Fue el palacio de un **inca** [José María Arguedas, *Los ríos profundos* (1958)].
- o. este es el metal que es mas plomoso, y el plomo le hace derretir, y aun para mejor derretirlo, echan los indios el que llaman **soroche**, que es un metal muy plomizo [José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* (1590)].
- o'. el que le había dado el remedio contra el **soroche**, el doctor [Mario Vargas Llosa, *Conversación en la catedral* (1969)].
- p. Los del Pirú sacrificaban pájaros de la **puna**, que así llaman allá al desierto, cuando habían de ir a la guerra, para hacer disminuir las fuerzas de las guacas de sus contrarios [José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* (1590)].
- p'. En las noches me levantaba y decidía irme, hacer un atado de mi ropa, y cruzar de noche el Pachachaca; alcanzar la otra cumbre y caminar libremente en la **puna** hasta llegar a Chalhuanca [José María Arguedas, *Los ríos profundos* (1958)].
- q. El **gaucho** no trabaja; el alimento y el vestido lo encuentra preparado en su casa; uno y otro se lo proporcionan sus ganados, si es propietario [Domingo F. Sarmiento, *Facundo. Civilización y barbarie* (1845-1874)].
- q'. Sus canciones de entonces -Caminito, La chacarera, Aquel tapado de armiño, Queja indiana, Entre sueños- no eran tangos modernos, sino canciones de la vieja Argentina, el alma pura del **gaucho** de las pampas [Julio Córdazar, *Rayuela* (1963)].
- r. Estos árboles o palmas echan una fruta que se llama **coco** que es d'esta manera: toda junta como está en el árbol, tiene el bulto mayor mucho que una gran cabeça de un hombre, y desde encima hasta lo de en medio, que es la fruta, está rodeada e cubierta de muchas telas de la manera que aquella estopa con que están cubiertos los palmitos de tierra en el Andalucía [Gonzalo Fernández de Oviedo, *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (1526)].
- r'. A otro hubo que echarle agua porque le cayó un **coco** en la cabeza y perdió el sentido un rato [José Rafael Pocaterra, *Tierra del sol amada* (1918)].

### 3.4 El Cono Sur

La influencia de las lenguas indígenas del sur de América ha sido menos relevante que la de las lenguas antillanas, el náhuatl, el quechua y el aimará. La conquista de Chile y de la región del Río de la Plata se hizo tardíamente en comparación al resto de América, lo que no permitió un contacto estrecho entre el castellano y los idiomas de estas zonas. Como préstamos del tupí-guaraní, familia de lenguas cuyos mayores representantes son el tupí y el guaraní y de la cual se encontraban –y sigue encontrándose hoy en día– hablantes en Brasil, Bolivia, Venezuela, Uruguay, Norte de Argentina y Paraguay, se conocen voces como *jaguar* (< yaguar), *piraña* (< piranha), *ombú* (< umbú), *tatú*, *ñandú* (< ñandú), *tucán*, *tapir* (< tapira), *tiburón*<sup>1</sup>, *tapera* (< tapera), *mandioca* (< mandiog), *tapioca* (< tipiog), *ananá* o *ananás* (< naná) e *ipecacuana*. Sin embargo, algunos lingüistas (Lapesa 1981, Resnick 1981) precisan que ciertos de estos vocablos llegaron al castellano por conducto del portugués brasileño (*mandioca*, *tapioca*, *ananá*, *ipecacuana*)

<sup>1</sup> El término, discutido entre los investigadores, también aparece en la lista de voces taínas.

o del francés (*petunia, jaguar*). He aquí los casos<sup>1</sup> en los que se manifiestan las voces derivadas de este tronco:

- 11) a. [llevaba] Al pecho: un collar de dientes de **jaguar** [Luis Ricardo Alonso, *El supremísimo* (1981)].
- b. Tenía la boca cerrada, pero su dentadura de **piraña** asomaba entre los labios, blanquísima [Mario Vargas Llosa, *La ciudad y los perros* (1962)].
- c. Los sepulcros de sus padres, los adornaban con plumas de avestruz y en cada uno plantaban un **ombú**, árbol bien que frondoso, pero muy triste, y acudía allí toda la parentela de tiempo en tiempo á plañir sóntidamente al difunto [Pedro Lozano, *Historia de la conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucumán* (1745)].
- c'. y sin saber por qué pensó en los nudosos e imbatibles árboles de la pampa bárbara: el **ombú** y el quebracho eran sus árboles favoritos [Manuel Puig, *Boquitas pintadas* (1972)].
- d. Diferenciáse la mulita, ó **tatú** del quirquincho, en que á este, por las juntas de las láminas y por el vientre le salen muchos pelos [Pedro Lozano, *Historia de la conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucumán* (1745)].
- d'. En eso apareció el hocico del **tatú** en un agujero de la barranca [Augusto Roa Bastos, *Hijo de hombre* (1960)].
- e. La primera es el avestruz, llamado suri en lengua general del Perú, y **ñandú**, en la guaraní del Paraguay y Brasil [Pedro Lozano, *Historia de la conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucumán* (1745)].
- e'. Esa noche le sirvió gran tortilla frita de huevos de **ñandú** con cebollitas, como le gustaba a él [Juan Draghi Lucero, *Las mil y una noches argentinas* (1953)].
- f. De lo alto de un árbol descendió en pausado vuelo el **tucán**. Azul y amarillo, de cola corta, de alas dilatadísimas [José Ortega Munilla, *Los tres sorianitos* (1921)].
- g. Mi aventura con el **tapir** fue diferente. El zoológico de Erevan es uno de los pocos que posee un **tapir** del Amazonas, ese animal extraordinario, con cuerpo de buey, cara nariguda y ojos chicos [Pablo Neruda, *Confieso que he vivido. Memorias* (1973)].
- h. así yo de rancho en rancho/ y de **tapera** en galpón/ ando triste y sin reposo/ cantando con ronca voz [Bartolomé Hidalgo, *Poemas* (1822)].
- h'. se fue a vivir en aquel solitario lugar sobre el río Chorrillos, en una **tapera** sin luz eléctrica, sin agua, sin vidrios [Ernesto Sábato, *Abaddón el exterminador* (1974)].
- i. El mantenimiento común de la tierra es una raíz de palo que llaman **mandioca**, del cual hacen una harina de que comemos todos [Fray Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias* (1527-1561)].
- i'. Traía provisión de **mandioca** y una lata de mate cocido ya endulzado con miel, que calentaron en el fuego [Juan Bautista y Rivarola Matto, *Yvypóra* (1970)].
- j. De vuelta, preparó una sopa de **tapioca** y unas legumbres, comió temprano, se acostó y se obligó a dormir [Jorge Luis Borges, *El Aleph* (1949-1952)].

---

<sup>1</sup> En ocasiones la documentación primitiva de la voz resulta complicada. Es el caso de *jaguar, piraña, tucán, tapir* y *tapioca*.

k. El de Laches, que sólo había sido célebre por la grande abundancia de las mejores piñas o **ananás**, de que tienen llenos sus campos casi todo los habitantes [Juan de Velasco, *Historia del reino de Quito en la América Meridional* (1789)].

k'. Hay un pedacito de **ananá** abillantado, y un higo grandote, ¿y esto colorado qué es? [Manuel Puig, *El beso de la mujer araña* (1976)].

l. Se arrimen donde está la **ipecacuana**, hierba medicinal de las Indias que hoy se usa mucho, y con grande felicidad, en Europa [José Francisco de Isla, *Fray Gerundio de Campazas* (1758)].

l'. De un salto de narices abandonó una acolchada nube de olor de **ipecacuana** [Miguel Ángel Asturias, *Hombre de maíz* (1949-1953)].

Por último, se conocen muy pocas voces araucanas (o mapuches) cuyo uso se haya extendido a España y a toda América. El araucano es una lengua también vecina del quechua que se hablaba en la región que corresponde al actual centro de Chile. El escaso número de voces procedentes de esta lengua se debe igualmente al contacto tardío que tuvieron los españoles con los pueblos del sur de América. Los lingüistas solamente distinguen tres voces, no sin discusión, en el español general o casi general cuyo origen podría ser araucano. Nos referimos a *gaucho*,<sup>1</sup> *poncho* y *malón* ('ataque inesperado'):

12) a. Los vestidos de los caballeros son de las mejores telas que se fabrican en León de Francia y en el país, pero cubren esta grandeza con un manto que llaman **poncho**, hecho de lana alpaca, a listas de varios colores [Alonso Carrió de la Vandra, *El Lazarillo de ciegos caminantes* (1775)].

a'. ellos dos, abrazados dentro del mismo **poncho** como siameses en un mismo pellejo [Isabel Allende, *La casa de los espíritus* (1982)].

b. [se oían] los llantos de la viuda a quien los indios robaron sus hijos en un **malón** reciente [Domingo F. Sarmiento, *Facundo. Civilización y barbarie* (1845-1874)].

b'. Dijo que era de Yorkshire, que sus padres emigraron a Buenos Aires, que los había perdido en un **malón**, que la habían llevado los indios y que ahora era mujer de un capitanejo, a quien ya había dado dos hijos [Jorge Luis Borges, *El Aleph* (1949-1952)].

#### 4. Conclusiones

En este trabajo se ha presentado, en primer lugar y de manera resumida, el proceso de penetración de las voces indígenas en el vocabulario castellano, a fin de comprender mejor las etapas que han seguido las palabras de origen indígena para incorporarse al léxico general o casi general del español. En segundo lugar, se han clasificado las voces según su lengua de procedencia, y se han ofrecido ejemplos literarios, documentados en varios corpus hispánicos, para comprobar de este modo sus contextos de aparición, tanto en época clásica como en la actual y contemporánea.

---

<sup>1</sup> La palabra, también problemática, se hallaba en el repertorio de voces procedentes del quechua y aimara.

Después de este análisis es fácil concluir, pues, que el influjo real de las lenguas indígenas en el léxico general o casi general del castellano no ha sido *tan* importante como se suele considerar; ya que el número de indigenismos que se ven como usuales por aquellos lingüistas que han estudiado con cierto detenimiento la cuestión no es tan notable. A pesar de que los conquistadores españoles estuvieron en contacto con distintos pueblos y de que el castellano convivió con numerosas lenguas indígenas, éstas no lograron dejar un repertorio de voces considerable en su vocabulario. La importancia del sustrato indígena se disminuye aún más si consideramos que, además, las lenguas indoamericanas ejercieron una influencia escasa en los demás campos de investigación lingüística.

Asimismo, al observar nuestra selección de ejemplos, es posible avanzar que la manera en que se presentan y se usan los préstamos indígenas ha evolucionado desde la época clásica hasta nuestros días. En la mayoría de los casos los autores, la mayor parte conquistadores o personas implicadas en la colonización y evangelización de América, usaban las voces indoamericanas para describir a los españoles peninsulares la nueva naturaleza y la vida del Nuevo Mundo. Como se ha podido comprobar, casi siempre se nombraba primero el concepto en cuestión, y después se describía o se comparaba con otra entidad conocida por los españoles. De este modo, resultaba más fácil poder imaginar el nuevo objeto o el fenómeno tratado. En nuestros días, sin embargo, los autores emplean los vocablos de origen indígena de manera sistemática, lo que significa que estas voces se han integrado definitivamente en el vocabulario del español estándar.

### Referencias bibliográficas

- COLÓN, Cristóbal. 1493. *Carta a Luis de Santángel* (fecha el 15 de febrero de 1493). Edición de [www.elaleph.com](http://www.elaleph.com), 1999.
- BUESA OLIVER, Tomás. 1965. *Indoamericanismos léxicos en español*. Madrid: CSIC.
- DAVIES, Mark. 2001-2005. *Corpus del español*. Provo: Brigham Young University, [corpus en línea: <http://www.corpusdelespanol.org>].
- LAPESA, Rafael. 1981. *Historia de la lengua española*. Madrid: Gredos.
- LIPSKI, John M. 1994. *El español de América*. Madrid: Catedra.
- LOPE BLANCH, Juan M. 1986. "En torno a la influencia de las lenguas indoamericanas sobre la española", en G. Moreno de Alba (ed.), *Actas del II Congreso Internacional sobre la Lengua Española de América*. México: Universidad Nacional Autónoma de México, 65-75.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón. 1980. *Manual de gramática histórica española*. Madrid: Espasa-Calpe.
- MOLINER, María. 1998. *Diccionario de uso del español*. Madrid: Gredos, 2 vols.
- MORENO DE ALBA, José G. 1992. *Diferencias léxicas entre España y América*. Madrid: MAPFRE.
- MORÍNIGO, Marcos A. 1964. "La penetración de los indigenismos americanos en el español", en *Presente y futuro de la lengua española*. Madrid: Cultura Hispánica, vol. II., 217-226.
- PENNY, Ralph J. 1993. *Gramática histórica del español*. Barcelona: Ariel.
- RESNICK, Melvyn C. 1981. *Introducción a la historia de la lengua española*. Washington, D. F.: Georgetown University Press.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. 1992. *Diccionario de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe. 2 vols.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. Banco de datos (CORDE), *Corpus diacrónico del español* [corpus en línea <http://www.rae.es>].
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. Banco de datos (CREA), *Corpus de referencia del español actual* [corpus en línea <http://www.rae.es>].



## Los extranjerismos en español: Nuevas voces de origen francés e inglés

Luisa Molinié  
*Université de Montréal*

### 1. Introducción

Todos los idiomas se han enriquecido a lo largo de su historia con aportaciones léxicas procedentes de otras lenguas, y en la mayoría de los casos procedentes de lenguas diversas. El español, por ejemplo, se ha enriquecido con palabras del francés desde la etapa medieval. Así, en los siglos XI-XII entraron voces tales como *homenaje*, *mensaje*, *manjar* o *deán* y posteriormente, en el siglo XVIII, numerosas términos como *detalle*, *favorito*, *galante*, *interesante*, *modista*, *coqueta*, *pantalón*, *chaqueta*, *corsé*, *hotel*, *cuplé*, *sofá* o *merengue*, entre otros muchos. Lo mismo ha ocurrido con el inglés, el alemán, etc. Pero el español también ha llevado nuevo vocabulario a otras lenguas: palabras como *pícaro*, *siesta*, *fiesta*, *guitarra*, *camarada*, *demarcación*, *cabotaje*, *platino*, *brasero*, *cigarro*, *guerrillero*, *pronunciamento*, *banderilla*, *maja* o *trabuco* son algunos de los ejemplos. Los extranjerismos no son, pues, rechazables en sí mismos. Lo importante es, sin embargo, que su incorporación responda en lo posible a nuevas necesidades expresivas y, sobre todo, que se haga de forma unitaria, acomodándolos al máximo a los rasgos gráficos y morfológicos propios de cada lengua, y en nuestro caso del español.

Con el fin de recomendar soluciones que se ajusten a las pautas ya señaladas, en el *Diccionario panhispánico de dudas*, publicado por la Real Academia Española y la Asociación de Academias de la Lengua Española en 2005, se comenta un grupo numeroso de voces extranjeras habitualmente utilizadas por los hispanohablantes de América y de España. El número de voces es limitado, pues no se puede recopilar la totalidad de extranjerismos actuales, algunos logran escaparse, pero la gran diferencia con el *Diccionario de la Real Academia (DRAE)* de 1992, es que en éste se nos presentaban los extranjerismos crudos, escritos en textos españoles con grafía original extranjera y no “españolizados”. Uno de los objetivos principales del *Diccionario panhispánico de dudas* es, por tanto, normalizar y categorizar dichos términos, para llegar a un consenso general y que todos los hablantes de español nos entendamos y sigamos unas mismas ‘reglas’ a la hora de emplearlos; sin olvidar, por otro lado, que los extranjerismos dependen también de ubicaciones geográficas. Dentro de las diferencias se intenta, de este modo, llegar a una unificación ortográfica y de pronunciación. Además, el *Diccionario panhispánico de dudas* añade un cierto número de extranjerismos no presentes en el diccionario anterior.

Como hemos hecho referencia anteriormente, la introducción de galicismos (voces de origen francés) en la lengua española tuvo dos grandes momentos: 1) en la etapa medieval, a través del Camino de Santiago y de los peregrinos de Europa, que

desde Francia traen a la Península Ibérica las influencias culturales y lingüísticas foráneas, y por los monjes de Cluny; y 2) durante todo el siglo XVIII, época en que la introducción de galicismos es constante, sobre todo después de la llegada del nuevo rey Felipe V de Borbón (duque de Anjou).

El auge de los anglicismos (voces de origen inglés), por el contrario, empezó en el siglo XIX, pero resaltó sobre todo a partir de la Segunda Guerra Mundial, con la omnipotencia y el crecimiento del imperio estadounidense. No obstante, hoy en día con los avances de la ciencia y la tecnología, los descubrimientos y la globalización nuevas palabras de origen inglés van apareciendo, y seguirán apareciendo, en todas las lenguas.

En este trabajo, voy a centrarme en los extranjerismos de origen francés e inglés, ya que son las dos lenguas que están más presentes en el entorno de Montreal, lo que me permite comprender mejor el fenómeno en cuestión; y se justificará en ciertos casos la decisión de la Academia Española (RAE) en elegir una grafía en lugar de otra para respetar la pronunciación original. Como los extranjerismos de estas dos lenguas ya existen en nuestro vocabulario común desde hace varios siglos, y contamos con numerosos trabajos lexicográficos sobre ello (cf. por ejemplo, Alzugaray 1982, Lorenzo 1996, para el caso del inglés; y Baralt 1967, para el francés, entre otros), voy a centrarme preferentemente en las novedades que acaban de entrar en la lengua española, o bien en aquellas palabras que traen modificaciones recientes en cuanto a la grafía o su pronunciación se refiere. Para ello, voy a utilizar el diccionario más actual, el *Diccionario panhispánico de dudas*, publicado en 2005, que recopila casi todos estos extranjerismos. Para no presentar el trabajo como un mero catálogo o índice de palabras, voluntariamente se omitirán algunas de ellas. Por tanto, el contenido del trabajo es el siguiente: los extranjerismos superfluos o innecesarios (§ 2); los extranjerismos necesarios o muy extendidos (§ 3), haciendo una distinción entre el mantenimiento de la grafía y la pronunciación originarias (§ 3.1) y la adaptación de la pronunciación o de la grafía original, bien con grafía original, pero pronunciación a la española y acentuaciones gráficas según las reglas del español, bien con mantenimiento de la pronunciación original, pero adaptación al sistema gráfico español (§ 3.2). Las conclusiones (§ 4), por último, cierran el presente estudio.

## 2. Los extranjerismos superfluos o innecesarios en español

Como sabemos, nuevas palabras van apareciendo cada día en la lengua española, y continuarán apareciendo; pero no debemos olvidar que para algunas palabras que provienen de una lengua extranjera, del francés primero y del inglés después, existen ya equivalentes en español con plena vitalidad.

Por ejemplo, la palabra tomada de la voz francesa *bibelot*, tiene como equivalentes *figurita*, *figurilla* o *adorno*. En vez de *buró* (< del francés 'bureau') existen *oficina* o *agencia*, sin embargo se sigue empleando: "El enchufe está junto al **buró**" [Carlos Fuentes, *La muerte de Artemio Cruz*]. En lugar de *caché* (< del francés 'cachet'), existen palabras como *elegancia*, *distinción*, o bien *cotización* para el otro sentido de la palabra. El adjetivo *glasé* (< del francés 'glacé') puede sustituirse por *glaseado*, *confitado*

o *escarchado*. La voz *impasse*, igualmente escrito en francés, tiene como equivalentes *callejón sin salida* o *punto muerto*. Y *rentrée*, también escrito de esa forma en francés puede evitarse con las palabras como *inicio*, *reanudación*, *reapertura del curso* o *vuelta a la actividad*: “¿Cómo se presenta la ‘*rentrée*’?” [Carlos Maura Semprun, ABC (España)]. En el caso de algunos términos relacionados con el mundo del espectáculo como *roulotte*, *tournee* y *troupe*, sus equivalentes en español serían *caravana*, *casa o casilla rodante*, *autocaravana* (para *roulotte*), *gira* (para *tournee*) y *compañía* o *tropa* (para *troupe*). La palabra *chance*, que entró a través del francés (quizá del inglés también) tiene como equivalentes en español *oportunidad*, *ocasión* o bien *posibilidad*: “si nadie se enoja y si hay una **chance** de quedarse en el jardín mirando las florcitas...” [Julio Cortázar, *Rayuela*].

Los extranjerismos de voz inglesa innecesarios o superfluos en español se pueden dividir en varias categorías. Las más importantes son las siguientes:

### ***1. Diversión.***

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>hobby</i>	afición pasatiempo
<i>hit</i>	éxito
<i>dancing</i>	baile salón de baile sala de baile discoteca
<i>remake</i>	(nueva) versión adaptación
<i>revival</i>	resurgimiento recuperación resucitación renacimiento retorno regreso
<i>tape</i>	cinta casete
<i>cast</i>	reparto elenco
<i>flash back</i>	escena retrospectiva secuencia retrospectiva salto atrás analepsis
<i>bluff</i>	engaño mentira montaje invento
<i>camping</i>	campamento campismo

---

## 2. *Profesión.*

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>consulting</i>	consultora consultoría
<i>training</i>	adiestramiento instrucción preparación entrenamiento curso de formación curso de capacitación curso de perfeccionamiento
<i>baby-sitter</i>	niñera

---

## 3. *Ciencia-Infornática.*

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>abstract</i>	resumen sumario extracto
<i>display</i>	sinopsis despliegue exhibición demostración pantalla de visualización visualizador
<i>software</i>	programas informáticos aplicaciones informáticas soporte lógico
<i>backup</i>	copia de seguridad
<i>feedback</i>	retroalimentación retroacción

---

## 4. *Deportes.*

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>coach</i>	entrenador preparador
<i>catcher</i>	cácher receptor
<i>punch</i>	puñetazo pegada

<i>clutch</i>	empuje garra embrague
---------------	-----------------------------

---

### **5. Economía.**

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>commodity</i>	mercancías artículo de consumo bienes de consumo productos básicos materias primas
<i>business</i>	negocio actividad comercial
<i>cashflow</i>	flujo de caja

---

### **6. Relaciones humanas.**

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>gentleman</i>	caballero
<i>feeling</i>	filin sintonía química entendimiento compenetración

---

## **3. Los extranjerismos necesarios o muy extendidos en español**

Son los extranjerismos para los que no existen, o no es fácil encontrar, términos equivalentes en español. También pueden ser extranjerismos cuyo empleo está muy extendido o arraigado, de ahí su necesidad. Se pueden dividir en dos grandes categorías: 1) los que mantienen la grafía y la pronunciación originarias; y 2) los que adaptan la pronunciación o grafía originarias. Veamos, a continuación, cada uno de ellos:

### **3.1 Con mantenimiento de la grafía y pronunciación originarias**

Se trata de palabras que provienen de lenguas extranjeras y que están ya asentadas en el uso internacional en lo que es su forma original. Se consideran como extranjerismos

'crudos', y se deben escribir siempre entre comillas, o bien en *itálico*, para subrayar de este modo el carácter ajeno al español. Ello explica además que su pronunciación no corresponda con la escritura, como es norma general en español, ya que la escritura es la propia de la lengua extranjera de origen. Por ejemplo, la palabra *blues*, se pronuncia [blús], y no [blúes] como aparece escrita. Sin embargo, en algunas ocasiones no se ha renunciado a sugerir fáciles adaptaciones o posibles equivalencias, tal y como se propone en el epígrafe § 3.2.

Del francés, en primer lugar, tenemos palabras como *amateur* o *complot*. Con algunos matices, se podría incluir en este grupo también la palabra *debut*, que en francés se escribe 'début', porque es una palabra aguda que requiere acento para su correcta pronunciación, acento que no se necesita en español. Esta palabra, en verdad no mantiene exactamente la pronunciación original, ya que la 'u' francesa no tiene sonido equivalente en español, y la 't' no debería pronunciarse. Otra palabra con cierto matiz es *dossier*. Según el *Diccionario panhispánico de dudas*, se prefiere la grafía *dosier* con una 's' a 'dossier', como en francés. La pérdida de la segunda 's' es comprensible ya que una sola 's' en español emite el mismo sonido que dos francesas. Y como la 't' final en *debut*, la 'r' final de *dosier* no debería pronunciarse. Por las mismas razones de acento y de pronunciación que en *debut*, para conservar el acento tónico agudo, la provincia francófona de Canadá *Quebec* no lleva el acento escrito como en francés 'Québec'.

Del inglés, en segundo lugar, tenemos ya en nuestro uso cotidiano palabras como *copyright*, *gag*, *fast food*, *sheriff*, *fan*, *test* o *e-mail*, por nombrar algunos de los ejemplos más comunes. No obstante, para *e-mail* existe *correo electrónico*, que podría remplazar al anglicismo crudo, si bien de grafía más larga, pero correcta, y en español. A diferencia de lo que veíamos con los galicismos, por cuestiones de acento tónico, se ha añadido un acento al anglicismo crudo, como en 'record' > *récord*, o 'sandwich', que se ha optado por la versión con tilde, aunque se documente el crudo en la literatura: "Lituma vio que se precipitaba sobre un **sandwich** a medio comer y que se lo embutía y tragaba en un solo afanoso y bestial movimiento" [Mario Vargas Llosa, *La tía Julia y el escribidor*]. Dependiendo de las regiones, se pueden oír y todavía leer las formas *sánduche*, *sanduche*, *sandwich* o *sánguche*, pero deben evitarse porque son erróneas. El plural de *sándwich* es *sándwiches*.

### ***3.2 Con adaptación de la pronunciación o de la grafía original***

En la mayoría de los casos, no obstante, se proponen adaptaciones para las nuevas voces, con el objetivo de conservar la cohesión entre la grafía y la pronunciación, según las características de la lengua española. Esta adaptación se hace con grafía original, pero pronunciación a la española y acentuaciones gráficas según las reglas del español, o bien manteniendo la pronunciación original, pero adaptándola al sistema gráfico español. Veamos, de nuevo, cada uno de los procedimientos empleados:

***Grafía original, pero pronunciación a la española y acentuaciones gráficas según las reglas del español***

Del francés tenemos algunas palabras que se aplican a este caso. Por ejemplo, la palabra *coqueluche*, que proviene de la voz 'coqueluche'. Como vemos, en las dos lenguas se escribe de manera idéntica, pero debido a pronunciaciones del francés que no existen en español, no se puede pronunciar exactamente igual: la primera 'e' no se pronuncia del mismo modo, la 'u' francesa no tiene equivalente fijo, la 'ch' francesa debe pronunciarse [sh], lo que no es el caso aquí, y la '-e' final no debería pronunciarse. La palabra *quiche* es otro ejemplo de galicismo que mantiene la grafía original. Como hemos visto en *coqueluche*, la 'ch' no se pronuncia del mismo modo, y en español, a diferencia del francés, la '-e' final se va a pronunciar. Lo mismo sucede en la palabra 'écharpe' que en español se escribe *echarpe*: "Los primeros tienen capa o capote, aunque haga calor; **echarpe** al cuello y gorro griego o gorra si son hombres; si son mujeres, gorro o papalina" [Mariano José de Larra, *Artículos* (1823)]. En cambio, en *crepe*, del francés 'crêpe', el galicismo ha perdido el acento circunflejo, pues en español ya no existe; la 'r' no se pronuncia igual, pero en esta voz se prefiere no pronunciar la '-e' final, ya que en francés no se pronuncia. Otro ejemplo es la palabra *forfait*, que si bien se pronuncia [forfé] en francés, en español en ocasiones se pronuncia [forfáit]: "La principal ventaja de la nueva asociación es que los aficionados al esquí podrán acudir a las cuatro estaciones con un mismo '**forfait**'" [La Voz de Galicia (23/11/1991)]. En otras ocasiones, la grafía cambia de acuerdo a las reglas del español. De este modo, voces como *bricolaje* o *colaje* (en francés 'bricolage', 'collage'), por analogía con el resto de palabras tomadas del francés terminadas en *-age*, deben ser escritas con 'j'. Tampoco se pronuncian originalmente. Para *colaje*, la doble 'l' se reduce a una sola en español, único modo de conservar la pronunciación original y no tener el sonido palatal 'll'. Lo mismo sucede con otras palabras como 'culotte' que pierde su doble 't' en español y da *culote*, o 'rimmel' que pierde la doble 'm', y además por ser voz llana que no termina ni en -n ni en -s lleva acento ortográfico o tilde > *rímel*: "Lo malo de los ciclistas es que usan **culote** que es una braga femenina [La Razón (18/12/2001)]; "Todo estaba bien; no se habían corrido el carmín de sus labios finos y bien delineados, ni el **rímel** de sus arqueadas y abundantes pestañas" [Dirma Pardo Carugati, *La víspera y el día*].

Para el caso de las voces del inglés, las dobles consonantes de las palabras originales también caen. Así, la voz 'cutter' ha dado *cúter*. Esta 'u' del inglés se parece más a la 'o' española, pero la palabra ha sido españolizada y recibe acento ortográfico. Frente a las palabras con 's-' líquida del inglés, en español, desde época medieval, aparece el fenómeno de la prótesis, es decir cuando añadimos una vocal en posición inicial a la palabra originaria. Este es el caso, por ejemplo de *eslip*, *esmog* o *esnob*. Para conservar el acento tónico, en otros anglicismos como 'closet' aparece una tilde > *clóset*: "entre montones de ropa que ya no cabe en el minúsculo **clóset** de la vivienda" [Emiliano Pérez Cruz, *La casa chica*], aunque, según el área, se prefieren otros términos como *armario* o *ropero*. Lo mismo sucede en 'trailer', que da en español *tráiler*. La aparición del acento ortográfico cambia un poco la pronunciación, ya que en inglés la pronunciación de la 'a' es como [éi]. Por lo que respecta a la palabra *gay*, que en inglés se

pronuncia [géi], pronunciación muy extendida entre los hispanohablantes, en español se recomienda adecuar la pronunciación a la grafía y decir [gai].

### ***Mantenimiento de la pronunciación original, pero adaptación al sistema gráfico español***

En estos casos, se opta por mantener la pronunciación original, pero adaptando la forma extranjera al sistema gráfico español. De este modo, tenemos palabras del francés que terminan en '-t' que no se pronuncia, como 'cabaret', 'cabriolet', 'carnet', 'chalet', 'corset' y 'couplet', que desaparece en español y se substituye por una 'e' acentuada: *cabaré, cabriolé, carné, chulé, corsé y cuplé*. Otra vocal acentuada, es el caso de 'capot' que dio *capó*.

Encontramos otros casos de apócope en los galicismos, como es el caso de la 'e' final francesa no pronunciada: 'entrecôte' dio *entrecot*, 'choucroute' dio *chucrut*: "[estaba] comiendo perniles con **chucrut** y tomando cerveza" [Jorge Edward, *La mujer imaginaria*]. En 'volovant', la 't' final cae > *volován*. Lo mismo ocurre con 'croissant' > *cruasán*. Además, en este caso como el diptongo 'oi' en francés se pronuncia [ua], se ha adaptado la grafía al español. Otras uniones de vocales en francés han sido simplificadas para adaptarse al español, sobre todo términos con los diptongos ou > u, ai > a y au > o. Es el caso de 'caribou' > *caribú*, 'chapeau' > *chapó*, 'chandail' > *chándal*, 'chauffeur' > *chófer* o *chofer* (con variación acentual según la norma) y 'souvenir' > *suvenir*. En el caso de la palabra 'potpourri', como en origen es la unión de dos palabras la 't' es 'silenciosa', cae y en español da *popurrí*.

#### ***1. Comida.***

---

<b>Francés</b>	<b>Español</b>
<i>entrecôte</i>	entrecot
<i>choucroute</i>	chucrut
<i>volovant</i>	volován
<i>croissant</i>	cruasán

---

#### ***2. Indumentaria.***

---

<b>Francés</b>	<b>Español</b>
<i>corset</i>	corsé
<i>chapeau</i>	chapó
<i>chandail</i>	chándal

---



El mantenimiento de la pronunciación original pero con adaptación al sistema español también se aplica a los anglicismos. En este caso y para una mejor visualización, presentamos las voces en las siguientes tablas:

### **1. Comida.**

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>bacon</i>	béicon
<i>beefsteak</i>	bistec
<i>coktail</i>	cóctel
	coctel
<i>whisky</i>	güisqui
<i>punch</i>	ponche
<i>roastbeef</i>	rosbif
<i>toffy</i>	tofi

---

### **2. Deporte.**

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>baseball</i>	béisbol
<i>basketball</i>	básquetbol
<i>boomerang</i>	búmeran
	bumeran
<i>crawl</i>	crol
<i>high ball</i>	jaibol
<i>hockey</i>	jóquey
<i>rally</i>	rali
<i>referee</i>	réferi
	referí
<i>volleyball</i>	voleibol

---

### **3. Indumentaria.**

---

<b>Inglés</b>	<b>Español</b>
<i>blazer</i>	bléiser
<i>blue jeans</i>	bluyín
<i>pullover</i>	pulóver
<i>smoking</i>	esmoquin
<i>sweater</i>	suéter

---

Otros casos son 'bungalow' que dio *bungaló* o *bungaló*. Aunque se prefiere el uso de *pañuelo*, la palabra inglesa 'kleenex' ha dado *clínex*. Algunos términos se simplifican en español: se debe escribir *castin* y no 'casting' como en inglés. Lo mismo para 'catering', la '-g' final, como casi no se pronuncia, cae en español: *cáterin*. Sucede lo mismo con 'travelling' > *trávelin* y 'ranking' > *ranquin*. El 'discjockey', más conocido como 'DJ', en español debe escribirse *disyoquey*. La 'h-' inicial, como vemos en la *Tabla 2. Deporte* en la voz 'hockey', que en principio debería ser ligeramente aspirada, es remplazada por una 'j' > *jóquey*. Lo mismo sucede en 'hippy', que da *jipi*: "Y no lo dijo un **jipi** de melena" [Luis Rafael Sánchez, *La guaracha del macho camacho*]. Al igual que sucedía en francés con la unión de dos vocales, en español se simplifican los anglicismos: de este modo 'freezer' da *frízer*, 'glamour' > *glamur*, 'sex appeal' > *sexapil* y 'yankee' > *yanqui*: "la bandera y el oro **yanqui** o moscovita, el arte abstracto y la batalla de Caseros pasaban a ser como dientes o pelos" [Julio Cotázar, *Rayuela*].

#### 4. Conclusiones

Si bien en ocasiones cuesta "leer" el *Diccionario panhispánico de dudas*, cualquier persona podrá disfrutar y conocer la adaptación que sufren las nuevas voces de origen francés e inglés. Tanto para los hablantes nativos como para los estudiantes de E/LE, es interesante saber las influencias que una lengua ejerce sobre otra, así como las novedades que aporta, respetando dentro de lo posible los criterios de la lengua receptora. Resulta sorprendente poder leer palabras como *güisqui* y *cruasán*, conociendo la manera en que se escriben en la lengua original. Sin embargo, también resulta comprensible querer incluirlas y adaptarlas según las normas de la lengua española. Tal y como hemos podido comprobar, las lenguas extranjeras inglesa y francesa aportan una gran variedad de riquezas a la lengua española, pero no hay que olvidar que la verdadera riqueza de la lengua es su especificidad. De este modo, si ya existen palabras equivalentes en español, hay que procurar utilizarlas, pues no sería bueno que termináramos hablando frañol (francés + español) o espanglish (español + inglés). La 'contaminación' de una lengua sobre otra, no en un sentido negativo, puede ser peligrosa en la era de la globalización, ya que la búsqueda de identidad pasa siempre por la lengua. Asunto que, como sabemos, levanta una gran problemática aquí en Quebec, con la influencia del inglés, el *joual*, y la profunda voluntad de distinguirnos como francófonos.

Finalmente, una cuestión que nos queda pendiente es conocer los motivos por los cuales se decide no cambiar algunas palabras en español, y considerarlas como extranjerismos crudos, y otras, en cambio, sufren una modificación completa. ¿Cuándo se cambia la grafía al servicio de la pronunciación y cuándo no? ¿Porqué utilizar *güisqui* y no *whisky*? ¿Porqué no emplear *sánguich* en lugar de *sándwich*? Pero estas y otras cuestiones serán asunto para otro trabajo.

### Referencias bibliográficas

- ALZUGARAY, Juan José, 1979. *Voces extranjeras en el lenguaje tecnológico*. Madrid: Ed. Alhambra.
- ALZUGARAY, Juan José. 1982. *Extranjerismos en el deporte*. Barcelona: Hispano Europea.
- BARALT, Rafael María. 1967[1906]. *Diccionario de galicismos (Voces, locuciones y frases)*. Madrid: Visor Libros.
- BLANCO, Gregorio. 1997. "El anglicismo en Internet". Madrid: Universidad Nacional de Educación a Distancia (UNED), [documento en línea: <http://platea.pntic.mec.es/~gblanco/anglicismo/lexicos.htm>].
- CANEDO, Alfredo. 2005. "Avenencias y desavenencias con los galicismos". *Espéculo. Revista de estudios literarios* 30, [documento en línea: <http://www.ucm.es/info/especulo/numero30/avenenc.html>].
- DAVIES, Mark. 2001-2005. *Corpus del español*. Provo: Brigham Young University, [corpus en línea: <http://www.corpusdelespanol.org/>].
- FRANCO IBEAS, Francisco. 1989. *Diccionario tecnológico inglés-español*. Madrid: Ed. Alhambra.
- LORENZO, Emilio. 1996. *Anglicismos hispánicos*. Madrid: Gredos.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. 1992. *Diccionario de la Lengua Española*. Madrid: Espasa-Calpe.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA y ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA. 2005. *Diccionario panhispánico de dudas*. Madrid: Santillana.



## La función lúdica del lenguaje y la creación de palabras por medio de sufijos y prefijos

Enrique Pato  
*Université de Montréal*

En el presente artículo<sup>1</sup> voy a tratar un aspecto lingüístico conocido por todos, pero poco analizado: el empleo de la palabra como objeto *lúdico* y de risa. Con ello, no pretendo descubrir nada nuevo, únicamente que el lector sea capaz de fijarse en el valor expresivo de las palabras, en aquello que está en la lengua y en lo que podemos crear con ella. Para ello examinaré, en términos del español actual, la explotación de las palabras sobre la base de otra palabra 'real'. De este modo, se podrá comprobar que una voz existe con un *significado concreto* más un *significado situacional*, y que un mismo significante presenta en ocasiones significados distintos. Los ejemplos que presentamos servirán, además, para comprobar de qué manera la lengua, como instrumento creador, es capaz de formar nuevas palabras, y por otro lado, conocer la valoración que como hablantes podemos hacer de la misma.

### 1. Introducción

Tanto para la formación de palabras como para la 'fabricación particular' de nuevos términos se deben utilizar los recursos que el idioma nos ofrece. Esta creación, pues, tiene que apoyarse en una palabra *no novedosa* como base para formar el vocablo de nueva creación. De esta manera se pueden 'trasladar' los matices irónico, burlesco y/ o lúdico del prefijo, del sufijo o de la composición que se emplea y se refuerza el sentido y la expresividad que se pretende dar. Tanto la sufijación como la prefijación, aunque ésta última en menor medida, y la composición son fenómenos de analogía. Cuando el hablante–escritor quiere añadir un nuevo significado a una palabra normalmente sustituye la terminación o el inicio de otra u otras palabras ya creadas e insertas en el sistema. Con este procedimiento se puede ampliar o acotar su acepción, dando lugar a una pequeña 'dislocación' de la lengua. Estudiar el acoplamiento de los prefijos, sufijos y palabras compuestas (a partir de ahora se hablará de *elementos compositivos*) a la hora de formar nuevas palabras por imitación con las ya existentes, y examinar la re-creación analógica que se establece con ellas, será el objetivo principal que pretendemos llevar a cabo en este trabajo. Para ello, nos fijaremos en las creaciones léxicas de humoristas y periodistas como transmisores de las palabras y 'operadores analógicos', para mostrar la fecundidad y vitalidad de los recursos expresivos que se producen en la lengua de nuestros días.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Mi agradecimiento a Emilio Nández Fernández (Universidad Autónoma de Madrid) por la lectura y corrección de la primera versión de este trabajo (Pato 1998).

<sup>2</sup> El fin último, por tanto, es la búsqueda del valor expresivo del lenguaje, el deseo de encontrar la palabra nueva y reflexionar sobre el efecto-sorpresa, 'chocante', que produce en los lectores-oyentes. Sin olvidar el gusto por la comicidad lingüística, el ingenio y los sobreentendidos semánticos, las intenciones estéticas y las propuestas

El material que constituye la base de nuestro corpus para este estudio es diverso, y procede de diversas fuentes: 1) La Codorniz, “fuente de contento, espita de malos humores y regocijo de los españoles”,<sup>1</sup> Por Favor y Hermano Lobo, tres revistas que ofrecen auténticos modelos de manipulación lingüística;<sup>2</sup> 2) los artículos que Alfonso Ussía escribió en la revista *Época* y en el diario ABC entre 1993 y 1995, y que más tarde publicó en *Pasajes de la vida*; 3) el libro de Jaime Campmany *El Jardín de la Víboras*, el cual, según el autor, recoge piezas separadas, historias, epigramas, anécdotas y picardías; 4) los artículos que Luis Carandell presentó en *Celtiberia Show*, sección del semanario Triunfo, entre 1968 y 1970 como una “recopilación de acontecimientos reales y no inventados”, y 5) los artículos que Josep-Vicent Marqués y Carmen Rico-Godoy realizaron para La Revista del periódico El Mundo bajo el título “dos x uno”.<sup>3</sup>

Como ha sido bien estudiado en los trabajos de Morfología, los prefijos y los sufijos presentan grupos estructurados que forman parte del sistema lingüístico. Sin embargo, no se puede afirmar que ambos estén en el mismo punto de desarrollo, ya que estadísticamente la presencia de sufijos en español es notablemente mayor y más abundante que la de prefijos. En efecto, el empleo de los prefijos, como veremos en este trabajo, es más limitado y se reduce a unos pocos ejemplos. En cuanto a los elementos compositivos, se pueden distinguir dos significados: 1) el real, y 2) el intencional. El significado que nos interesa en esta ocasión es el segundo, y aparece en el contexto por diversos motivos: 1) por propagación formal del significante, 2) por propagación semántica del significado, y 3) por propagación mixta, es decir, semántica y formal. Esta ruptura lógica del significado se lleva a cabo generalmente creando un contexto especial que justifique lingüísticamente la ficción nueva o, también, descontextualizando el significado atribuido a una palabra, de modo que no coincida con el significado esperado. Para nosotros, como tendremos ocasión de comprobar, la función lúdica engloba toda clase de juegos con el lenguaje, y en los ejemplos registrados se podrán documentar estas dos ‘rupturas’ recién mencionadas.

La importancia de un examen de los elementos compositivos y derivativos resulta imprescindible para obtener una panorámica general de la intención lúdica de la lengua, como objeto y fin del juego. Cuando esta constituye un sistema limitado con el que no es posible comunicar todos los contenidos de la conciencia o de la expresión que el hablante–escritor precisa, se echa mano de los elementos compositivos que, teniendo la misma referencia, pueden orientar sustancialmente el sentido de la intervención, según los propósitos comunicativos y el interés por sorprender al oyente–lector. Esto exige, claro está, un esfuerzo interpretativo, y depende del carácter y de la cultura, así como de la capacidad de atención y retentiva del receptor. Las fórmulas que el hablante emplea para sintetizar y comprimir su pensamiento están encaminadas a conseguir la novedad con el elemento compositivo, la renovación y la mezcla, la innovación y la aparición de elementos

---

personales.

<sup>1</sup> Para lo relacionado con esta revista cf. Nández Fernández (1973: 23).

<sup>2</sup> Las tres revistas, aunque representan el humor de la transición política en España, tuvieron una vitalidad cronológica diferente: La Codorniz (1941-1978), Hermano Lobo (1972-1976) y Por Favor (1974-1978).

<sup>3</sup> Las referencias completas de las obras y revistas de nuestro corpus aparecen en la bibliografía general. Remitimos a ella para conocer los números empleados de cada una (*Corpus utilizado*).

secundarios, así como la repetición y presencia de términos derivados y compuestos con el mismo patrón. En otras palabras, los prefijos y los sufijos proporcionan al oyente–lector la información extralingüística que no puede ser expresada por el hablante–escritor. De esta manera, actúa conscientemente sobre la lengua con una voluntad lúdica y de estilo personal. Sea como fuere, es una manera un tanto especial que tiene el lenguaje de realizar la función lúdica, puesto que por medio de una palabra con un significado intencional y ‘personal’ del hablante, el receptor puede disfrutar ‘intelectualmente’ del mismo por unos instantes. Y lo que es más importante, una vez fijado el nuevo término está ya listo para ser re–usado a voluntad de los lectores–oyentes.

La función lúdica, en conclusión, “es un uso o papel secundario del lenguaje [...] relativamente esporádico o marginal, que supone una elaboración o manipulación de una base lingüística ya existente, se centra en el factor mensaje, resaltando el valor del significado en sí mismo, y se distingue de la función poética por criterios ‘externos’, ya que coinciden los recursos de manipulación de ambas funciones” (Eguren 1987a: 129).

## 2. Las funciones del lenguaje y la función lúdica

En este apartado no pretendo realizar un estudio preciso y exhaustivo de las teorías que han ido apareciendo a lo largo de los últimos años para explicar un aspecto tan complicado como es el de las Funciones del Lenguaje. Primero, porque no es el fundamento de este trabajo, y segundo, porque, como ya indicamos anteriormente, entendemos por *función lúdica* del lenguaje una función ampliada, que abarca tanto juegos con el significante como juegos con el significado, pero también juegos con el significante y el significado, puesto que *jugamos* con el lenguaje cuando nos comunicamos y para comunicarnos. En palabras de Francisco Ynduráin hay que asignar a la función lúdica el lugar que le corresponde entre las demás funciones del lenguaje: “La función lúdica se propone, dentro del mensaje, no como una subespecie, sino como algo netamente distinto de la función poética” (Ynduráin 1974: 218).

Antes de entrar en consideraciones y explicar qué se ha entendido y se entiende por función lúdica del lenguaje, creemos necesario llevar a cabo una definición descriptiva del juego y de los rasgos esenciales de lo lúdico. Para ello, seguiremos la caracterización propuesta por Huizinga (1985), y resumida por Eguren (1987a).<sup>1</sup>

Según estos autores, los cinco rasgos esenciales de lo lúdico serían los siguientes: 1) El juego no está vinculado a sus resultados: la actividad lúdica es libre, superflua, desinteresada; no se realiza en virtud de necesidades físicas, morales o pragmáticas; 2) Es un intermedio en la vida cotidiana: un intermedio en el lenguaje cotidiano. La función lúdica sería “algo distinto”, algo en que, más allá de lo recibido, se incrementa, se torsiona el lenguaje, un lenguaje que ya no sirve para pensar o para hacer, sino que se centra en sí mismo, al no servir para nada exterior; 3) Se agota en sí mismo: posee su propio tiempo y espacio. Tenemos conciencia de estar ocupados en algo distinto, encerrado en sí mismo; 4) Está sometido a unas reglas: crea un orden propio. La libertad y la creatividad inherentes a toda actividad lúdica están encauzadas. Es una creatividad

---

<sup>1</sup> Para un análisis más detallado remito al capítulo I, apartado 3: Una definición descriptiva del juego.

reglada, que asegura la comunicación y la sociabilidad; 5) Es fuente de placer: que tiene su origen en la recurrencia y en la relación entre momentos tensivos y momentos de relajación.

Como factores concomitantes, hay que señalar que: 1) El juego es algo serio: no es simple diversión; es mucho más. El juego puede contener entre sus rasgos la risa, pero no se identifica con ella; 2) Es una constante cultural: la creatividad reglada se convierte en tradición; 3) Va acompañado del secreto: el encanto del juego aumenta con el secreto, al tiempo que refuerza al grupo frente a los demás; 4) Deriva en competición: cuando se comparte, aparece el concepto de 'ganar', y se hace necesaria la presencia de un público.

Han sido muchos los lingüistas y filólogos que se han dedicado a estudiar las funciones y la finalidad del lenguaje en su conjunto. Para Bühler (1967[1934]), por ejemplo, hay cuatro frentes en el objeto total de la lingüística: 1) Acción verbal; 2) Producto lingüístico; 3) Acto verbal; y 4) Forma lingüística. El primero y el tercero están referidos al Sujeto, y el segundo y el cuarto están desligados del Sujeto. Esta es, *grosso modo*, la *Teoría de los dos campos* propuesta por dicho autor. Las funciones del lenguaje, según este mismo autor, son tres: 1) expresión, 2) apelación y 3) representación. Se 'expresa' algo del que habla, se 'apela' al receptor que escucha y se producen en él ciertos efectos, se 'representa' o significa algo. Pero es la *función representativa*, función eminente, la que confiere al lenguaje su carácter estrictamente lingüístico. Posteriormente, Gardiner (1969) introdujo la distinción entre la significación de las palabras y las cosas significadas por esas palabras, y descompuso el proceso de comunicación en cuatro subapartados: 1) el que habla, 2) el que escucha, 3) la cosa de que se habla y 4) las palabras pronunciadas. Dentro de la comunicación oral, Malinowski (1923) propuso una *función fática* y Mukarovsky (1936) una *función estética*. Otros autores como Ogden y Richards, Martinet, Denise y François desde el funcionalismo, Monis desde el conductismo, Halliday con su propuesta del programa sistémico-funcional, y Del Hymes con la antropología lingüística han contribuido al estudio de las funciones del lenguaje con mayor o menor éxito y transcendencia (cf. Huizinga 1985 y Eguren 1987a/b para un análisis más detallado).

Quien ha presentado, por último, un modelo "ideal" de las funciones del lenguaje ha sido Jakobson (1958). Si agrupamos los factores y las funciones propuestas por dicho autor, el esquema puede ofrecer el siguiente cuadro-resumen:

<b>Objetos y Relaciones</b>		
	Representación	
	Expresión	Apelación
	<i>E m i s o r</i>	<i>R e c e p t o r</i>
	CONTEXTOS	
	<i>Función Referencial</i>	
DESTINADOR	MENSAJE	DESTINATARIO
<i>Función Emotiva</i>	<i>Función Poética</i>	<i>Función Conativa</i>
	CONTACTO	
	<i>Función Fática</i>	
	CÓDIGO	
	<i>Función Metalingüística</i>	

Cuadro de funciones del lenguaje de Jakobson (1958).



Es en la llamada *función poética* donde prima la combinación sobre la selección, por lo cual el mensaje –en cuanto tal– cobra predominación sobre los restantes factores. Dentro de nuestros lingüistas, Ynduráin (1974) ha mostrado gran interés por un conjunto indeterminado de hechos del lenguaje, no fácilmente clasificables, y la intención de asignarles unos rasgos comunes para encontrarles un lugar adecuado entre los demás fenómenos del lenguaje. Para ello, el autor considera una variada muestra de fenómenos, que abarcan dos grandes bloques: 1) el área de la tradición oral infantil y de los cancioneros populares, y 2) el de la literatura culta tradicional y de vanguardia. Define la ‘función lúdica’ como un conjunto de ‘palabras’ sin significado, sin función referencial, empleadas con una consciente finalidad ‘lúdica’. Por otra parte, lo lúdico se distingue, tal y como hacíamos referencia anteriormente, por el ejercicio de una actividad gratuita, sin finalidades segundas, ejercida libremente, aunque no por ello exenta de reglas, y entendida como escape o licencia, fuera de los usos habituales. Excluye de la función lúdica los usos en los que hay un contenido de significado por tenue que sea, es decir, los juegos de palabras. De esta forma, y siguiendo el modelo de la *behavioural communication*, la función lúdica se encontraría en una indefinida área prelingüística: “Mi área de observación es, en cierto modo, prelingüística, en cuanto recoge hechos lingüísticos donde el contenido es prácticamente nulo” (Ynduráin 1974: 218).<sup>1</sup>

Por otro lado, para Eguren (1987a) la función lúdica supone una finalidad interna, creativa y dinámica del lenguaje, del mismo rango que las demás funciones. Sitúa la función lúdica dentro del factor MENSAJE porque, y en común con la función poética, muestra recurrencias que conceden autonomía al signo lingüístico; es decir, lo realiza por sí mismo. Sin embargo, la casi total ausencia de función referencial que manifiesta le concede carta de independencia frente a la función poética, que debe sustentarse siempre sobre una base referencial. El esquema de funciones del lenguaje que propone este autor es el siguiente:

---

Referencial / Mostrativa  
Emotiva - Poética / Lúdica - Conativa  
Fática  
Metalingüística  
Comunicativa

---

Cuadro de funciones del lenguaje de Eguren (1987a).

---

<sup>1</sup> Como ya quedó señalado, la función lúdica “se propone, dentro del factor MENSAJE, no como una subespecie, sino como algo netamente distinto de la función poética” (Ynduráin 1974: 218). La ausencia de función referencial es lo que pide un apartado privativo que, en palabras del autor, denominamos *lúdico*. Hay que señalar que en los fenómenos que estudia el profesor Ynduráin sí se aprecia una ausencia de significado, pero no creemos que pueda ser generalizado a la función lúdica. Su propuesta debe ser re-ampliada para incluir en ella las relaciones entre el juego y la lengua en las que participan el significado o el significado y el significante, -donde claramente no hay ausencia de contenido-, sino que, más bien, ese significado ‘lógico’ es sustituido por un haz complejo de significados.

En resumen, creemos que la definición más precisa y acertada, hasta ahora, ha sido la de Eguren (1987a: 152), para quien la función lúdica es “un uso o papel secundario del lenguaje (comunicación más otra cosa) que manipula datos ya existentes y focaliza el factor mensaje del esquema de la comunicación [...] Elabora, torsiona o perfila datos aportados por las funciones primarias: representativa, expresiva y apelativa. Se centra en el factor mensaje, concediendo un valor autónomo al signo, y coincide con la función poética en el empleo de los procedimientos de manipulación lingüística: los recursos a la sobreinformación. Ambas funciones se independizan por criterios externos: la intención lúdica o estética del creador y del receptor, la voluntad de estilo y permanencia de una obra original, la solidificación en géneros, formas y gustos históricos, etc.”.

Por tanto, como ha sido señalado por Ynduráin (1974) y Eguren (1987a/b), la *función lúdica* se puede, y se debe, incluir como función independiente entre las funciones establecidas por Jakobson, aunque con ello rompamos la equilibrada y tradicional simetría del cuadro de las funciones del lenguaje.

### 3. La creación léxica: la (de)formación de las palabras

Uno de los problemas principales con el que nos hemos encontrado a la hora de trabajar en este campo es cómo clasificar y presentar este vasto surtido de posibilidades que entrega la lengua.

Utilizaremos el concepto de NEOLOGISMO con el sentido de ‘palabra de nueva creación’, para la formación de nuevos términos a partir de los distintos elementos léxicos y gramaticales conocidos. Es decir, el mecanismo que dispone el hablante para ampliar los recursos que cada procedimiento ofrece y que el sistema lingüístico permite, con el fin de enriquecer los matices expresivos de su discurso. Esta tendencia a innovar, a no sentirse atado por el código léxico, supone una forma de re-crear la lengua y de potenciar la libertad creadora. El lenguaje coarta y marca unos límites dentro de los que hay que mantenerse para poder comunicarse con los demás. Condicionamiento que impone los cauces por los que debe discurrir la expresión y las reglas a las que atenerse. Si la lengua se ha anquilosado y petrificado, se tiene que ir más allá de los significados habituales y conocidos para infundir un nuevo contenido a las palabras ya *gastadas*: “Puso el asirio las alas del pájaro en el lomo del toro, y el heleno pobló de centauros los bosques mitológicos de sus islas doradas. Combinaron las formas, pero ninguno las creó... algo semejante acontece con las palabras. El poeta las combina, las ensambla y con elementos conocidos incrementa también su linaje de monstruos: El suyo” (Valle-Inclán 1976: 788-89).

Dentro del *neologismo* se puede establecer una división entre neologismo formal y neologismo semántico. El *neologismo formal* es detectable en la estructura de la lengua a causa de la novedad de la combinación de sus componentes, inesperada para el lector-oyente, o de la transferencia de un elemento lingüístico ya formado y perteneciente a otra lengua (un préstamo). El *neologismo semántico* es un rasgo diacrónico de novedad en el significado mientras que su significante permanece inalterado. Su novedad sólo se percibe dentro de un contexto, por ello quizá sea la novedad más difícil de detectar, porque la competencia ‘neológica’ no descansa sobre bases objetivas, sino que varían de un individuo a otro y de una cultura a otra.

No obstante, ambos parten de las posibilidades permitidas por el sistema de la lengua y las realizan de acuerdo con unas reglas analógicas. Se atienen a unas normas y las utilizan; por tanto, este fenómeno se sitúa en el plano de la realización de la lengua, pero se convierte en un hecho individual ya que se adapta la lengua a las necesidades comunicativas y expresivas.

Para evitar al máximo la subjetividad en la fijación de los neologismos en este trabajo, hemos consultado cada palabra en las últimas ediciones del *Diccionario de la Real Academia Española* (DRAE). Aún así, en ocasiones la tarea ha sido bien complicada, a causa del enorme retraso con que la Real Academia Española suele incorporar el uso general que se hace de las palabras en el *Diccionario*.

Acotando nuestro campo de estudio, y puesto que el neologismo semántico busca la imprecisión por medio de un uso inadecuado de ciertas palabras, en las que la vaguedad y la desviación significativas prevalecen sobre la propiedad del contenido representativo, o por medio de la asociación de una palabra con el significante o el significado de otra palabra, para potenciar las significaciones que encierra, en este trabajo nos centraremos en el *neologismo formal*, procedimiento que actúa contra el estatismo y la firmeza de las palabras. Modelado a partir de elementos preexistentes en el sistema lingüístico, como quedó ya apuntado, el *neologismo formal* consiste en unir un lexema con un morfema afijal de acuerdo con unas reglas específicas. De este modo, el afijo se convierte en el elemento determinante de la innovación, y representa la forma común que posibilita la relación con otras formas análogas y ya realizadas. Por este motivo, podemos comprobar que se trata de una creación por analogía, la cual puede estar o no recogida en el diccionario, producida por la aplicación de un procedimiento específico y que no ofrece dificultad alguna en cuanto a su entendimiento. Por todo lo cual origina nuevas posibilidades expresivas y comunicativas en la lengua.

Además, se puede englobar en el mismo apartado el *préstamo léxico*, procedimiento distinto, pero que supone de un modo u otro también una novedad morfológica. Los préstamos, como veremos, son sobre todo del francés y del inglés. Por tanto, el neologismo puede surgir por composición, derivación, préstamo o metáfora, pero siempre apelando a un elemento ya existente en la lengua (palabras o afijos) o en otra.

En nuestro caso, nos limitaremos a estudiar los dos primeros y se tendrá en cuenta que la inclusión de una determinada palabra en los diccionarios bajo la denominación de *familiar*, *popular*, *vulgar* o *ínfima* (entre otras) no parece ser el mejor de los criterios a la hora de fijar un término como *nuevo*. Creemos que, para ello, primero debe ser completado por el contexto en que tal palabra se encuentra, y segundo conocer la intención del hablante–escritor. Por otra parte, hay que dejar claro que lo que parece estar en primer plano no es la motivación intelectual, sino el predominio de ciertos valores afectivos–ponderativos. De esta manera, cuando una persona emplea palabras nuevas lo hace por un consciente deseo de acercarse a la espontaneidad, por determinados supuestos estilísticos, para concretizar lo abstracto, por sarcasmo, por ironía o por degradación de los valores establecidos como ‘normales’. Dichos supuestos se concretan en una serie de fenómenos lingüísticos: procedimientos morfológicos y semánticos.

En definitiva, las creaciones poseen, en realidad, unas connotaciones individuales que pueden variar de un hablante a otro, y están constituidas por las notas de estima–desestima que añaden al valor denotativo de la palabra.

Para terminar con el repertorio de mecanismos del lenguaje en la creación de palabras, señalaremos:

1. La DERIVACIÓN. Es otro de los procedimientos de formación de palabras nuevas, en este caso mediante la adición, la supresión o el intercambio de afijos. En la estructura léxica uno de los componentes carece de independencia y aparece siempre como una forma trabada que está representada por un prefijo o un sufijo.<sup>1</sup> La prefijación presenta una escasa vitalidad en los ejemplos recogidos; las formas más usadas en las voces suelen ser los prefijos *a-*, *des-*, *en-* y *re-*. Por el contrario, la composición es uno de los recursos más utilizados para crear nuevas palabras. Normalmente la forma resultante presenta un valor irónico, humorístico o peyorativo, y además, las palabras pueden tener como base un lexema no habitual en la lengua culta. En ambos procedimientos el vocablo conserva parte de la estructura fónica de la palabra, a cuyo significado remite directamente después de enriquecerse con los matices significativos de otra palabra semejante.
2. La COMPOSICIÓN. Es uno de los procedimientos por el que la lengua se sirve para obtener palabras nuevas; consiste en la reunión de dos o más términos en una sola, la cual casi siempre adquiere un significado que excede al de la simple agregación de los significados de las palabras componentes. Formalmente puede ser: 1) *Propia*, en la cual sólo el último componente recibe accidentes gramaticales (*bocamanga-s*); 2) *Impropia*, en la que recibe accidentes también los otros elementos componentes (*ricos-hombres*). Normalmente en la palabra compuesta los elementos mantienen la integridad de sus significados y significantes respectivos, pero a veces uno de ellos puede ser modificado morfológicamente, aunque siempre de acuerdo con las tendencias de la lengua. El criterio que seguiremos para clasificar las palabras compuestas será el propuesto por Bloomfield (1975[1933]), ya que se ajusta perfectamente a la intención del presente trabajo.<sup>2</sup> Se puede distinguir entre *compuestos sintácticos* y *compuestos asintácticos*. En los primeros, la relación gramatical es la misma que la de las demás palabras en la frase (*sacacorchos*). En los segundos, la forma de relacionarse sus miembros no tiene paralelo en la sintaxis de la lengua española (*coche-cama*).
3. Si bien no trataremos los casos de EUFEMISMO y de REDUCCIÓN DE PALABRAS en el presente trabajo, hemos creído necesario introducir un apartado específico dentro de este punto para completar la función *creativa* de la lengua que pretendemos mostrar. El

---

<sup>1</sup> La derivación puede dividirse en: 1) *progresiva*, si el término procede de un nombre o de un adjetivo; 2) *regresiva*, si lo hace de un verbo; 3) *impropia*, cuando no hay cambio de forma en la palabra, pero desempeña nuevas funciones (*un quijote*); 4) *simple*, si un sufijo se añade directamente al tema la derivación; y 5) *compleja*, siempre que se interponen otros afijos en la palabra (cf., entre otros, Kany 1962, Náñez Fernández 1973, Lázaro Carreter 1984, Pato 1998).

<sup>2</sup> La palabra que resulta de una composición puede ser clasificada de otra manera. Normalmente se habla de: 1) *copulativa*, cuando aparecen dos nombres enumerados; 2) *determinativa*, dividida a su vez en a) dependiente: el primer elemento está en relación causal con el segundo (*coche-bomba*), b) descriptiva: si un elemento cualifica a otro, y c) atributiva: cada componente es explicador del otro, y el primero carece de inflexión (*físico-químico*); 3) *posesiva*, donde el adjetivo indica una cualidad poseída por un nombre; 4) *iterativa*, si se repite el componente para reforzar el énfasis (*rico-rico*); y 5) *en contacto* (*aguardiente*), (cf. Bloomfield 1975[1933], Kany 1962, Bustos Tovar 1966, Náñez Fernández 1973, Lázaro Carreter 1984, Pato 1998).

*eufemismo* es el fenómeno lingüístico mediante el cual se esquivan algunas palabras o se sustituyen por otras, para evitar determinados términos, sobre las que recae algún caso de interdicción lingüística. En realidad es la presión, tanto externa como psicológica, la que aconseja evitar el uso de determinadas formas. Sincrónicamente, el eufemismo es un caso de sinonimia: dos términos, en un momento determinado, significan lo mismo. La definición que ofrece Senabre (1971: 185) del eufemismo es bastante esclarecedora: “sincretismo léxico resoluble, producido en el plano del contenido y al nivel del emisor, y del que sólo se manifiesta el término extensivo o no marcado”. Se puede establecer una clasificación del fenómeno según criterios formales, y así distinguir entre: 1) *Eufemismos denotativos*: antes de adquirir el valor de sustitutos eufemísticos, existían ya en el código con un significado que luego pierden accidentalmente para adquirir el del término sometido a interdicción. Pueden recuperar en cualquier momento su significado primitivo; 2) *Eufemismos no denotativos*: existen como deformaciones de la palabra vedada, que, sin embargo, mantiene su lexema o parte de él, de tal modo que la forma resultante puede ser reconocida. Por tanto, en 1) el cambio afecta al lexema y se adopta una forma ya existente a las necesidades particulares de la comunicación. Para ello se utiliza la semejanza fónica, el trasplante (con cultismos y términos genéricos) y los circunloquios con un matiz irónico-humorístico. Por otra parte, en 2) la modificación se produce en el morfema derivado por medio de la adición, el cambio o la supresión de sufijos.

Según los ejemplos documentados en nuestro corpus, podemos señalar que predominan los términos eufemísticos y las expresiones irónicas, sobre todo en aquellos nombres en donde la proximidad fónica con la palabra evitada confiere un valor lúdico evidente, así como el léxico animalizador. En este último caso, se intenta asimilar las acciones o las cualidades humanas a nombres de animales, para resaltar las notas peyorativas de la persona. Es un procedimiento muy utilizado en lo grotesco: asimilar al Hombre con animales para ofrecer una visión deshumanizada de la sociedad, y resaltar los matices despectivos de la misma. También es un recurso consciente de la estética esperpéntica, sobre todo en Valle-Inclán, (*esa es una 'pájara'*), que se desarrolla incluso con cualidades morales (*es un 'roña'*) (cf. Senabre 1971, Gooch 1974, Ruiz Fernández 1981, Pato 1998). En cualquier caso se trata de degradar a la persona mediante un procedimiento lingüístico, empleando el eufemismo con claro valor injurioso. A modo de ejemplo anotaremos los siguientes términos eufemísticos de nuestro corpus: *Fuchinga*: “nos encontramos en ocasiones con sorpresas nada agradables. La última de ellas ha sido la de toparnos de golpe con la **fuchinga** del joven Bofill, mostrada en todas sus flexibilidades, ángulos y requiebros”; *Mazorquilla*: “Como me decía un taxista que esta mañana me ha llevado hasta la emisora de radio: ‘A ese tío le han dado pasta por enseñar su **mazorquilla**’”; *Pirula*: “ni mi cuñado ni Butragueño cobran por pasear la **pirula**” (*Us.*: 236-237); *Pelandusca* y *Suripanta*: “Mi bisabuela [...] cuando quería referirse a una dama ligera de cascos, o sea, casquivana y de tan fácil encame como las mieses y las liebres, usaba optativamente una de estas dos palabras, cada una de las cuales tiene su matiz propio: **pelandusca** y **suripanta**” (*Camp.*: 27). Como vemos en estos ejemplos, tanto en el caso de

*suripanta*<sup>1</sup> como en los otros, la adopción y uso de la palabra (término eufemístico) se debe a una atracción afectiva para evitar un tabú (*pene*, en el primer caso, *puta*, en el segundo). Parece que, en ningún caso de los apuntados, se trata de hacer presente la maestría sobre la palabra por medio de la creación léxica, sino que, más bien, se pone de manifiesto que la lengua es un instrumento válido para transmitir una visión concreta de la realidad; a diferencia de lo que ocurre con los afijos y, en menor medida, con las palabras compuestas. La *reducción de palabras*, el segundo de los procedimientos presentados en 3), es un rasgo propio de las jergas, sobre todo de las 'delinquentes', como medio idóneo para evitar la comprensión de otros hablantes ajenos al grupo, y también es propio de las formas infantiles de disimulo fonético. Como quedó apuntado, el fenómeno de *reducción de palabras* excede los límites de este trabajo; sin embargo, señalaremos algunas ideas de carácter general. En primer lugar, se puede indicar que los originales medios de *ocultación* se han ido perdiendo con el paso del tiempo, por lo que hoy en día el fenómeno se ha extendido a los estratos bajos de la sociedad, como rasgo propio de la lengua popular.<sup>2</sup> En segundo lugar, la abreviación o reducción de palabras hace más eficaz la expresión en ciertos contextos, ya que se entiende la expresión completa antes de que sea pronunciada del todo, quedando únicamente las sílabas enfáticas sin cambiar el significado de la palabra. Como ha sido estudiado por Stern (1988), el fenómeno puede dividirse en: *cortes* y *supresión*. Los cortes incluyen la apócope, la aféresis y la síncopa, y la supresión es la desaparición completa de una palabra. Veamos unos ejemplos. *Sudaca*: "Y he observado la capacidad de los españoles para cambiar su actitud, en principio altanera, respecto a 'esos **sudacas**' que demuestran día tras día ser mejores que ellos" (*Us.*: 171); *Masoca*: "La [vida] cómoda y la incómoda. A la primera, por costumbre, me apunto yo, y a la segunda, Fernando Sánchez Dragó, que es algo **masoca**" (*Us.*: 209); *Fecé*: "De esto sabe mucho el Barcelona **fecé**" / "Cruyff parece que será la pieza que le faltaba al Barcelona **fecé**" / "Los futbolistas del Madrid (**fecé** también) ya hablan" (*C.* 1659: 4.); "Se está poniendo la **có**, como para irse de **Espá**. El Gobierno no **gobier** y no sirve para **na**, por mucho que Jordi **Pu** y el muy reverendo **Arzá** opinen que no es **momen** de abandonar a **Gonzá**. Los jueces están que **tri**, por no decir **cabreá**, unos salen en la **pren** más que Rocío **Jurá** hablándonos de su **bó** con el diestro Ortega **Cá**; más que Gunilla von **Bis** en los meses de **verá**; más que la Preysler y **Bo** con Chábeli y con **Tamá**..." (*Us.*: 278-279).<sup>3</sup>

Una vez terminado este repaso teórico, nos centraremos ahora en los procedimientos que manifiestan una manipulación caprichosa sobre el código lingüístico para dar un mayor relieve e intensificación al enunciado, siempre con fines primordialmente lúdicos. Los procedimientos de creación que trataremos, que entran dentro de lo que Seco (1970)

---

<sup>1</sup> El término aparece en la zarzuela de Eusebio Blasco *El joven Telémaco* (1886) como eufemismo de "hembra ligera". Recordemos el ejemplo de Reyes (1942[1929]: 216-7): "Suripanta-la-suripanta/ maca-trunqui-de somatén/ Sun fãribum-sun fãriben,/ maca-trúpitem-sanfãsinén./ Gri-qunqui,/ ¡maca-trunqui!! Suripantén.../ ¡suripén!! Suripanta-la-suripanta/ melitónimen-¡son-pen!".

<sup>2</sup> Biaggi y Sánchez Escribano (1937) opinan que este procedimiento se populariza en español hacia 1917-1919. Cf. también Bernaldo de Quirós y Llanas Aguilaniedo (1901) para el caso de Madrid.

<sup>3</sup> El artículo de Alfonso Ussía, publicado en ABC (01-II-1995), está plagado de reducciones de palabras y abreviaturas. No se reproduce por entero para no cansar al lector, y no se reconstruyen los términos 'reducidos' ya que son fáciles de adivinar por el contexto.

denomina *comicidad subjetiva*,<sup>1</sup> son la sufijación y la prefijación. Mecanismos ambos de juego lingüístico que muestran el empleo libre y personal que hace el hablante–escritor del sistema. Como *estoglosias*<sup>2</sup> de la frase que son “cada palabra lleva en sí dos valores: intelectual y afectivo. Cuando la emotividad domina a la intelectualidad, cuando el estado emocional es muy intenso y no se encuentra palabras equivalentes a esa intensidad nueva o inusitada, se echa mano de estoglosias para exteriorizarla” (Senet 1911: 162-3). Son, por tanto, voces inexistentes que duplican el significado conceptual o el significante formal, y que aportan un nuevo sentido; están sometidas a reglas, puesto que hay que mantener un código común que posibilite la comunicación; son palabras con una base léxica y construidas sobre los esquemas fonológicos, morfológicos y sintácticos del sistema. Por tanto, los nuevos términos pertenecen a categorías léxicas que forman sistemas abiertos y flexibles (Nombre, Adjetivo, Verbo y Adverbio), y pueden soportar frecuentes añadidos, influjos y pérdidas y ser enteramente comprendidos por el oyente-lector. En definitiva, son elementos léxicos que no ‘existen’ pero que podrían perfectamente legitimarse, ya que pertenecen al lenguaje como ‘posibilidades’.

#### 4. La invención y creación de palabras en español

Las palabras nuevas, en cualquier idioma, se han creado por procedimientos normales unas veces, y por procedimientos arbitrarios, otras. Ambos mecanismos de creación son propios del sistema, y el ‘creador’ tiene un sentimiento claro de las posibilidades compositivas y significativas de la lengua en cuestión. De este modo, el escritor–hablante maneja a su capricho la lengua y el lector–oyente entiende el juego de palabras que tiene lugar. No obstante, la gran mayoría de estas formaciones no han entrado todavía en la lengua general, son voces *inventadas*, *voluntarias* y *jocosas*.<sup>3</sup> En ocasiones no responden a una necesidad racional y nominativa, sino a una necesidad afectiva y expresiva. Es decir, cuando se quiere plasmar esa necesidad en palabras y frases que sean capaces de provocar efectos cómico–lúdicos, y un contenido afectivo–conceptual integrado por las reacciones del hablante–escritor ante las personas y cosas en que se halla incluido. Hay ejemplos, no obstante, en los que no se percibe el contenido intelectual pleno, sino sólo el valor enfático. Debido a que este valor se va disipando con la repetición del término (su rutinización), la expresión se reemplaza continuamente con

---

<sup>1</sup> La distinción que establece Seco (1970) entre etimología popular *interna* y etimología popular *externa* nos parece de gran precisión y utilidad: La ‘interna’ está constituida por palabras cuya transformación se debe a asociación mental con otras de la misma familia léxica que tienen con ella semejanza, pero no igualdad fonética: sería el caso de *antiguario*. La ‘externa’, en cambio, está constituida por palabras cuya transformación resulta de la asociación con otras de distinta familia léxica que presentan con respecto a ella alguna semejanza fonética, por ejemplo, *burrocracia*.

<sup>2</sup> Con mayor precisión, serían “innovadores de la forma”, tal y como señala Senet (1911: 37). La utilización de estos recursos en el adulto, según este autor, “sólo puede explicarse por una perduración de cierta dosis de afectividad infantil [y] caracterizaría a los sujetos con alma de niño”.

<sup>3</sup> No se puede saber si, con el paso del tiempo, las voces nuevas formarán parte del léxico común. De ser así, podría ocurrir lo mismo que sucedió con el llamado ‘género chico’, que “renovó el lenguaje escénico, inventó neologismos que no lo parecían, ya que eran vocablos y locuciones ‘en potencia’, y que, una vez empleados en el sainete, pasaban al público, y de éste fluían al pueblo y se convertían, dentro del Madrid castizo, en frases de uso corriente” (Bleiberg 1977: 387).

nuevas intensificaciones. De este modo, la palabra pierde el significado conceptual y se convierte en puro transmisor de emoción, que pondera el grado de excelencia de una persona o de una cosa.

En la creación de palabras sobre la base del material léxico ya existente nos centraremos en los neologismos<sup>1</sup> que no parodian una palabra concreta, sino un esquema común a varias palabras. Con ello se consigue remedar el esquema formal y semántico del grupo: “Con estos neologismos, formados por derivación o composición [...] se consigue expresar entidades imaginarias equivalentes a otras entidades de la realidad, o dar una interpretación fantástica de cosas o procesos reales que ya tenían adecuada formulación en la lengua” (Alarcos García 1955: 452).

La SUFIJACIÓN. Hoy en día es uno de los procedimientos de multiplicación léxica de mayor vitalidad, sobre todo nominales, con los sufijos **-ado**, **-ismo**, **-azo**, y adjetivales con **-al**. Presentaremos, a continuación, las palabras documentadas en nuestro corpus de manera alfabética y por sufijos:

**-ABLE:** Sufijo de adjetivos verbales (<-BILIS) que indica ‘posibilidad pasiva’; es decir, capacidad o actitud para recibir la acción del verbo, o bien ‘cambio de estado o cualidad’.<sup>2</sup> *Ministrable* (MINISTER): Dícese de la persona en quien, sin haber sido ministro de un departamento, se aprecian probabilidades y aptitud para serlo; es ‘suceptible de ser ministro’.<sup>3</sup> “[Niño] como vuelvas a llamar **ministrable** al flotador, te mando a estudiar” (C. 1669: 17). *Abofeteable* (de bofetada; ing. buffet) y *Fumable* (FUMARE): “Como uno que yo me sé, que nada entre dos aguas. Y sabe guardar la ropa. Del mejor paño inglés, por supuesto, que por algo pertenece al casillero de los **abofeteables**. Y admite contenedores de vegueros con humidificador, para que los **fumables** no se le vuelvan moho” (C. 1665: 15). *Enchufable* (onom. *chuf*; enchufar): “Siempre ha habido enchufados **enchufables**, y enchufados enchufadores, como enchufados elogiosos, enchufados discretos, enchufados mejorables y enchufados discrepantes” (Us.: 139).

---

<sup>1</sup> Utilizaremos en parte la clasificación de Alarcos García (1955). En este artículo el autor estudia la sustitución de una palabra por otra palabra impuesta por el sentido de lo que se está diciendo, o por la situación que se presenta. Para ello, distingue cinco tipos de neologismo: 1) *Neologismo por condensación*, donde se espera una idea que normalmente se formularía con un grupo de palabras. Es un mecanismo propio de los juegos de palabras, al principio sorprende y confunde al lector, pero se desvanece y resulta cómico por la contraposición que se aprecia. 2) *Neologismo por comparación condensada*, acuñado para condensar una comparación entre dos entidades (A-B): ‘A se presenta a la mente como B más una nota propia de A, y esta representación se formula condensadamente en una nueva palabra troquelada sobre el esquema del significante del término B’. 3) *Neologismo por adaptación al tema*, se adapta el vocablo a las circunstancias. 4) *Neologismo por juego de palabras*, para hacer piruetas verbales con valor expresivo. 5) *Neologismo por diferenciación expresiva*, cuando se desea expresar en una forma más chistosa o agresiva los conceptos.

<sup>2</sup> Cf. Val Álvaro (1981), donde se estudia la frecuencia de uso y la variedad significativa del sufijo para expresar la modalidad: “en cuanto formante productivo atribuye valores que se hallan relacionados con los verbos modales” (*poder*, *merecer*, *deber*). El significado del sufijo puede ser de ‘posibilidad, necesidad u obligación desde una perspectiva pasiva o valor activo’ (*aconsejable*), o ‘instrumental, causal’ (*servible*).

<sup>3</sup> Algunos adjetivos han sufrido una especialización semántica y han cambiado de categoría: *contable*. Lo mismo puede haber ocurrido con *ministrable*.



–**ADO**: (<-do), sufijo de adjetivos y sustantivos verbales y denominales que expresa la ‘presencia de lo significado por el primitivo’ [*vertebrado*], ‘semejanza’ [*nacarado*], ‘acción o efecto’ [*afeitado*], ‘dignidad o cargo’ [*receptorado*], ‘conjunto de personas o cosas de la misma clase’ [*alumnado*], ‘capacidad del primitivo’ [*cucharada*].<sup>1</sup> *Ajamonado* (de *ajamonarse*, a- + *jamón*; fr. *jambon*): “el Príncipe de la Paz iba hacia el cenit del poder y la gloria y ya en los primeros cuadros anuncia los **ajamonados** muslos y la prominente barriga que luce en los últimos” (*P.F.* 9: 7) [Cualidad]. *Idiotado* (IDIOTA): “Terminamos **idiotados** la noche en Boccaccio-Dos” (*P.F.* 9: 12) [Cualidad o conjunto de idiotas]. *Minifaldado* (de *minifalda*): “Pronto noté sobre mis muslos **minifaldados** la mirada incisiva de un hombre barbado y de nariz húmeda” (*P.F.* 9: 31). *Cocteladas* (ing. *cock-tail*; cóctel > ‘explosivo’), *Etcetereradas* (ET + CETERA): “Después de las pedradas, pintadas, **cocteladas** y **etcetereradas** contra las librerías a lo largo y a lo ancho de etcétera, parece que van a poner remedio” (*H.L.* 133: 2). *Prohombradas* (de *prohombre*: ‘el que goza de especial consideración entre los de su clase’): “hizo la apología, con unas emotivas palabras, de su amiguete Juan de Dios, de profesión sus **prohombradas**” (*C.* 1663: 11). *Entripado* (TRIPADA, tripa): “Si no reacciona el Prohombre **entripado** [...] hay un sillón vacante” (*C.* 1667: 11). *Encollarada* (COLLARE, collar): “la estatua de Alcántara aparece **encollarada** de laurel” (*Camp.*: 59). *Gijonada* (de Gijón): “Todos conocíamos sus inclinaciones homosexuales, y era uno de los mariquitas más reconocidos de la bohemia de la **Gijonada**” (*Camp.*: 136). *Despechugada* (de *pecho*, *pechuga*): “Porque eso que se ha montado en Marbella con José María Ruiz Mateos de promotor, una madurita rubia **despechugada** y una hija entradita en carnes [...] suena a camelo” (*Us.*: 191). *Matrimoniadas* (MATRIMONIUM, matrimoniar): “Ana se quedó de monja buena, y Elena y Mauricia, que llevaban muchos años **matrimoniadas** con Dios, decidieron casarse” (*Us.*: 270).

–**AIRE**: La terminación en –aire puede tener una interpretación diferente según si el vocablo aparece o no fuera de contexto. El ejemplo documentado es *frigidaire* (FRIGIDUS; fr. *frigide* > *frigidaire* ‘nevera, frigorífico’) [<*donaire* (DONARIUM)]: “Leemos a escondidas los periódicos de los años cuarenta, que los tienen conservados en un **frigidaire**, lo que la abuela llamaba el *frijoder*”. (*H.L.* 129: 6) [<frigorífico].

–**AJE**: Es un sufijo de sustantivos abstractos con un significado de acción o de cualidad. Como sufijo de sustantivos colectivos presenta un matiz despectivo e intenso [*animalaje*]. A pesar de ser un sufijo de gran productividad sólo hemos encontrado un ejemplo. *Chiquillaje* (CICCUM; chico, chiquillo): “disfrazado de **chiquillaje**, galletón, carajillo de vela” (*Car.*: 286).

---

<sup>1</sup> En Hispanoamérica también puede indicar ‘acción propia y característica de una clase de personas o animales indicada por el primitivo’ (*muchachada*). Con cierta frecuencia, se pueden escuchar también en España palabras de este tipo.

–**AL**: En adjetivos indica ‘relación o pertenencia’ [*cultural*], en nombres ‘lugar en que abunda o donde se encuentra el primitivo’ [*arrozal*]. Puede significar también ‘cantidad de lo designado por la base’. *Pazional* (PAX-PACIS, paz): “Ha sido un crimen **pazional**. En defensa de la paz” (*H.L.* 124: 11) [< pasional, pasión]. *Apartamental* (it. appartamento): “Aquello no era una bacanal sino una orgía, y sí una monumental cutrería **apartamental** y celulítica” (*Us.*: 111).

–**AMEN**: Este sufijo es propio de sustantivos tomados del latín [*dictamen*]. En sustantivos españoles indica ‘colectividad’ [*pelamen, maderamen, velamen*]. *Piernamen* (PERNA, pierna). *Pechamen* (PECTUS, pecho). *Prepuciamen* (PRAEPUTIUM, prepucio). *Bragamen* (BRACA, braga, bragueta): “que dice la Rosalía que con falda hasta los tobillos no se puede trabajar el género, que los hombres se fijan mucho por el **piernamen**...” (*H.L.* 128: 5); “como lo mío es el Ministerio no entiendo mucho de esas cosas, hale, con todo el **pechamen** fuera...” (*H.L.* 133: 9); “un taxista del Puerto de Santa María que en los tiempos de Alfonso XIII fue capaz de alienar, por motivo de una apuesta, nueve duros sobre la piel de su **prepuciamen**” (*Us.*: 237); “Tampoco el **braguetamen** de las celulíticas compañeras de orgía es responsable de sus desdichas” (*Us.*: 112).

–**ANO**, –**ENO**: Sufijo de adjetivos para señalar ‘procedencia’, ‘pertenencia’ o ‘adscripción’: *Feliciano* (FELICITAS): “todos quieren despedir el año echando un par de **felicianos**” (*H.L.* 133: 5) [<coitos].

En Quevedo aparecen varios ejemplos de utilización de este prefijo con el valor de ‘natural, partidario, secuaz’ [*italiano, culterano*]: “fundar la nueva secta del dinerismo, mudando el nombre de ateista en **dineranos**”; “Juntáronse legiones de **arbitrianos** en el teatro del palacio”; “los **tabacanos**, como luteranos, si le toman en humo, haciendo noviciado para el infierno; si en polvo, para el ramadizo”.

El caso de *entrenos* es propiamente un ejemplo de reducción de palabras, pero en este contexto –**eno** es utilizado como sufijo: *Entrenos* (de entrenar, fr. entraîner; entrenamientos): “Lo del trasvase del Ebro tiene preocupados a los jugadores aragoneses, quien estos últimos días han estado más por esto que por los **entrenos**” (*P.F.* 9: 20).

–**ANCIA**: [-ncia, (-NTIA)], sufijo de nombres femeninos abstractos. Su significado viene determinado por la base derivativa. En formas humorísticas puede indicar ‘conjunto de lo designado por el primitivo, de la misma clase’. Si el participio acaba en –ANTE, el sufijo adquiere la forma en –*ancia* [*importancia*], y si lo hace en –ENTE, –IENTE toma –*encia* [*dependencia*]. *Mortencia* (MORS-MORTIS, muerte). *Gafancia* (gafar): “comenzó su disertación sobre el atrevido tema que él tituló: “Vivencia y **mortencia** de la existencia de objetos concretos con abstracción de galaxia” (*C.* 1669: 18); “Además, eso de la **gafancia** es creencia de ignorantes, impropia de personas cultas como nosotros” (*Camp.*: 134).

–**ANTA**, –**ANTE**: Sufijo de adjetivos verbales que ‘ejecutan la acción expresada por la base’ o indican ‘agente’ [*comediante*].

Si se sustantivizan y lexicalizan generan una forma femenina en *-anta*: *Alternanta* (ALTERNARE). *Postulanta* (de postular), ‘mujer que pide ser admitida en una comunidad religiosa’, pero en nuestros ejemplos no es aceptable este significado. *Lechante* (de lecha, leche). *Nonchalante* (no + git. chalar = no enloquecer, no enamorarse). *Aullantes* (ULULARE). *Biodegradante* (de biodegradación). *Enanizante* (NANUS, enano). *Tronante* (TORNARE, tronar). *Abracadabrante* (fr. abracadabrant), palabra cabalística ‘muy sorprendente y desconcertante’: “no había manera de diferenciar a una santa esposa retro de una **alternanta** igualmente retro” (H.L. 128: 9); “rezábamos una jaculatoria en el tranvía, cuando nos caía enfrente una **alternanta** de buena pierna que se bajaba seguro en Callao. Ahora, cuando veo una **alternanta** de buena pierna [...] me acerco a ella con las cinco mil del arancel” (H.L. 133: 11); “yo siempre quiero quedar con la **postulanta** para salir a tomar la copa y realizarnos un poco, pero las **postulantas** suelen ser muy de derechas [...] Massiel, que es una **postulanta** que está de muerte y dan ganas de quitarle la hucha, quitarle las chinchillas, quitarle todo y nombrarla Miss **Postulanta**” (H.L. 133: 4); “¿Entiende usted de vinos? [...] hay vino **lechante**” (C. 1659: 19); “El reo no dijo ni mu. Despegó una mueca **nonchalante** y una gota de sudor perló su frente” (C. 1663: 15); “No lo dudó ni un instante más. Ante la mirada feroz de cuarenta mil jueces **aullantes** ‘Coquirri’ libó la acre esencia de un anillo letal” (C. 1669: 13); “Límpiese la mente a menudo con un detergente **biodegradante**” (H.L. 128: 4); “hubo que ir a Alemania [...] partirse el pecho para que los chicos se librasen del yugo **enanizante** de la leche en polvo americana [...] para que te salga así la niña” (Rev. 16-II-97: 90); “El holandés **tronante**, contante y sonante ha dicho que el Real Madrid ganaba las competiciones por decreto ley” (Us.: 203); “Con eso no tenía el pobre Gerardo ni para un colmillo porque disponía de un saque verdaderamente monumental y **abracadabrante**” (Camp.: 105).

–**ARCIO/ –ORCIO**: El único ejemplo registrado es *papelorcio*, y aparece en un fragmento de una conversación con fonética andaluza: *Papelorcio* (de papel, papeles): “Güeno, hombre, güeno, no ze pong'uté azí. Uté ze quea aquí con zuz **papelorcio**, nuzotro no vamo” (C. 1663: 6) [por analogía de comercio > bebercio; de consorcio > papelorcio].

–**ARIO**: En adjetivos indica ‘relación con la base derivativa’ [*bancario*] y en nombres ‘profesión’ [*boticario*], ‘lugar donde se guarda lo designado por el primitivo’ [*campanario*], ‘persona a quien se cede algo’ [*concesionario*]. *Chabolario* (fr. geôle, vasco. txabola):<sup>1</sup> “se incineraban al por mayor los desperdicios, planicies muertas, lunares, cenicientas, que se extendían de **chabolario** a **chabolario**” (C. 1659: 19).

En Quevedo encontramos formas analógicas con el sufijo *-ario* ‘colección’ [*diccionario*, *recetario*]. *Disparatario*: “Lleva un **disparatario**, como vocabulario, para interpretar y traducir las demás jerigonzas que parlan el Alcarán macarrónico” (*La culta latiniparla*).

–**AZA/ –AZO**: Como sufijo tiene diversos valores: aumentativo ‘de tamaño o calidad’ [*perrazo*, *mujeraza*], ‘despectivo’ [*aceitazo*], ‘golpe dado con lo designado por la base

<sup>1</sup> Una vez más, el *DRAE* recoge *chabolismo*: ‘abundancia de chabolas’, pero no *chabolario*.

derivativa' [*porrazo*], 'golpe dado en lo designado por la base' [*espaldarazo*], 'acción propia de la persona'. *Gatillazo* (<gato, 'golpe que da el gatillo en las escopetas y otras armas de fuego, especialmente cuando no sale el tiro'). *Pepinazo* (<pepino, 'cosa insignificante'): "Dicho gato -o gatillo, o **gatazo**, o **gatillazo**: según la intensidad del fraude- ha causado gran indignación entre los consumidores de lunas de miel" (*H.L.* 126: 11); "a don Gerals Ford le han pegado el **pepinazo** en las elecciones con un balón de rugby" (*H.L.* 133: 5).

–**COLA**: (COLERE: 'cultivar, habitar'). Con el significado de 'que cultiva o cría' [*avícola*], 'que habita en' [*cavernícola*]. También 'en forma de': *Cerdícola* (cerdo): "Ya aludimos en otra crítica a este asunto, pero es que después se sumó al conflicto **cerdícola** el borrequil" (*C.* 1669: 2).

–**COPIO**: (<(S)COPIO. Del gr. skop-: 'ver'). El significado es el de 'instrumento para ver o examinar' [Telescopio>]: *Pildorescopio* (PILLULA; píldora, y píldora anticonceptiva). *Futuroscopio* (de futuro): "Nuevo invento: El **Pildorescopio**" (*H.L.* 128: 8); "**Futuroscopio** portátil" (*H.L.* 128: 9).

–**CRACIA**: (Del gr. kratía: 'dominio, poder'). *Cuernocracia* (CORNU, cuerno): "Ganaderos, toreros retirados todavía jóvenes, con estómagos elásticos y aspecto de superman. La '**cuernocracia**' de Unamuno" (*Car.*: 159); "ha surgido una prensa independiente que, según los más cualificados portavoces de la **cuernocracia**, está *haciendo mucho daño a la Fiesta*" (*Car.*: 160).

–**DROMO**: (<-DROMOS. Del gr. dromos: 'carrera', 'lugar destinado a'). *Croquetódromo* (fr. croquette, croqueta): "Hablando de libros [...] dijo en el **croquetódromo** de lanzamiento: –Reconozco que los libros le han salido al editor delagaditos y amueblan poco" (*C.* 1663: 17), [por analogía con hipódromo].

–**DUCTO**: (<-DUCTUS, DUCO: 'conducir, conducción'). *Naranjoducto* (ar. naran^ya, naranja): "Se inicia la construcción de un **Naranjoducto** que una Murcia con Toledo" (*C.* 1667: 8), [por analogía con el Acueducto Tajo-Segura].

–**ENSTEIN**: (Del gr. -ítes> -ita). Crea gentilicios y antropónimos: *Turkenstein* (<Turkestán, turco): "el doctor **Turkenstein**, especialista en trasplantes de tejidos vivos" (*C.* 1665: 24) [por analogía con Frankenstein].

–**EO**: (<-EUS). Forma adjetivos latinos que poseen varios significados: 'perteneciente o relativo a', 'de la naturaleza de' [*lácteo, marmóreo*]. Con verbos en *-ear* señala 'acción' y es frecuentativo: *Bisbeo* (onom. bisbis, bisbisar, bisbiseo), 'susurrar, hablar entre dientes,

musitar'. *Pasteleo* (de pastelear), 'contemporizar por miras interesadas'. *Pateo* (de patear), 'en señal de enojo o deagrado'. *Palpucheo* (de palucha, paluchear), 'charla frívola y sin sustancia', 'parlotear': "Hay quien se adormece con el **bisbeo**..." (C. 1663: 7); "Se decía de él que presumía de donjuán, pero que con las mujeres no pasaba del **palpucheo** y la paja" (Camp.: 99); "Algunos grupos de españoles republicanos [...] acudían al teatro a reventar la conferencia, organizar el **pateo** e incluso a tirar tomates y huevos al conferenciante" (Camp.: 172); "Ayer, hice aquí una mención muy elogiosa del profesor Muñoz-Alonso. Hoy debo rectificar terminantemente mi apresurado juicio. Ese sujeto Muñoz-Alonso tiene una amorfa tendencia al **pasteleo**" (Camp.: 217).

–**ER**: Como sufijo inglés hace referencia a 'oficio, ocupación' [*baker*: panadero], 'natural de' [*islander*: isleño], 'el que hace, ejecuta o causa' [*buyer*: comprador]: *Handicaper* (ing. to handicap: 'estorbar, poner trabas a'), 'estado físico o defecto'. *Peseter* (de peseta, antigua moneda española), 'sitio u objeto en que hay, está, abunda, se cría, se deposita, se produce o se guarda lo designado por el primitivo'. *Frijoder* (fr. frigorifère; vid. **frigidaire**) (<-ARIA): "Para la Copa debería nombrarse un '**handicaper**', como en el hipódromo" (C. 1665: 4); "En menos de un mes han sido asaltados el 'Banco **Peseter**', el 'Ahorrativo Popular' y el 'Manipulador del Norte' (C. 1666: 3), [Banco Santander > Banco Peseter].

–**ERÍA**: En nombres heredados del latín indica 'colectividad, pluralidad' [*palabrería*], 'condición moral' de signo peyorativo [*holgazanería*], 'oficio o local donde se ejerce' [*conserjería*, *joyería*], 'acción o dicho característico del primitivo' [*niñería*, *tontería*, *cacería*], 'cualidad': *Almorranería* (\*haemorrhoea, almorrana; hemorroide). *Clownerías* (ing. clown; clon: 'payaso; rústico, patán'). *Lamasería* (tibet. blama, lama: 'sacerdote de los tártaros occidentales'). *Futbolería* (ing. football; fútbol, futbolero). *Sexiblería* (de sexo), por analogía con *palabrería*: 'abundancia de palabras vanas y ociosas'. *Cutrería* (de cutre: 'tacaño, miserable'). *Pezonería* (PEDICIOLUS, pezón). *Mariconería* ('cualidad de maricón'). *Granujería* ('conjunto o acción propia de granuja'): "Arrepentido de su vida anterior decide irse a curar enfermos a una **almorranería** africana" (H.L. 133: 6); "Los payasos soviéticos, por órdenes superiores han sido liberados de las '**clownerías**' burguesas..." (C. 1663: 14); "En el Tíbet hacía mucho frío. Quise quemar una **lamasería** pero no pude porque era de piedra" (C. 1663: 12); "Señores de la **futbolería**: nuevamente no estamos en los mundiales, pero nos han hecho batir el récord de hartura" (C. 1669: 4); "A mi no me vengas con **sexiblerías**" (C. 1669: 15); "Aquello no era una bacanal ni una orgía, y sí una monumental **cutrería**..." (Us.: 111); "Y eso sí, la **pezonería** altiva y el canalillo vienen marcados para luego decepcionar" (Us.: 241); "La **granujería** y miseria moral de esta pandilla de 'intelectuales progresistas', de farsantes en toda regla, no puede ser recompensada con el silencio" (Us.: 149); "Generosos los jóvenes que dedican un año de sus vidas a un deber de todos. Lo contrario es egoísmo, insolidaridad y **mariconería** conceptual" (Us.: 163).

Quevedo utiliza con frecuencia el sufijo para crear palabras con el significado que aporta: 'calidad, condición' [*caballería*], 'producción, generación' [*ganadería*], 'lugar de una ciudad donde se hallan establecidos los de un mismo oficio, o donde vive aparte gentes de otra raza y religión' [*zapatería*, *judería*]: "Hay praticantes de cornudos y aprendices de

**maridería**"; “[es] el primero rey zurdo que en Poniente/ Se ha visto, por honrar la **zurdería**”; “era tan inmensa la **arbitrería** que producía aquella tierra, que los niños en naciendo decían arbitrio por decir taita”; “y que, según hay calvos,/ que como hay zapatería,/ ha de haber **cabellería**/ para poblallos allí”; “y que fuera muy grande providencia/ que, como en Roma tiene judería/ para apartar esta nación dañada,/ tuviera este lugar **cornudería**”.

–**ERÍO**: Crea nombres deverbales o denominales para indicar ‘acción o efecto’, ‘situación o estado’ [*cautiverio*] y ‘lugar’ [*beaterio*]. *Mujerío* (MULIER, mujer), ‘conjunto de mujeres’. *Rojerío* (de rojo, rojizo). *Monjerío* (de monja, monjío), ‘conjunto de monjas’: “Ana, Elena y Mauricia tomaron los hábitos del **monjerío**” (*Us.*: 270); “Apúntese a un sindicato por prudencia si no por **rojerío**, mantenga alguna relación con su familia” (*Rev.* 13-IV-97: 90); “Difusión de Slogans por los medios audiovisuales, tendentes a crear conciencia en el **mujerío**...” (*H.L.* 124: 11).

–**ERO/ –ERA**: (<-ARIUS). Los nombres y adjetivos derivados con este sufijo presentan varios significados: ‘carácter o condición moral’ [*embustero*], ‘oficio, ocupación, profesión, cargo’ [*ingeniero*], ‘utensilio, mueble’ [*llavero*], ‘lugar donde abunda o se deposita algo’ [*basurero*], ‘árbol frutal’, ‘afición o inclinación’ [*rumbero*], ‘expletivo’: *Porrero* (de porrón, y porro). *Garganero* (de garganta; ‘glotón’). *Musiquero* (de música; ‘mueble para partituras y libros de música’). *Liendreras* (LENDIS, liendre). *Sementera* (de semen; simiente: ‘tierra sembrada’). *Escandalera* (SCANDALUM). *Pajilleras* (PALEA, paja; pajilla). *Carnavalero* (it. carnevale). *Chistero* (chist.; chistoso): “¿Entiende usted de vinos?: [...] vino **garganero**, aguamierda, merluzón [y] **porrero**...” (*C.* 1659: 119); “[es] para un programa **musiquero** de las noches sabatinas” (*P.F.* 9: 22); “las madres ibéricas rastrillaban el cuero cabelludo de sus crías con aquellas furiosas **liendreras**” (*H.L.* 130: 3); “antes se llenaba la fonda para la **sementera**, pero como ahora los mozos han dado en maricas...” (*H.L.* 130: 6); “Se ponen muy malitos de los nervios y acaban en un sanatorio de Suiza esperando que pase la **escandalera** y el píopío” (*C.* 1666: 7); “En los festejos **carnavaleros** el recurso elemental de los más tontos no es otro que disfrazarse de mujeres” (*Us.*: 262); “No puedo más de chistes, de chistosos y de **chisteros**. En España hemos confundido el humor con la chabacanería” (*Us.*: 262); “una cosa que se titulaba *La Boletina*, una peculiar revista de lesbianas y **pajilleras**” (*Us.*: 249).

–**ETA/ –ETE**: (fr. -ette> -eta> -et> -ete). Sufijo de nombres y adjetivos con valor ‘diminutivo’, ‘despectivo’ o ‘cualidad’ [*caseta*, *regordete*, *caballerete*]. *Yugueta* (IUGUM, ‘yugo pequeño’). *Esmoreta* (de esmorecer: ‘desfallecer’). *Uñetas* (de uña). *Cultureta* (de cultura, culto). *Ecologeta* (de ecologista). *Sabadetes* (heb. sabbath, sábado). *Zopete* (de zopo: ‘persona que tiene los pies o las manos torcidas o contrahechas’): “recibió la notificación de una **yugueta** de cien mil pesetas” (*H.L.* 133: 13); “[parecía] un estrabio con una **esmoreta** negra” (*C.* 1659: 17); “Los dedos se desprenderán de la pesada carga que suponen las uñas, y estas últimas se irán a hacer **uñetas**” (*C.* 1663: 6). [por analogía con ‘irse a hacer puñetas’> uñetas]; “Despreciaba la **cultureta** del nacionalismo y su horizonte no tenía

límites” (*Us.*: 73); “Hay que terminar con los chulos de la ‘**cultureta**’ y las tendencias desbordantes” (*Us.*: 217); “los del Greenpeace no han dejado de dar el tostón **ecologeta** a sabiendas del escaso riesgo que corren sus miembros” (*Us.*: 214); “te he visto en una película el otro día, los sábados **sabadetes...**” (*H.L.* 133: 9); “El telele del **sabadote**” (*C.* 1669: 24); “¿Entiende usted de vinos?: [...] vino gustachorro, burbujo, **zopete**, porrero...” (*C.* 1659: 19).

–**EZ**: Forma sustantivos abstractos femeninos para señalar ‘cualidad expresada por el adjetivo básico’ [*altivez*]. *Adultez* (ADULTUS, ‘condición de adulto’). *Doncellez* (de doncella, ‘estado de doncel, doncella’). *Matronez* (MATRONA): “La matrona de la pólizas no puede ir al Casino de Biarritz con un traje de noche escotado, porque se le sale la **matronez** por todas partes” (*H.L.* 130: 2); “...cosa que se ha negado a darme con mucha más dificultad que su **doncellez**” (*C.* 1666: 6); “no podemos vaticinar el tipo de belleza que se va a llevar en el período de la **adultez**” (*C.* 1666: 18).

–**FORO**: (Del gr. fóros: ‘que lleva’. [*semáforo*]): *Loróforo* (de loro, papagayo; persona fea): “Hay una literatura del loro de *Arriba*, y yo soy uno de los **loróforos** que han contribuido a engrosarla” (*Camp.*: 104).

–**IDAD**: (-dad <-ATIS). Crea sustantivos abstractos derivados de adjetivos para indicar ‘cualidad’, ‘calidad o carácter del primitivo’. Si el adjetivo es de dos o más sílabas toma la forma *-idad*. *Famosidad* (FAMOSUS). *Catalanidad* (de catalán, Cataluña): “Un caso similar protagonizado por una persona desconocida y ajena al submundo de la **famosidad** vana hubiera pasado desapercibido ante la opinión pública” (*Us.*: 97); “divide a los ciudadanos en siete categorías según sea mayor o menor su **catalanidad**” (*Us.*: 284).

–**ICO/ –ICA**: (<-ICUS). El adjetivo está en relación con la base derivativa [*humorístico*]. *Nicotínica* (fr. nicotine). *Fráquica* (fr. frac; fraque). *Silicónico* (ing. silicone). *Balompédico* (de balón + pie): “eran como las deyecciones **nicotínicas** que el placentero humo genial, sensual, que diría Sara, había depositado año a año en mi sistema respiratorio” (*C.* 1659: 19); “Son los endilgos embusterones de siempre; los cantores de cualaje y **fráquica...**” (*C.* 1665: 15); “Pero, afortunadamente, las bellezas ideales también tienen, al parecer, una cabeza sobre los hombros que les funciona y un corazón en el pecho **silicónico** que les late” (*Rev.* 13-IV-97: 98); “La desastrosa política **balompédica** aplicada por el seleccionador doctor Toba” (*Car.*: 237); “Tanto es el orgullo **balompédico** de la ciudad, que el dueño de este camión [...] ha preferido poner ‘Elche (Primera División)’” (*Car.*: 272).

–**IDEM**: (Del lat. IDEM-EADEM-IDEM, pronombre: ‘el mismo’). *Norteidem* (ing. nord, norte + idem): “qué mal hacen zapatos iberoamericanos en el mercado **norteidem**” (*H.L.* 128: 2).

–**IL**: (<ILIS). Sufijo de nombres y adjetivos que indica ‘aptitud’, ‘relación o pertenencia’ [*varonil*], diminutivo [*tamboril*], pseudopeyorativo. *Borrequil* (de borrego; borreguil). *Sombreril* (de sombrero). *Espinaquil* (ar. ispinab, espinaca). *Cabalgatil* (it. cavalcata): ‘como de X’, ‘propio de X’: “Ya aludimos en otra crítica a este asunto, [...] al conflicto **borreguil**” (C. 1669: 2); “El Potaje: Su perspectiva blanda desentraña/ un telúrico mar contemplativo;/ **espinaquil** sargazo persuasivo/ el garbanzo involucra y enmaraña” (C. 1666: 10); “Su misión, por tanto, es social, no **sombreril** (el bombín)” (H.L. 128: 11); “acompañados de pajes, reales carteros y chambelanes, alcanzaron su objetivo **cabalgatil** Melchor, Gaspar y Baltasar [los tres Reyes Magos de Oriente]” (Us.: 267).

–**ILES**: Es sufijo parasitario, con un significado despectivo. *Papabiles* (de Papa; papable). *Cuernoles* (CORNU, cuerno): “Y puestos en los acertijos vel charadas, ahí va uno para prohombres **papabiles**, ceno-cenistas a dos carrillos y politicones de amplio espectro” (C. 1666: 11); “¿cómo justificar ante la familia -municipio y sindicato también ¡**cuérnoles!**- que todo es filfilla y caca al lado de su profundo ¡Madridismo!” (C. 1666: 4).

–**INO/ –INA**: Tanto en nombres como en adjetivos funciona como diminutivo, expresivo [*maletín*]. En adjetivos (infinitivo + -in): ‘agente’ [*andarín*], es también afectivo y ponderativo y está relacionado con lo denotado por el elemento principal. *Tetino* (germ. titta; fr. tetine; teta). *Giocondino* (propio de la Gioconda, de Leonardo da Vinci). *Pueblina* (POPULUS): “Se declara patrón de la amas de cría San Alberto **Tetino**” (C. 1669: 8); “puso en la sonrisa un **giocondino** asomo de cachondeo y añadió las balsámicas consideraciones” (Camp.: 226); “Y no olvides que solo la hiena **pueblina**, que devora todo lo que pilla, se vuelve sarnosa” (C. 1659: 24).

–**ING**: Es la terminación inglesa para el gerundio, el adjetivo participio y el infinitivo, corresponde a nuestros sufijos -ando, -ante o -dor. *Vuelting* (VOLUTA, vuelta). *Polving* (PULVUS, polvo): “Pero todo se andará, y se podrá llegar a un punto de no retorno, o sea, sin **vuelting**” (Us.: 159); “Además, que el Mar Rojo está muy lejos, y en la lejanía es más discreto entre diving y diving afanarse en el **polving**” (Us.: 159).

Puede suceder que la terminación sufra un cambio fonético: *estang* (v. estar), *song* (v. ser): “Y despertar es escuchar un gong/ que nos dice que todos los que **estang**/ no son, naturalmente, todos los que **song**” (C. 1667: 15) [condicionado por la rima, en este caso <gong].

–**ISMO**: (<ISMUS). En la formación de nombres aporta los significados de: ‘doctrina, sistema, norma, escuela, movimiento’ [*platonismo*], ‘actitud, conducta’ [*egoísmo*], ‘actividad’ [*atletismo*], ‘términos científicos’ [*leísmo*], ‘cualidad, acción’. *Membrismo* (MEMORARE, membrar; MEMBRUM, miembro). *Frustracionismo* (FRUSTRARE). *Desnudismo* (de nudismo, NUDUS). *Pionerismo* (fr. pionnier). *Taurinismo* (TAURINUS). *Currismo* (de Curro Romero, torero español). *Bonapartismo* (de Napoleón Bonaparte III,



‘sistema político de democracia autoritaria’). *Cesarismo* (de César, ‘sistema de gobierno en el que un sólo hombre asume todo el poder’). *Tamayismo* (de Tamayo y Baus, dramaturgo español). *Comuñismo* (de Muñoz + comunismo). *Yeyeísmo* (del ing. ye, yeye, posible deformación del pronombre personal you: ‘tú’). *Raphaelismo* (de Raphael, cantante español). *Grupismo* (it. gruppo). *Angelexterminadorismo*: “Y en mi hogar vivimos sumergidos en el **membrismo**, gracias a la efusión y difusión de mi insultante esposa” (C. 1663: 14); “Muñoz, sí; **comuñismo** no” (C. 1665: 11); “Primero fue la codicia turística y el **tamayismo** teatral de las Juntas Promotoras Locales” (P.F. 9: 13); “¿Por qué, siempre que se utiliza la libertad, alguien, en nombre de ella, tiene que entrar en agonía en alguna parte? Hay un **cesarismo**, y un **bonapartismo**, y un ‘**angelexterminadorismo**’ de la libertad” (H.L. 129: 7); “reconocen que dentro de la músicaailable de estas décadas el ‘**pionerismo**’ tenía la ventaja sobre las corcheas a granel” (C. 1665: 2); “El **Frustracionismo** Bélico Esterilizado” (C. 1665: 22); “[eran] los sesudos próceres que venían del Casino de hablar del **desnudismo**” (C. 1669: 22); “En el **currismo** caben todos, y coinciden desde el mismo fervor sensibilidades tan opuestas como la del mencionado Burgos” (Us.: 108); “Cuando se retiró, el **taurinismo** dejó de tener sentido para mí” (Us.: 108); “En la cabecera del órgano portavoz del ‘**raphaelismo**’, dice: ‘Año 2, números 16 y 17. Con cariño y amistad’” (Car.: 76); “como consecuencia de no existir cauces asociativos adecuados, la política española padece del mal de lo que llamó ‘el **grupismo**’ (Car.: 136); “en la época del **yeyeísmo** y de los computadores electrónicos, es indudablemente la denominación menos ‘in’” (Car.: 261) En Quevedo encontramos el sufijo en una serie de neologismos como: “para fundar la nueva secta del **dinerismo**, mudando el nombre de ateista en dinerazos”; “Que para mí, que deseo/ vivir en el **adanismo**/ en cueros con otra Eva,/ fuera de ese paraíso”.

–**ISTO/ –ISTA**: En nombres y adjetivos el sufijo tiene el significado de ‘partidario de’, ‘inclinado a’; ‘el que tiene determinada ocupación, oficio, profesión’ [*taxista*]. *Cobista* (de coba; ‘adulador’). *Currista* (de Curro Romero, torero español). *Orteguista* (de Ortega Cano, torero español). *Jornadista* (de jornada). *Raphaelista* (de Raphael, cantante español). *Jonista* (de las JONS).<sup>1</sup> *Kennedista* (de J. F. Kennedy, político). *Cordobesista* (de Manuel Benítez el Cordobés, torero español). *Financista* (fr. finance, finanza; financiero). *Colistas* (de cola). *Cuentacorrientista* (de cuenta + corriente, cuentacorrientista). *Artistos* (m. de artistas). *Gauchista* (fr. gauche: ‘izquierdo; izquierda’; fr. gaucher: ‘zurdo’): “El ripio es, además, la estrategia festiva de los poetas y **cobistas**” (Us.: 317); “Y ello es así, porque en el ánimo de los **curristas**, el río se detiene, el viento se resigna, las nubes se rinden y el sol brilla con más fuerza” (Us.: 108); “A mi compadre, el Burgos, que es ‘**currista**’ y ‘**orteguista**’ -de Ortega Cano-, se lo tengo dicho y repetido” (Us.: 219); “Pero después se lamentaba con los **jornadistas**, especialmente con los más antiguos” (Camp.: 134); “[es] Juan Aparicio, autodefiniéndose como **jonista**, miembro de las JONS, a cuyo grupo político pertenecía” (Camp.: 208); “En el llamado ‘Rincón de la poesía’ se incluye un poema de una señorita, fan **raphaelista**” (Car.: 77); “Salvador Paniker es un radiante barcelonés [...] fabricante de

<sup>1</sup> Movimiento político fundado en 1934, la Falange Española defiende el “patriotismo español”. Algunos historiadores han puesto de manifiesto la carencia de un vocabulario propio del Régimen del General Franco (cf. Rebollo Torío, n. 21). En realidad, la causa principal fue la falta de libertad de expresión, sobre todo durante las primeras décadas de la dictadura.

productos químicos, filósofo hinduista, ensayista, **kennedista**, todo” (*Car.*: 132); “¡Pelota!, gritó por allí un **cordobesista**” (*Car.*: 160); “quería llevarme a mí un **financista** una mañana a conocer la cosa de las cotizaciones” (*H.L.* 126: 4); “todos los vencedores de nuestro concurso podrán gozar de todas las ventajas del éxito cinematográfico [...] y fines de semana con las artistas y **artistos** de moda” (*H.L.* 128: 15); “El **gauchista** que tiene en cambio un sentido optimista, virginal y masoquista de la Historia sigue acumulando prestigio” (*H.L.* 133: 3); “¡Esto es un contratraco! (personajes: contratractor y **cuentalcorrientista**)” (*C.* 1665: 10); “en los semblantes de los **colistas** advertimos la beatífica expresión de los seres situados fuera del tiempo” (*C.* 1667: 16); “Con la llegada de un nuevo ‘**colista**’, este lo desprende del anterior y se lo coloca y así los sucesivos” (*C.* 1669: 17).

–**ITO/ –ITA:** (<-itta, lat. vul.) Se utiliza como diminutivo con valor afectivo o despectivo [*ramita*], indica también ‘pertenencia’ [*jesuita*]. *Figuritas* (FIGURA). *Compadrito* (COMPATER, compadre).<sup>1</sup> *Guarrita* (de guarra): “habría que fichar algunos **figuritas** holandeses, como hacen otros clubs” (*H.L.* 124: 2); “con lo fascista y lo descamisado que era el **compadrito** (Perón)” (*H.L.* 129: 6); “-El año pasado ganó este concurso una **guarrita**-, comentó Edgar Neville [...] No metas la pata. La **guarrita** que ganó el año pasado es la que se sienta a tu lado” (*Camp.*: 196).

–**LANDIA:** Con el sentido de ‘sitio de’, ‘lugar de’ se utiliza en *Minilandia* (de mini: ‘pequeño, corto’). *Zululandia* (de zulú: pueblo de África austral; aquí, ‘salvaje, bruto’). *Chistolandia* (de chiste): “El regocijo de los enjutos hombrecillos de **Minilandia** tenía su explicación [...] los pequeños súbditos de **Minilandia** [...] una nueva ley establecida en **Minilandia**...” (*C.* 1663: 18); “A **Zululandia** acudí en compañía de un grupo de buenos amigos, y a punto estuve de restar allí para siempre” (*Us.*: 21); “**Chistolandia**” (nombre del artículo) (*Us.*: 262).

–**MANIA/ –MANO:** (Del gr. manía: ‘locura’). ‘Apasionado, inclinado excesivamente’ [*bibliómano*], ‘que tiene obsesión o hábitos patológicos’ [*cleptómano*]. *Discómano* (DISCUS, disco). *Penemanía* (PENIS, pene): “El melómano, o **discómano**, se hace un taco cuando de comprar discos en los almacenes se trata” (*C.* 1666: 2); “La **penemanía** ha superado las fronteras y es más que probable que empiecen a caer fuchingas ardientes como hojas de otoño” (*Us.*: 70).

–**MATIC:** (De automático, automatizar: ‘mecanismo que funciona en todo o en parte por sí solo’). *Instamatic* (INSTANS, instante, instar): “Sólo se necesita una Kodak **instamatic**” (*H.L.* 133: 3), [por analogía con Braun Citromatic, un pequeño electrodoméstico].

---

<sup>1</sup> Se documenta en Hispanoamérica, sobre todo en Argentina y Uruguay, con el significado de ‘tipo popular, jactancioso’.

–**MIENTO**: (<-MENTUM). Para nombres deverbales que indican ‘acción o efecto’ [*levantamiento*], ‘resultado’ [*florecimiento*]. *Dolimiento* (DOLOR; *dolorimiento*): “trataba en vano de halagar a mi padre, con el fin de mitigar su **dolimiento**” (C. 1669: 15).

–**OIDE**: (Del gr. eidés: ‘forma’). Aporta el significado de ‘parecido a’, ‘en forma de’ [*androide*]. *Geograficoide* (GEOGRAPHIA). *Anarquistoide* (de anarco-; anarquista). *Fascistoide* (it. fascismo; fascista). *Politicoide* (POLITICE): “De todo este galimatías **geograficoide** se desprende que las columnas de Hércules están a punto de completarse” (H.L. 128: 2); “algunos se dedican a imprimir en sus mismos dientes frases subversivas y **anarquistoides**” (H.L. 129: 6); “que arremeta contra los felones de bigotito y entorchados **fascistoides** aparecidos mediante encantamientos” (H.L. 133: 7); “¡Que tienes carita de escritor **politicoide** con seudónimo!” (C. 1666: 18).

–**ÓN/ –ONA**: En nombres y adjetivos denominales, deverbales y deadjetivales es un sufijo aumentativo, intensivo y expresivo [*barracón*, *barrigón*], despectivo [*llorón*]. En otros casos indica ‘acción o efecto que denota algo repentino o violento’ [*apagón*, *empujón*], ‘instrumento’ [*tapón*]. En adjetivos también señala ‘agente’, ‘privación de lo designado por la base’ [*pelón*], derivados numerales [*cuarentón*], y quizá, la idea de ‘un poco, un tanto lo designado por el primitivo’. *Codornicón* (de La Codorniz, revista de humor). *Mellotrones* (de mellizos). *Embusterones* (de embustero). *Merluzón* (de merluzo: ‘bobo’). *Higienón* (fr. hygiène). *Zorrón* (de zorrón: ‘ramera’). *Coñón* (CUNNUS; vulg. ‘bromista’). *Reservona* (de reservar). *Fusionona* (FUSIO; fusionar). *Gubernamentalón* (GUBERNARE; gubernamental). *Izquierdona* (de izquierda; vasc. esquierda). *Derechona* (de derecha; fr. droite). *Mansurrón* (MANSUS, manso): “**Codornicón** General Básico” (C. 1669: 3), [*<por analogía con la Enseñanza General Básica*]; “la arropamos con el Teddy Bautista y un par de **melletrones** así de gordas” (P.F. 9: 32); “Son los endilgos **embusterones** de siempre” (C. 1665: 15); “¿Entiende usted de vinos?: [...] gargarero, aguamierda, **merluzón**...” (C. 1659: 19); “¡¡Use para su íntima higiene y aseo, **Higienón**, dispositivos sin complicaciones!!” (C. 1666: 10); “lo ha puesto en el escenario con ensayada desvergüenza laica, desparpajo filosofal y cierta habilidad **zorrón**” (P.F. 9: 34); “[es] Jose María Bugella, un andaluz **coñón** y senequista de muy buena pluma” (Cam: 81); “O sea, un marciano con futuro en la crítica de cine del diario **gubernamentalón**” (Us.: 106); “Greenpeace en el fondo no es más que una estafa a la **mansurrón** ingenuidad de millones de ciudadanos” (Us.: 215); “le puso música al poemilla y la **izquierdona** se emocionaba mucho cuando lo cantaba. La **izquierdona** siempre ha menospreciado la iconografía de la **derechona** sin sospechar que la suya es aún más ingenua y ridícula. La **derechona** siempre ha tenido una desmedida y sincera vocación iconográfica” (Us.: 301); “la discusión, más bien **reservona**, de temas de alto interés para la ‘provincia intelectual’” (Car.: 119); “trata de ‘la **fusionona**’ o proyecto de fusión de los dos clubs de fútbol asturianos en un ‘super-equipo’” (Car.: 267).

–**OR**: En adjetivos y nombres deverbales indica ‘agente’, tanto en palabras heredadas del latín [ *censor*] como en las creadas en romance [*revisor*]. (<-OR/ -ORIS). *Asexor* (de sexo; por analogía con ASSESSOR, asesor: ‘consejero o ilustrador de sexo’): “Para esas cosas yo

tengo un **asexor**” (C. 1669: 15). *Aojador* (de ojo; aojar: ‘hacer mal de ojo’): “no llega a la jerarquía de gafe, ni de *jettatore*, ni de **aojador** ni siquiera de cenizo” (Camp.: 203).

–**ORRA**: Se utiliza como diminutivo y despectivo. *Vidorra* (de vida): “Y que los violadores se pegan una **vidorra** de *bruta madre*” (C. 1667: 12) [<por analogía con puta madre]. *Mingorra* (de minga: ‘miembro viril en los mayores’): “Si jugara la final de Wimbledon y para distorsionar la concentración del adversario se sacara la **mingorra**, mi valoración sería distinta” (Us.: 237).

–**OSO/ –OSA**: (<-OSUS). En adjetivos denominales señala ‘abundancia de lo significado por la base’ [*rumboso*], en adjetivos deverbales ‘significado activo’ [*afrentoso*], y en adjetivos deadjetivales intensifica el significado del primitivo [*gravoso*] o es atenuante [*verdoso*]. *Gafosa* (de gafas; gafo): “Le recibió una secretaria **gafosa**, flaca y con úlcera de estómago” (C. 1665: 18). *Tricotosa* (fr. tricoter; tricotar; máquina tejedora): “la coral decía que íbamos a tener que dedicarnos a la **tricotosa**” (H.L. 133: 5).

–**OTE**: Sufijo aumentativo y despectivo que señala ‘cualidad’. *Republicanote* (RESPUBLICA): “un catedrático [...] hombre jocosos, simpático, **republicanote** y excelente abogado” (Camp.: 155). *Pitote* (nahua. mitotl; mitote: ‘barullo, alboroto’): “en la ausencia del marido se forma el gran **pitote** porque conciertan la boda del señor Paris con Julieta” (C. 1667: 19).

–**RAMIC**: (De panorámico: ‘lo hecho o visto a una distancia que permite contemplar el conjunto de lo que se quiere abordar’). (Del gr. -orama: ‘espectáculo’). *Optiramic* (del gr. optiké: óptico): “Binocular **Optiramic**” (C. 1667: 20).

–**UELO/ –UELA**: (<-OLUS). Diminutivo, afectivo [*rapazuelo*, *arroyuelo*], despectivo [*mujerzuela*] y ponderativo. *Coyunturuela* (CUM + IUNCTURA, coyuntura): “El despectivo ‘**coyunturuela**’ expresa la situación cuando la crisis o la epidemia han pasado” (H.L. 133: 13). *Cachonduelo* (CATULUS: cachorro > cachondo: ‘burlón, divertido’): “Los románticos eran secretamente escritores rijosos y **cachonduelos**” (Camp.: 141).

–**ÚSCULO**: (<-(U)SCULO: -SCO + -ULUS). *Grupúsculos* (it. gruppo): “Para la nueva orden de Santiago se podría contar con los **grupúsculos** que añoran los viejos tiempos imperiales” (H.L. 124: 3).

En el terreno de la PREFIJACIÓN, de menor vitalidad y frecuencia en español, documentamos los siguientes términos.<sup>1</sup> Presentaremos, de nuevo, las palabras registradas de manera alfabética y por prefijos.

**ANTI-**: (Del gr. ánti-: 'opuesto', 'con propiedades contrarias'). *Antiguasa* (voz caribe. *guasa*: 'chanza, burla'): "Autorizando la iniciación de actividades de la empresa **Antiguasa** [...] del grupo COCOSA" (C. 1665: 8). *Antigranuja* (de granuja: 'conjunto de pillos o pícaros, bribón'): "José Luis es un escéptico de la oportunidad, un intelectual profundo, el **antigranuja** por definición" (Us.: 106).

**AUTO-**: (Del gr. auto-: 'propio'). *Autochisme* (SCHISMA: división, cisma. *Chismar*, *chisme* del ar. ^yizm: 'baratija, trasto pequeño'): "los retratos tomados con el **autochisme** ese, presentan siempre al fotógrafo en la misma actitud" (C. 1665: 15).

**BIO-**: (Del gr. bio-: 'vida'). *Biodinámico* (del gr. dinamikós, dínamis: 'fuerza'): "Se ha dejado crecer un jardín **biodinámico** en el abdomen" (C. 1669: 13).

**CONTRA-**: Prefijo en voces compuestas (CONTRA: 'oposición o contrariedad de una cosa con otra'). *Contraculturales* (de cultura): "habría utilizado ya a la cigüeña, a modo de paloma mensajera, para llevar mensajes **contraculturales** a provincias" (P.F. 9: 20); *Contratraco*, *contratractor* (de contra + atraco/ atracador. Del ar. at-taraqqa: 'anclar' > 'robar, asaltar'): "¡Esto es un **contratraco!** [dice el personaje: **contratractor**]" (C. 1665: 10).

**EURO-**: 'Perteneiente o relativo a Europa'. *Europeret* (de Peret, cantante español): "Menos mal que mañana ganará **Europeret**" (P.F. 9: 12) [<por analogía con el Festival de la canción de Eurovisión]. *Eurovidente* (VIDENS: 'que ve'): "Sentado en su butaca, con la taza de té o el vaso de pernod en la mano, el **eurovidente** repetía, la otra noche, las cancioncillas pegadizas" (Car.: 156). *Eurolaura* (de Laura Valenzuela, antigua presentadora de televisión): "Ha dado pie su actuación a neologismos sin duda exagerados: **Eurolaura**" (Car.: 156).

**PLURI-**: (<PLURIS-). Señala 'pluralidad'. *Plurisexual* (SEXUS, sexo): "El empleo **plurisexual** acaba de inventarlo una compañía aérea al solicitar un empleado de ambos sexos" (Car.: 180) [< por analogía con pluriempleado].

---

<sup>1</sup> Se incluyen también algunos elementos compositivos.

**RE-**: El prefijo característico de la 'repetición', 'intensificación' [*reconstruir*, *recargar*], 'oposición' [*rechazar*], 'negación' [*reprobar*]. *Repro* (PRODE: 'provecho'): "Cebollón, lucense de pro, y Teodoro Ortosso, lucense de **repro**" (C. 1665: 15). *Remagno* (MAGNUS: 'ilustre' > Carlomagno, rey de los francos y emperador de Occidente) y *Reaugusto* (Augusto, título de los emperadores romanos): "El Augusto y Magno Superior vio en aquello excusa suficiente para solicitar despacho urgente con el **Reaugusto** y **Remagno** Superior" (C. 1669: 11). *Recoño* (CUNNUS, coño): "Aquí se estaba construyendo la ciudad de **Recoño**" (C. 1659: 22) [< por analogía con la ciudad de Recondo, de Gabriel García Márquez]. *Reguachi* (arauc. huachi: 'trampa'; guachi < guay): "doña Clementina se lo pasa 'guachi **reguachi** piruli superbién' con su cerdada de exposición subvencionada" (Us.: 135).

**TELE-**: (Del gr. tele-: 'a distancia'). *Teleinfantes* (INFANS, -ANTIS: 'niño que no ha llegado a la edad de siete años'): "¿Ves, tonto? Aquí está el rinconcito. (Sigue un guiño de complicidad a los **teleinfantes**)" (C. 1659: 11); *Telemodorra* (de modorro: 'sopor profundo, sueño muy pesado'): "para sacarnos de la **telemodorra** a nivel europeo y para levantar la moral del grupo, nos habla del nuevo movimiento americano" (P.F. 9: 13); *Telele* (patatús, soponcio + televisión): "Hay síntomas más que evidentes de apertura en la **Telele**" (C. 1669: 11).

## 5. Conclusiones

Las calas realizadas, tanto en las revistas de humor como en los artículos periodísticos de nuestro corpus, nos han permitido confirmar la actividad y el dinamismo que goza la lengua española de nuestros días, en cuanto a elementos compositivos se refiere. Por otro lado, los ejemplos nos han permitido comprobar el empleo de la distorsión y el trasvase de significados que en ella se realiza, para lograr nuevos medios de expresión y lograr la novedad en la comunicación.

Como hablantes de español somos capaces de ejercer una presión en el sistema y 'fabricar' componentes no habituales mediante un uso enorme de los medios que están a nuestro alcance. Más profunda y trascendente será esta creación, cuanto mejor sea el conocimiento del sistema que tengamos. Lo importante, en todo caso, ha sido verificar que la creación léxica, ya sea por medio de la prefijación, ya sea por medio de la sufijación, se ajusta al sistema lingüístico, y que el uso o el des-uso del nuevo término es, en última instancia, el responsable de acomodarlo en la lengua común y/ o de convertirlo en un elemento capaz de volver a ser utilizado.<sup>1</sup> La analogía y la generalización se encargan después de ello, así como de ofrecer los recursos que el sistema dispone.

---

<sup>1</sup> Como señala Náñez Fernández (1973: 130), "estos idiolectos, estas infralenguas son o pueden ser fugaces y su empleo limitado en el tiempo, pero el hecho de darse es ya muy importante y su existencia se hace notar, cuando menos, en dos planos: el que responde a un sistema al que se ajusta en el momento de su creación y subsiguiente empleo con el siempre posible salto a la lengua común, y el incalculable valor que supone todo tesoro léxico, por temporal y accidental que sea el criterio a que se ajuste, pues siempre cabe su vitalización en un futuro".

Como hemos indicado a lo largo de estas páginas, la innovación no es totalmente libre, ya que el hablante tiene que ajustarse a las posibilidades de recepción del oyente para que su acto lingüístico sea comunicativo y que al final tenga éxito. Además, la introducción de las 'modificaciones' que realice tienen que estar dentro del límite establecido por el sistema lingüístico, así como por la técnica de hablar que dominan hablante y oyente en un caso, y escritor y lector por otro. Algunos de los procedimientos expresivos que, en principio, parecen contradecir el sistema y la lengua, se fundamentan en los conocimientos compartidos entre el emisor y el receptor sobre la comunicación lingüística,<sup>1</sup> y el recurso a dichos conocimientos reemplaza la ruptura que se produce en ella. Desde esta concepción, la creación de nuevas palabras, por medio de prefijos y sufijos por ejemplo, sería la aplicación de la técnica habitual para producir términos que no han sido emitidos anteriormente, de términos no habituales.

Nuestro objetivo, pues, ha consistido en mostrar cómo la lengua actual es polimórfica y es capaz de crear palabras nuevas sin salirse de las posibilidades que permite el sistema. Para ello, nos propusimos ofrecer un panorama general de ciertos fenómenos de la lengua española, y ejemplificar su uso.

Creemos, por tanto, que lo verdaderamente específico no es tanto el aprovechamiento en sí que se hace de la lengua, sino la dependencia que se establece con relación a la perspectiva cómica, humorística o lúdica que se adopte. La lengua no es un elemento independiente y autónomo, sino que cumple una finalidad funcional, y como tal está en función de unos contenidos o unas intenciones a las que debe adaptarse. La valoración que de ella se desprende, ya sea degradante, ya ennoblecedora, es el resultado del esfuerzo creador consciente de los procedimientos más aptos para expresar una visión concreta de los hechos, sin olvidar que todos usamos, y podemos usar, el lenguaje para divertir a los demás y para divertirnos nosotros mismos.

*Nominativo Quoque dativo Quique, aquel que me lo entienda que te lo explique*

---

<sup>1</sup> Por tanto, "el humor puede aparecer, en función de la actitud comunicativa adoptada *con sentido intrascendente*. Cuando se utiliza como forma concreta de comunicación para la interacción lúdica, el humor se comporta como un estímulo que se basa en el *manejo de resortes intelectuales* y que precisa de una cierta *complicidad afectiva* entre los comunicantes para cumplir su cometido" (Vigara Tauste 1994: 20, la cursiva es nuestra).

## Referencias bibliográficas

### *Corpus utilizado*

C.: Revista La Codorniz (Decana de la prensa humorística): nº 1659, 1663, 1665, 1666, 1667 y 1669.

Camp.: CAMPMANY, Jaime. 1996. *El Jardín de las Víboras. (Anécdotas y epigramas desvergonzados)*. Madrid: Espasa-Calpe.

Car.: CARANDELL, Luis. 1971. *Celtiberia Show*. Madrid: Guadiana de Publicaciones.

H.L.: Revista Hermano Lobo (Semanao de humor dentro de lo que cabe): nº 124, 126, 128, 129, 130 y 133.

P.F.: Revista Por Favor: nº 9.

QUEVEDO, Francisco de. 1932. *Obras Completas de D. Francisco de Quevedo Villegas*, L. Astrana Marín (ed.). Madrid: Aguilar, II vols.

Rev.: MARQUÉS, Josep-Vicent y Carmen RICO-GODOY: “dos x uno”, en *La Revista de El Mundo*, 51 (6-XII-96), 68 (2-II-97), 69 (9-II-97), 70 (16-II-97), 71 (23-II-97), 78 (13-IV-97) y 81 (4-V-97).

Us.: USSÍA, Alfonso. 1995. *Pasajes de la vida*. Madrid: Espasa-Calpe.

### *Referencias*

ALARCOS GARCÍA, Emilio. 1955. “Quevedo y la parodia idiomática”, *Archivum* V: 3-38.

ACEVEDO GUERRA, Evaristo. 1966. *Teoría e interpretación del humor español*. Madrid: Editora Nacional.

BAROJA, Pío. 1948. “La caverna del humorismo”, en *Obras Completas*. Madrid: Biblioteca Nueva, tomo V, 400-487.

BEINHAUER, Werner. 1973. *El humorismo en el español hablado. (Improvisadas creaciones espontáneas)*. Madrid: Gredos.

BERNALDO DE QUIRÓS, Constancio y José María LLANAS AGUILANIEDO. 1901. *La mala vida en Madrid*. Madrid: B. Rodríguez Serra.

BIAGGI, Zelmira y Federico SÁNCHEZ ESCRIBANO. 1937. “Manifestaciones moderna y nueva de la apócope en algunas voces”, *Hispanic Review* 5: 52-59.

BLEIBERG, German. 1977. *Diccionario de literatura española*. Madrid: Revista de Occidente.



- BLOOMFIELD, Leonard. 1975[1933]. *Language*. Nueva York: Holt.
- BÜHLER, Karl. 1967[1934]. *Teoría del lenguaje. La función representativa del lenguaje*. Madrid: Revista de Occidente.
- BUSTOS TOVAR, Eugenio de. 1966. "Algunas consideraciones sobre la palabra compuesta", *Revista de Filología Española* XLIX: 255-274.
- CASADO VELARDE, Manuel. 1981. "Un sufijo de la lengua juvenil: -ata", *Boletín del Instituto Caro y Cuervo* XXXVI: 1-5.
- CASARES, Julio. 1961. "El humorismo y otros ensayos", en *Obras Completas*. Madrid: Espasa-Calpe, vol. VI.
- CELA, Camilo José. 1974. *Diccionario Secreto, 1 y 2*. Madrid: Alianza-Alfaguara.
- EGUREN GUTIÉRREZ, Luis. 1987a. *Aspecto lúdico del lenguaje. La jitanjáfora, problema lingüístico*. Valladolid: Universidad de Valladolid.
- EGUREN GUTIÉRREZ, Luis. 1987b. "Las jitanjáforas y la creatividad reglada del sistema", *Revista de Literatura* XLIX: 541-549.
- FERNÁNDEZ-FLÓREZ, Wenceslao. 1956. "El humor en la literatura española", en *Obras Completas*. Madrid: Aguilar, tomo V.
- FLÓREZ, Luis. 1966. "Apuntes sobre el español en Madrid, año de 1965", *Boletín del Instituto Caro y Cuervo* XXI: 165-171.
- GARCÍA-PAGE SÁNCHEZ, Mario. 1990. "Juegos lingüísticos en Gloria Fuertes (poesía)", *RILCE* VI/ 2: 211-243.
- GARCÍA-PAGE SÁNCHEZ, Mario. 1993. "La función lúdica en la lengua de los refranes", *Paremia* 2: 51-58.
- GARDINER, Alan. 1969. *The Theory of Speech Language*. Oxford: Oxford University Press [second edition].
- GOOCH, Anthony. 1974. "Algunos aspectos del empleo en el castellano moderno de los sufijos -esco e -il, con relación especial a la obra de Valle-Inclán", *Boletín de la Real Academia Española* LIV: 64-95.
- HEMPEL, Wido. 1983. "Sobre el concepto de humor en español", en *Entre el Poema de Mio Cid y Vicente Aleixandre. Ensayos de literatura hispánica y comparada*. Barcelona: Alfa.

- HUIZINGA, Johan. 1985. *Homo Ludens*. Madrid: Alianza.
- JAKOBSON, Roman. 1974[1958]. *Ensayos de Lingüística General*. Barcelona: Seix Barral.
- KANY, Charles E. 1962 *Semántica hispanoamericana*. Madrid: Aguilar.
- LÁZARO CARRETER, Fernando. 1974. "Consideraciones sobre la lengua literaria", en *Doce ensayos sobre el lenguaje*. Madrid: Rioduero, 35-48.
- LÁZARO CARRETER, Fernando. 1984. *Diccionario de términos filológicos*. Madrid: Gredos.
- LÓPEZ ESTRADA, Francisco. 1943. "Notas del habla de Madrid. (El lenguaje en una obra de Carlos Arniches)", en *Cuadernos de Literatura Contemporánea*. Madrid: CSIC, 261-272.
- LORENZO CRIADO, Emilio. 1965. *La Lengua española en 1965. Tradición e innovación*. Santander: Publicaciones de la Universidad Internacional Menéndez y Pelayo.
- MALINOVSKI, Bronislaw. 1923. "The Problem of Meaning in Primitive Languages", en C. K. Ogden e I. A. Richards (eds.), *The Meaning of Meaning*. London: Kegan Paul [suplemento 1].
- MARÍAS, Javier. 1974. "Karl Bühler y la Teoría del lenguaje", en *Doce ensayos sobre el lenguaje*. Madrid: Rioduero, 99-115.
- MUKAROVSKY, Jan. 1936. "L'art comme fait sémiologique", en *Actes du huitième congrès international de philosophie 1934*. Praga: Comité d'organisation du Congrès, 1065-1072.
- NÁÑEZ FERNÁNDEZ, Emilio. 1973. *La lengua que hablamos. Creación y Sistema*. Madrid: Bedia.
- NÁÑEZ FERNÁNDEZ, Emilio. 1982. *La lengua del coloquio*. Madrid: Coloquio.
- NÁÑEZ FERNÁNDEZ, Emilio. 1984. *Estudios de sociología del lenguaje. (La risa y otros casticismos)*. Madrid: Coloquio.
- NÁÑEZ FERNÁNDEZ, Emilio. 1990. "Timo, Timito", *Filología Románica* 7: 289-299.
- PATO, Enrique. 1998. "Sobre la 'función lúdica' del lenguaje y la creación léxica en español: la (de)formación de palabras". Madrid: Universidad Autónoma de Madrid [trabajo inédito].

- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. 1977. *Diccionario manual e ilustrado de la lengua española*. Madrid: Espasa.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. 1995. *Diccionario de la lengua española*. Madrid: Espasa-Calpe, 2 tomos.
- REBOLLO TORÍO, Miguel Ángel 1976. *Estudios sobre el vocabulario político español (1931-1971)*. Cáceres: Universidad de Extremadura.
- REVILLA, Manuel de la. 1883. "El concepto de lo cómico", en *Obras*. Madrid: Publicaciones del Ateneo de Madrid, 185-210.
- REYES, Alfonso. 1942[1929]. "Las jitanjáforas", en *La experiencia literaria*. Buenos Aires: Losada, 193-235.
- RUIZ FERNÁNDEZ, Ciriaco. 1981. *El léxico del teatro de Valle-Inclán. (Ensayo interpretativo)*. Salamanca: Publicaciones de la Universidad de Salamanca.
- SECO, Manuel. 1970. *Arniches y el habla de Madrid. Estudios de Literatura Contemporánea*. Madrid: Alfaguara.
- SECO, Manuel. 1977. "El léxico de hoy", Separata de *Comunicación y Lenguaje*. Madrid: Karpos.
- SENABRE, Ricardo. 1971. "El eufemismo como fenómeno lingüístico", *Boletín de la Real Academia Española* 51: 175-189.
- SENET, Rodolfo. 1911. *Las Estoglosias. (Contribución al estudio del lenguaje)*. Madrid: Ed. D. Jarro.
- STERN, David. 1988. "The Prospects for Elimination of Event-Talk", *Philosophical Studies* 54: 43-62.
- VAL ÁLVARO, José Francisco. 1981. "Los derivados sufijales en *-ble* en español", *Revista de Filología Española* LIX: 185-198.
- VALLE-INCLÁN, Ramón María. 1976. *La lámpara maravillosa*, en *Obras Completas*. Madrid: Aguilar, tomo I.
- VIGARA TAUSTE, Ana María. 1994. *El chiste y la comunicación lúdica. Lenguaje y praxis*. Madrid: Libertarias.
- VILCHES ACUÑA, Roberto. 1955. *Curiosidades literarias y malabarismos de la lengua*. Santiago de Chile: Ed. Nascimento.

VARIOS AUTORES. 1983. *25 años de humor español. Paleta Agromán*. Madrid: Rivadeneyra.

YNDURÁIN, Francisco. 1974. "Para una función lúdica en el lenguaje", en *Doce ensayos sobre el lenguaje*. Madrid: Rioduero, 215-227.